

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris: 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 185. VOL. VII. — SAMEDI 29 AOUT 1846.

Bureau, rue Richelieu 60.

Ab. pour les dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.

Ab. pour l'Etranger, — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Inauguration du monument élevé à Edimbourg en l'honneur de Walter Scott. — *Sur le monument. — Histoire de la sculpture. — Courtoisie de Paris. — Le Dauphin. — Sept Gravures. — Le chevalier d'Aigle. Nouvelle, par M. Fabre d'Olivet, (Suite.) — Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Débarquement des troupes d'art. — Arcades du ciel. — Académie des Sciences. — Compte rendu des séances du 2^e trimestre de 1846. — Chronique bibliographique. — Bulleto bibliographique. — Annonces. — Lampe Mephisto. Nouveau moyen de sûreté pour les ouvriers mineurs. — Une Gravure. — Rébus.*

Ce numéro est le dernier du tome septième de l'Institution. Les souscripteurs recevront la *Table des matières* de ce volume avec le prochain numéro.

Inauguration du monument élevé à Edimbourg en l'honneur de Walter Scott.

Le samedi 15 août, jour anniversaire de la naissance de Walter Scott, a eu lieu à Edimbourg, l'inauguration du monument élevé dans les jardins de Prince's-Street à la mémoire de l'illustre romancier écossais. Bien qu'elle fut contrariée par le mauvais temps, cette cérémonie avait attiré une affluence considérable de curieux. C'était une véritable fête nationale. Les boutiques étaient fermées, les travaux suspendus, les habitants aux fenêtres ou dans les rues, les maisons ornées de drapeaux et de bannières. A deux heures moins un quart, le ciel s'étant éclairci, le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant :

Musique militaire à cheval; Les membres du Comité auxiliaire du monument de Walter Scott;

Les membres du Comité du monument de Walter Scott;

Les magistrats d'Edimbourg, leurs constables et leur suite;

Les magistrats de Wester Portsbury, leurs constables et leur suite;

Les magistrats de Canongate et de Calton, leurs constables et leur suite;

Les magistrats de Leith, leurs constables et leur suite;

Les magistrats d'Edimbourg, leurs constables et leur suite;

Les constables supérieurs de la Cité;

Diverses loges de francs-maçons;

La grande loge d'Écosse, avec le grand maître et tous les dignitaires;

Un détachement de dragons.

Ce cortège se rendit de l'école supérieure par London Road et Waterloo-Place dans les jardins de Prince's Street. Partout sur son passage, il fut salué par les plus vives acclamations. Quand tous les corps dont il se composait eurent pris, autour du monument, la place qui leur avait été assignée, à un signal donné par une batterie étendue dans les jardins, les toiles qui cachaient la statue de Walter Scott tombèrent à terre, au milieu des applaudissements prolongés de la foule et aux sons de la musique militaire qui jouait le chant national.

Après diverses cérémonies maçonniques, le lord prévôt fit un discours interrompu par de nombreuses marques d'approbation. « Ce monument et cette statue, dit-il, si admirables,

voix contre 10, qu'une statue ferait partie du monument. Un concours ayant été ouvert en 1836, 45 artistes et architectes se présentèrent. Après de nombreuses délibérations, l'exécution du monument fut confiée à M. Kemp, et celle de la statue, à M. Steell. Mais les travaux ne commencèrent que le 15 août 1840. Les fonds étant devenus insuffisants, le comité donna plusieurs bals, dits *bals de Waverley*, dont les produits servirent à couvrir l'excédent des dépenses.

Le monument de Walter Scott que M. Kemp n'eut pas la satisfaction de terminer, a coûté 15,630 liv., 301,250 fr.,



Monument élevé à Édimbourg en l'honneur de Walter Scott.

bles par leur beauté et leur solidité, orneront longtemps notre ville, je l'espere du moins, mais alors même qu'il tombera en poussière, l'autour de Waverley s'est élevé à lui-même des monuments d'une beauté plus remarquable, d'une solidité plus durable et d'une réputation plus étendue. »

Trois jours après la mort de Walter Scott, qui eut lieu le 21 septembre 1832, un comité s'était formé et avait ouvert une souscription pour élever un monument à sa mémoire. La première réunion eut lieu le 6 octobre. Le 22 mai suivant, les souscriptions se montaient déjà à 5,752 liv. 11 sch. Le 25 novembre 1833, elles avaient atteint le chiffre de 6,875 liv. 11 sch. 6 den. Des lors le comité décida, à la majorité de 51

non compris le prix de la statue, il couvre une superficie de 20 mètres carrés environ, et s'élève à la hauteur de 35 mètres. C'est une tour ou aiguille gothique, soutenue par quatre arcs-boutants et richement ornée de pinacles, de tourelles et de niches qui contiennent des statues des principaux personnages des romans de Walter Scott. Les quatre statues qui entourent dans les quatre plus grandes niches la statue de Walter Scott, sont : le prince Charles Stuart (au nord) de Waverley, Meg Merrilies à l'est de Guy Mannering, la Dame du Lac (au midi) et le dernier Méneval à l'ouest.

La statue de Walter Scott, placée au mi-hauteur du monument, fait, assure-t-on, le plus grand honneur au sculpteur, M. John

Steell. Elle est en marbre de Carrare. Walter Scott, dont les proportions sont p us que doublées, est représenté assis. Il tient un crayon dans ses mains, qui soutiennent un même temps un livre fermé sur ses genoux. Sa figure exprime une satisfaction calme. C'est la physionomie du poète content de son travail. Son chien Maida, couché à ses pieds, lève la tête, et semble, en le regardant, partager sa joie. Walter Scott est vêtu du costume qu'il portait le plus habituellement. Un plaid bien posé et bien drapé couvre ses épaules et retombe sur ses jambes sans cacher ses gros souliers. Cette belle statue a coûté 50 000 fr.

Le soir de l'inauguration du monument de Walter Scott, un grand dîner a été donné dans la salle des concerts. Cinq cents personnes y assistaient; de nombreux toasts y ont été portés; on y a bu à la mémoire immortelle de sir Walter Scott, à la santé de M. Steell, le sculpteur, à la mémoire de Burns, au comte, au lord prévôt, à la ville d'Edimbourg, à la mémoire de M. Kemp, l'architecte, aux beaux-arts, à la littérature, au drame, etc., etc.

Histoire de la Semaine.

La semaine, au Palais-Bourbon, a encore été presque tout entière employée à la vérification des pouvoirs. La majorité est parfaitement acquise au ministère, et toutes les lois qu'il n'a pas sené le besoin d'amender ou d'ajourner une élection, elle a été validée pre-que immédiatement par la Chambre. Les nouveaux députés sont déjà, au lendemain de leur arrivée, classés et aguerris comme s'ils avaient plusieurs années de campagne parlementaire et de vieux engagements avec MM. Guizot et Duchatel. Protestations d'électeurs, indications de témoignages, demandes d'enquêtes, rien n'y a fait, et les opérations électorales qui passaient pour les plus attaquables ont été proclamées irréprochables par une majorité énorme et constamment la même.

Notre veuve de parler de protestations dédaignées. Il est une dont nous devons, nous, tenir compte. Dans notre avant dernier numéro, nous avions cru deviner M. le préfet de l'Yonne d'avoir, dans une proclamation, tiré partiellement des incendies qui épouvanteront et ruineront la Bourgogne. Cet administrateur réclame contre notre assertion et nous adresse un exemplaire du placard en question. Dans ce document, M. le préfet, après avoir exprimé son indignation contre l'attentat de Joseph Henri, ajoute : « N'étant-ce pas assez de ces incendies qui perturbent la désolation dans nos campagnes... Habitants du département! vous connaissez vos devoirs et vous sauvez les remplir... Dans les circonstances graves où nous sommes, réunissons-nous tous dans une même pensée, pour l'affirmation du trône constitutionnel, base la plus solide du repos, de l'ordre et du bonheur de notre chère patrie. » Ceci est daté du 51 juillet et s'achéfrait le 1^{er} août à l'ouverture des opérations électorales et à l'entrée des collégés. M. le préfet de l'Yonne n'a donc pas senti que ce rapprochement entre l'attentat des Tuilleries et les scènes de dévastation dont son département est le théâtre aurait nécessairement pour effet de faire envisager les unes comme l'autre sous un rapport politique? N'a-t-il donc pas réfléchi, en indiquant que pour conjurer ces malheurs il suffisait de se réunir tous dans une même pensée, ce qui, le 1^{er} août, voulait dire de voter pour le même candidat, celui de la préfecture; n'a-t-il pas réféléché qu'il tenait un langage au moins bien imprudent, plein de dangers pour ses adversaires politiques et qui sa proclamation, par conséquent, ne différera pas assez de celle de M. Gisquet qui, en 1852, on se le rappelle, se voyait dans les ravages du choléra que les effets de l'empoisonnement des fontaines publiques par les légitimistes. Ces sens a été étranger à la pensée de M. le préfet de l'Yonne. Il fut l'honneur à l'Illustration de le lui déclarer, à l'exclusion des journaux quotidiens qui ont reproduit et blâmé sa proclamation plus vivement que nous ne l'avons fait. Nous nous faisons un devoir d'accueillir cette rectification.

La cour des pairs s'est assemblée le 25 pour juger le malheureux incensé qu'on a qualifié, avec raison, de grand électeur de 1846. Les débats ont confirmé le public dans l'opinion que Sa Majesté n'a heureusement couru aucun danger le 29 juillet, et que l'humanité n'a à déplorer que l'acte d'un fou, et non le crime d'un assassin. La cour des pairs ne donnera pas à ce manque la satisfaction qu'il avait révélée. Il vivra; c'est à présent l'affaire de la médecine.

MAYOTTE. — Le ministre de la marine fait en ce moment contracter des engagements à cent ouvriers de diverses professions, pour les envoyer à Mayotte. Il paraît qu'on va lever des fortifications sur ce point, et aussi des maisons. Ces hommes seront sous la direction de M. Livet, capitaine du génie de terre. Voici les conditions auxquelles ils souscrivent :

Ils s'engagent pour quatre ans; ils recevront un traitement mensuel, qui est fixé au plus bas à 90 fr. et au plus haut à 500 fr. Ils auront, en outre, l'ration militaire, mais leur contrat est civil. Ils se rendront à Toulon, d'où ils partiront aux frais de l'Etat pour leur destination. Chacun est payé selon sa profession. L'architecte est le plus rétribué, les charpentiers, les serruriers, des marins, etc.

TAITI. — Le ministre vient de publier, à trois jours de distance l'une de l'autre, deux notes fort concises sur les affaires de Taiti. Voici la première de ces notes :

« Les derniers rapports de M. le capitaine de vaisseau Brutal, parvenus au gouvernement portent la date du 29 janvier 1846.

« Il faut connaître quelques actes d'hostilités contre des Français ayant eu lieu à Huadou, petite île située à 43 lieues de Taiti. M. Brutal s'est considéré comme obligé d'en demander la réparation avec des garanties de tranquillité pour l'avenir. Ces confluences ayant été refusées, un débarquement a été opéré contre un rassemblement d'indigènes armés. Dans cette action, engagée et suivie par nos soldats avec leur va-

leur ordinaire, mais au milieu de grandes difficultés de terrain, nous avons eu à regretter 18 hommes tués, dont un officier, et 45 blessés.

« Le gouvernement n'a reçu aucun autre rapport, et ne connaît, par conséquent, en aucune manière les incidents qui, dit-on, se seraient passés postérieurement à Taiti. »

Voici la seconde note :

« Le gouvernement vient de recevoir des rapports de M. le gouverneur des établissements français de l'Océanie, à la date du 14 avril dernier.

« M. le capitaine de vaisseau Brutal annonce que les indigènes des camps retranchés de Papenoo et de Punaiva ont attaqué le blockhaus de Hapapé et les lignes mêmes de Papeti. Ces attaques, qui ont eu lieu le 19 et le 22 mars, ont été vigoureusement et promptement repoussées. Nos troupes et les indigènes alliés ont fait des sorties qui ont eu des résultats satisfaisants.

« Un détachement de soixante-quinze hommes, du bâtiment à vapeur le *Phœton*, a fait éprouver aux indigènes, retranchés sur un autre point de la côte, des pertes importantes.

« M. Brutal ajoute que nos établissements sont en complète sécurité. »

Les nouvelles qui précèdent ne disent rien de nos pertes. Une lettre du 15 avril, publiée par *l'Américain*, de Brest, après avoir parlé de cette attaque des indigènes, ajoute :

« Nous avons eu six hommes tués et quinze blessés. Parmi ces derniers se trouve M. Dorsery, enseigne de vaisseau, du vapeur le *Phœton*. Les établissements situés en dehors de camp ont été pillés et dévastés. On ne connaît pas la perte des Kanaks. »

IRLANDE. — Une réunion de l'association du *peal* a eu lieu à Dublin. Une lettre de M. Smith O'Brien a été lue, dans laquelle le chef de la Jeune Irlande regrette que le grand agitateur ait décidément séparé sa cause de celle du nouveau parti. M. D. O'Connell a saisi cette occasion pour déclarer encore une fois que le rappel ne peut ni ne doit être obtenu que par la force morale. Un M. John Martin, qui n'était point membre de l'association, et qui n'avait pas versé, par conséquent, sa cotisation personnelle, ayant voulu prendre la parole, le curieux dialogue que voici s'est établi, à la grande hilarité de l'assemblée :

M. JOHN MARTIN. — Je demande à m'expliquer.

M. O'CONNELL. — Taisez-vous! vous n'êtes pas *repealer*!

UNE VOIX. — Martin, payez une livre sterling, et l'on vous entendra!

M. O'CONNEL. — Du tout! Cet homme verserait à l'heure même mille livres, qu'il ne serait pas admis.

CHINE. — Voici ce que nous trouvons dans le journal anglais le *Sun*:

« On nous écrit de la Chine que les autorités britanniques ont refusé de livrer Clusan, conformément aux termes du traité, et que la populace a chassé les résidants étrangers de Foo-Chow-Foo. Jusqu'à présent, ces scènes de violence s'étaient renfermées dans Canton, et elles s'étendent aux ports orientaux. Notre commerce sera bientôt anéanti, et il faudra le rétablir par la force des armes. »

PORTUGAL. — Une proclamation a été adressée, au nom de don Miguel, à l'armée portugaise, aux royalistes et aux partisans par le général en chef Reginaldo Macdonnel. Cette proclamation est intitulée : *Pro lege et rege*. Elle se termine ainsi : « Vous apprendrez avec plaisir que la guerre de la restauration est déclarée. Aujourd'hui don Miguel I^{er} a été proclamé roi de Portugal et des Algarves avec leurs dépendances sur la base de la restauration nationale des cortés de Lamaga et des lois fondamentales de la monarchie. — Portugais, ce n'est pas ma voix seulement que vous entendez, vous entendez aussi la voix de votre souverain détrôné qui vous parle de son feu d'exil. Signé : REGINALDO MACDONNEL. »

D'un autre côté, les nouvelles du Portugal, reçues par la voie de Madrid, nous apprennent que les provinces de Minho et de Tras os Montes sont de nouveau en proie à la guerre civile. Un prêtre fanatique, surnommé le *Padre Casimiro*, est parvenu à rassembler une bande assez nombreuse composée de contrebandiers espagnols et portugais, avec laquelle il parcourt les provinces limitrophes de l'Espagne, où le gouvernement central n'a presque pas de troupes. Ce préte se présente protecteur des cinq plaies de Jésus-Christ; il porche un tablier sur lequel sont représentées les cinq plaies, et proclame la royauté de don Miguel.

Enfin, *l'Herold* du 15 nous apprend que d'après la *Resarraqa*, le gouvernement portugais avait reçu par voie télégraphique la nouvelle du commencement des hostilités dans le Nord, au nom de don Miguel. Il paraît que l'insurrection aurait éclaté à Peso da Regua ou aux environs. Le cabinet s'occupait activement d'envoyer des forces sur les points menacés; mais il ne paraît pas avoir grande confiance dans les troupes, ainsi que le prouverait l'ordre qu'il a donné de défaire en grande partie le régiment n° 16.

Le Morning Chronicle pense avec raison que les chances de don Miguel sont fort peu sérieuses. Mais le *Standard*, par la publication suivante d'une note datée de Lisbonne du 10 avril, nous prouve que l'Angleterre ne veut pas être prise au dépourvu :

« A la demande de lord Howard de Walden, trois lieutenants et un contre-maître appartenant au vaisseau de Sa Majesté l'*Albion*, de 90 canons, capitaine Lockyer, doivent aujourd'hui partir pour différents points de la frontière, afin d'observer les mouvements des troupes espagnoles et prouver en même temps par leur présence que l'Angleterre est décidée à ne pas permettre à l'Espagne d'intervenir à main armée dans le Portugal.

« Des dépêches télégraphiques reçues par le gouvernement annoncent qu'il est possible que le général Macdonnel se trouve dans la province de Tras-os-Montes et que la levantina migueliste va croître. »

Le même journal imprime à la date du 22 :

« Nous pouvons annoncer, et nous le faisons avec une très grande satisfaction, que des ordres ont été envoyés de Ma-

drid pour retirer les troupes espagnoles des frontières. Ainsi finit la situation très-mécontente des affaires entre l'Espagne et le Portugal. »

ESPAGNE. — Toute la polémique et toute la politique de l'Espagne roule en ce moment sur le choix à faire d'un mari pour la reine. Le duc de Cadix est arrivé à Madrid, il a été reçu le 17 avec une grande distinction par la famille royale. La candidature du prince à la main de la reine est le sujet de toutes les conversations. A propos de cette candidature, *l'Herold* publie les lignes suivantes :

« L'infant don Francisco n'est pas imposé par aucune puissance étrangère; il est peut-être le seul candidat en ce moment qui ne blesse pas nos passions politiques ni notre susceptibilité nationale. Son nom n'inspire aucune répugnance, aucun soupçon aux nations alliées; Espagnol et libéral, il est en position de satisfaire tous les partis et de concilier toutes les opinions. Si les sentiments de la reine pour son cousin se trouvent d'accord avec ceux du pays, nous pourrions dire que l'Espagne voit s'ouvrir enfin devant elle et avoir d'ordre, de paix et de liberté qu'au milieu des horreurs de la guerre civile nous présageait le nom d'Isabelle II. »

EL CLAMOR PÚBLICO. — Qui soutient toujours avec chaleur l'infant don Henri, repousse en ces termes les accusations dont ce prince est l'objet dans le parti modéré :

« L'*Herold* a affirmé que l'infant don Henri avait écrit à Sa Majesté la reine Isabelle une lettre pour lui annoncer qu'il renonçait à sa main. L'assertion est fausse, et si le journal du général Narvaez persiste malgré nos protestations, nous lui répétons que nous déclarons fausse une nouvelle si contraire aux sentiments de profond respect et de dévouement de l'infant don Henri pour son auguste cousine. »

« Enfin, si le *Herold* persiste, il se rendra infailliblement complice d'un décret d'injustice et de calomnie par lequel certaines personnes veulent attaquer la loyauté du brave marin et l'honneur de sa noble famille. On avait dit que l'infant était allé en Angleterre. Notre collègue l'a répété, la nouvelle est fausse; l'infant ne quittera pas la Belgique sans permission du gouvernement espagnol. »

ETATS PONTIFIQUAUX. — On écrit de Rome le 15 août :

« La députation des israélites de Rome qui était chargée de féliciter le pape à l'occasion de son avènement au trône a été accueillie par Sa Sainteté avec la plus grande bienveillance. Le souverain pontife vient d'ordonner que dorénavant les juifs participeront aux assemblées que Sa Sainteté fera distribuer. »

Egypte. — Ibrahim-Pacha est arrivé le 8 août à Alexandrie avec la frégate *l'Aegeen*, après une traversée de vingt jours.

La population européenne a été enchantée de l'accueil qu'elle a reçu du prince.

Le corps diplomatique a été admis dans l'après-dînée. M. Barrot a été l'objet d'une attention toute particulière.

L'absence qui vient de faire Ibrahim-Pacha est un bon augure pour l'avenir du pays. On est persuadé à Alexandrie qu'il a modifié en Europe ses vieilles idées par des idées nouvelles, dont nous aurons à constater bientôt les heureux effets. L'Europe a fait sur lui une grande impression, elle a dépassé toutes ses prévisions.

SERVIE. — Le gouvernement de Servie vient d'accorder une amnistie à ses condamnés politiques. En vertu d'un décret du 25 juillet, tous les individus condamnés pour avoir pris part à la conspiration de Cyetko Raievitch en 1844, ont été mis en liberté. Panzi ceux qui ont été condamnés pour la dernière insurrection tentée à Schabatz, vingt et un ont été relâchés; les peines des quatre autres condamnés à la réclusion perpétuelle ont été réduites à trois et six années.

BEAUX-ARTS. — Le ministre des Beaux-Arts vient d'écrire à l'Académie des Beaux-Arts pour la prière de désigner les trois candidats entre lesquels sera choisi le directeur de l'école de Rome, en remplacement de M. Schnetz, dont les six années de directoriat expireront le 31 décembre 1846.

TRÉMBLEMENT DE TERRE EN TOSCANE. — à Livourne, 17 août.

« Notre ville vient d'éprouver un violent tremblement de terre qui a jeté une panique générale parmi les habitants. Le 14, à midi cinquante minutes, la première secousse s'est fait sentir, précédée d'un grondement souterrain. La secousse a duré sept ou huit secondes. Les oscillations ont été d'abord perpendiculaires et comme produites par un soulèvement de la terre pris dans la direction du sud-ouest, au nord-est, et cinq ou six fois répétées. A ce moment, l'inclinaison des maisons a été telle, que l'on pouvait à peine s'y tenir debout. Les meubles étaient déplacés, renversés; les cloches des églises agitées avec violence. Le bruit produit par le craquement des pierres et des murailles qui s'entrent ouvraient annonçaient l'imminence d'une catastrophe.

« La population effrayée se précipita dans les rues avec des démonstrations de frayeur et de désespoir. Les femmes se jetèrent à genoux, implorant la madone de Montenero, protectrice de la ville; les hommes faisaient des signes de croix et se précipitaient vers la demeure de leurs familles pour leur porter secours. »

Pendant la nuit, diverses autres secousses ont été ressenties, la terre semblait continuellement dans un état de convolution. L'atmosphère était sans nuages, mais il régna dans l'air une brume opaque et qui impressionnait l'âme d'une manière sinistre.

« Le palais qui occupe M. le comte de La Rochefoucauld, ministre français près la cour de Toscane, a été fortement endommagé. Une pierre, détachée de la voûte, est tombée sur le fauteuil que madame de La Rochefoucauld venait de quitter quelques minutes avant le tremblement de terre. La maison de M. le consul général baron Brenier a aussi souffert; un angle s'est effaissé et toutes les murailles intérieures sont fortement crevassées et cernées. Aucun Français établi à Livourne n'a souffert dans sa personne ni dans ses propriétés. La villa habité par M. Moreau, fils du caissier de la Banque de France, est fortement endommagée. M. Moreau a été

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

obligé de passer la nuit dans une voiture au milieu de son jardin.

Le tremblement a été plus violent et plus désastreux encore dans les campagnes, et a occasionné de grands malheurs, surtout dans les Marmes, contre volcanique qui porte les traces d'une action phénoménale encore en activité. Des villages entiers ont été rasés dans les localités de Taula, de Lorenzana, d'Orciano et de Casciano, centre du mouvement oscillatoire, et distant de Livourne de cinq à six lieues. A Volterra, une prison d'Etat s'est écroulée en ensevelissant sous ses décombres plusieurs détenus. On porte le nombre des morts dans toute la contrée à trente-huit, et à cent quarante celui des blessés, parmi lesquels cinquante le sont grièvement. Les effets du tremblement de terre se sont étendus jusqu'à Pise. La voûte de l'église de Saint-Michel, antique édifice, s'est écroulée à la première secousse. La foule venait de quitter l'église après le service divin, et le sanctuaire fermait les portes lorsque la voûte est tombée avec un horrible fracas sur le pavé de l'église. Les maisons de la ville ont été ébranlées; mais les secousses, déjà atténuées, n'ont pas causé autant de dégâts qu'à Livourne.

Plusieurs phénomènes naturels se sont produits. Près de Lorenzana et à Trejona, des jets d'eau bouillante et bouillante sortis de terre; un lac s'est formé dans un affaissement de terrain. Toutes les villes des collines pisanes ont éprouvé des dommages considérables. Les maisons des paysans et les fermes ont souffert sur toute l'étendue de la ligne suivie par le tremblement de terre.

La population est sous l'empire des plus vives inquiétudes, qu'augmente encore le récit des anciens désastres occasionnés par les tremblements de terre dans cette contrée. Les tremblements de terre de 1798 et de 1816 sont encore présents à la mémoire de plusieurs des habitants. On se rappelle qu'en 1798 la ville de Sienne fut exposée à une ruine complète par un tremblement de terre dont les secousses durèrent neuf jours. La dernière secousse surtout fit beaucoup de victimes.

Depuis quatre jours le sol n'a cessé de trembler à divers intervalles. Dans l'état d'ébranlement où se trouvent toutes les maisons de Livourne, une forte secousse serait assurément la ruine complète de la ville.

A Gênes, une secousse a également été ressentie, le 17 octobre, vers six heures quarante-cinq minutes du matin.

Nécrologie. — Madame Paulin, femme du docteur Paulin, vient de succomber à une maladie douloureuse. Encore dans la force de l'âge, elle a longtemps résisté au mal qui la minait, et son courage a été, jusqu'au dernier moment, égal à ses souffrances. C'est une partie irréparable pour son mari, irréparable aussi pour ses amis: on rencontre rarement autant de sens et de cœur, autant de fermeté et d'élevation dans le caractère, autant de charme naturel dans l'esprit; et la peine est vive et durable quand tout cela s'éteint et disparaît. Fille d'un homme qui, bien qu'employé supérieur des finances au temps de l'empire, a cultivé les lettres et n'a pas été sans obtenir quelques succès sur la scène témoin l'opéra d'*Anacréon chez Polycrate*, madame Paulin mourut certainement, dans la société brillante et aimable qui était celle de son père, de quoi développer les agréments d'un esprit heureusement doué. Grâce à ses propres réflexions et à la pente de son âme, grâce aux traditions paternelles et à la communauté de sentiments qu'elle rencontrait à côté d'elle, madame Paulin ne fut jamais indifférente aux événements politiques qui agitèrent la patrie; elle porta dans ses opinions sa résolution et son ardeur, et, en toute circonstance, elle sut se faire une belle et noble part en s'attribuant la tâche de soulager, avec un zèle que rien ne put lasser, les misères et les souffrances. Elle fut l'amer douleur de voir s'éteindre lentement sous ses yeux une fille qui faisait sa joie et son orgueil; et quand elle quitta le chevet de cette enfant si chérie et si pleureuse, elle le quitta avec le germe de la maladie qui l'apportera quelques années après. Ceux qui sortent de la vie laissent à ceux qui y restent des souvenirs, seul bien des uns et des autres; peu de mémoires demeureront aussi chères et aussi précieuses que celle de madame Paulin dans le cercle modeste et restreint où elle a vécu.

Courrier de Paris.

Enfin la consigne est levée, le cer retenant dans les bois, dans la plaine! comment on dit dans le *Freschut*. Quels jeux de fil et de peloton! Malheur aux caillies et aux perdeaux! des régiments entiers les couchent en pone. Les diligences emportent journalièrement un tas d'impunités Nemrods dont les prescriptions du code n'arrêtent plus l'ardeur. L'enthousiasme est universel. Sur toutes les routes on ne rencontre plus qu'un uniforme: la veste grise, on n'entend plus qu'un refrain: *tonton, tontane, tonton*. Pendant que cette cohue parcourt les guerres, étende les ruisseaux, franchit les obstacles, et concle à la belle étoile, le monde equestre reste à Paris hanté le Cirque, savoure l'Hippodrome et canape aux Champs-Elysées, en attendant les courses d'automne du Champ-de-Mars.

Quant au monde élégant et qui nourrit des prétentions aristocratiques, grâce à cette session inattendue, il a repartu dans la capitale, mais il n'y est pas rentré officiellement. Ce retour imprévu a coupé court à toutes sortes de romans communs dans les plaisirs de la vie d'hiver et qui se démontent d'oreille dans les loisirs solitaires du manoir; on s'est toutefois réunis pour célébrer pour la belle saison, on avait fait si bien toutes ses petites provisions d'esprit, de grâce et de coquetterie champêtre, on avait dressé avec tant de soin la carte de ses distractions et si bien distribué l'emploi de ses journées: la course au bos, la visite à la ferme, l'excursion aux eaux, le bal de rigueur, rien n'y manquait et l'on se trouvait à merveille de ce régime impénétrable reclamé d'ailleurs par une sorte d'âme ate, et voilà que les soins qui exige la politique de monsieur ont renversé tout le joli éclat auquel bâti par madame. Il faut recommencer les visites de cérémonie, entr'ouvrir la porte du salon,

recevoir des fâcheux, recommander des témoins, se montrer à l'Opéra, au moins d'abord! Si encore on pouvait espérer quelque dédommagement, et se promettre quelque plaisir matiné, si le mois de septembre vous menaçait quelque surprise. Mais quoi! des courses, des régates, sur les aéries le même spectacle, dans les portuaires le même roman-feuilleton. Quelle misère et que de négligences! Aussi à l'heure présente, notre jolie Parisienne est bien malheureuse. Que faire? s'abandonner à la réverie et à la tapisserie, soupirer, s'ennuyer et répéter comme l'hôpital:

Dieu! que nous suis-je assise à l'ombre des forêts!

Les moins à plaindre sont les ambitieuses, la circonstance les favorise: malheureusement tout le monde n'a pas le choix des sentiments et la conduite de son cœur.

Cela et l'opéra lancé à l'arrivée de ces belles parecloses quelques petites nouvelles que l'on peut glisser entre deux bâtiments. Exemple: lord Normanby est arrivé à Paris, et, comme bien l'on pense, son arrivée ne se passera pas sans cérémonie. D'ailleurs l'épithète exige que Sir Grace doive un grand raidot. En Angleterre ces choses-là se remettent jamais, un raidot, c'est aussi sacré qu'une course de chevaux ou qu'un combat de coqs. Le nouvel ambassadeur, autrefois lord Mulgrave, et qui sous ce nom a laissé d'honorables souvenirs de son gouvernement de l'Irlande, est un homme jeune encore, l'une des illustrations de Pall Mall et du roman fashionnable. On sait que l'auteur du *Decin* et de *Oai et Non* partage avec lady Charlotte Bury et lady Blessington les préférences de la société aristocratique. Du temps de lord Cowley, les soirées de l'ambassade britannique se passaient en promenades, maintenant la cause y prendra droit de cité. Les Anglaises y verront autorisées à ne plus laisser, comme par le passé, leur esprit avec leur chapeau dans l'antichambre. Un romancier tel que lord Normanby s'entend à faire parler son monde, et puis il ne donnera plus de livres, il donnera des fêtes.

On avait annoncé plusieurs mariages, au moyen desquels des Anglaises, héritières de nababs, couronnaient la noble indigence de certains artistes; mais il paraît que le roman s'est arrêté à la préface. Les jeunes Anglaises n'ont pas, heureusement pour leur tranquillité, l'habileté qu'on leur attribue si aisément en France, et elles ne mettent plus guère d'originalité que dans leur toilette. Nous ne voyons donc aucun bulletin de faire partie à vous envoyer, si ce n'est celui de Rossini. Il heureuse matoumophose! Le maestro étaiminet, et voilà qui il compeuse matoumophose! Il était veuf, et le voilà remarié. Naguère encore nous l'avions vu triste, ennuisé, solitaire, et voilà qu'il se reprend à la vie et à son art. Qui ne sera ravi de le revoir ainsi complètement à l'eucré?

Encore une pierre de notre histoire littéraire qui vient de tomber; c'est une institution qui disparaît et une enseigne à effacer. Le Roche de Cancale n'existe plus. Un restauranteur meurt d'inanition, cela se voit tous les jours, mais où trouverez-vous plus d'énergie? Quelle vague jadis, c'est-à-dire hier, et quel nom fut plus chanté en plus chançonnié que celui du Roche de Cancale? Né de la chanson, il lui surviva, mais d'une vie et d'une allure chancelante, et il fut facile de voir que le fils irait bientôt rejoindre sa mère. C'était d'abord un cabaret, le cabaret de Balaine, une de ces grasses boutiques flamandes tout emboîtrées de viandes et de marées jusqu'au jour où, parée de sa plus belle robe, la chanson y apposta ses diennes pénautes. L'auncien Caveau était mort; un librairie, homme d'esprit et chansonnier, le joyeux Capelle, le recommissa au Roche de Cancale, et voilà le Caveau moderne ouvert à la société épicurienne. Tous les mis, les vingt sociétaires prenaient place à un repas splendide dont ils devaient payer l'écot par une chanson: c'étaient les *petits coupe, Lorsque le champion, Francs buceurs que Bueches attire, etc.*; les chanteurs s'appelaient Désangiers, Pis, Sœur, Lançon, Piquet, Etienne, Armand Gonfie, Théaulon, Rougemont, Bérange et d'autre encore. Le Caveau moderne fut une joyeuse parenthèse ouverte au milieu des gloires et plus tard des désastres de l'empire. Le canon tonnait, la chanson détonnait, et dans ses rimes couvrait de *lauriers lus ces guerriers*. La chanson était à l'ordre du jour, parce qu'elle n'y changeait rien; son vin avait un bouquet dynastique, c'étaient des flacons bien pensants. La Restauration copia la voix, nous n'osons pas dire le sifflet à tous ces rossignols. La veille on buvait le même vin, presque dans le même verre, le lendemain on se partageait entre le rouge et le blanc. Le Roche de Cancale vit tomber sa couronne de roses et de violettes, et prit le bonnet de coton; il pila le luth, et ne garda que le couteau de cuisine. La société chantante se résigna aux fonctions de société mangeante, et admira indistinctement toutes les mœurs. Le Roche de Cancale a été la table d'hôte de l'Europe; des rois l'ont visité; il a eu pour convives ses poètes et ses savants, ses orateurs et surtout ses diplomates. On y a partagé toutes sortes de gâteaux, emplois, sinuères, provinces, il y a des tarts d'encre sur sa nappe; poèmes, discours, feuilletons, proclamés, confiant mes intations sont nées au fil de ses fourneaux. Mais tant de gloire devait s'extasier et de lauriers disparaître; les emplois finissent et les plus belles marmites sont renversées. Deux fois déjà depuis 1850, le Roche de Cancale a subi des invasions et changé de maîtres tout en conservant sur son enseigne ce beau nom de Balaine qui siéda bien d'ailleurs à un rocher. Donnera-t-il lieu à une troisième restauration? Dans tous les cas il ressuscitera et rouvrira la bouche, assurent ce ne sera plus pour chanter.

Le Cancale à Granville la distance n'est pas égare, et nous userons de ce prétexte de vous image pour mentionner les réjouissances qu'il y a dorénavant. Celle solennité nautique avait attiré une foule immense, et le a excité un intérêt universel et une impatience pleine de frenésie. Dix prix ont été distribués aux vainqueurs de la bataille, qu'il y a un bruit sinistre ayant un moment attristé, car, disait on, trois des poteaux s'étaient noyés; mais on reconnaît bientôt que le mal n'était pas si grand, c'était le même jouteur qui s'était noyé trois fois, et qu'on a fini par repêcher sain et sauf.

Le *Courrier de Paris*, qui, dans l'occasion, se fait volontiers

courrier de la province, ne doit pas davantage passer sous silence les cours de Rouen. Comme Paris, Rouen possède ses célébrités de turf et des quadrupèdes illustres. Les chevaux rouennais ne sont pas précisément comme la Renommée qui acquiert des forces en courant, s'il faut du moins nous en rapporter au témoignage d'un correspondant officieux, lequel s'indigne de la faiblesse et de la mollesse de quelques-uns des coureurs dont il a fait châtier les écarts, comme Sa Gracie le due de Wellington châtie l'indiscipline de ses soldats. Six chevaux ont couru vaillamment d'abord, puis la course s'est simplifiée ainsi que cela s'est vu tout à l'heure au Champ-de-Mars, jusqu'à ce qu'enfin, au lieu d'un sextuor équestre, on n'a plus guère qu'un solo.

Samedi dernier nous avons fait chorus dans le concert de reproches et d'accusations qui retentissaient de toutes parts contre le comédie-française, peut-être eût-il été plus équitable et plus sage de garder le silence, et nous sommes fort tentés de refaire le faible sondage que nous avons mêlé à cette bruyante tempête; en principe, la réclamation était fondée, et, à nos yeux, il sera toujours permis à un poète de réuser le jugement d'un aérospat de comedies; mais depuis quelques jours, l'événement a pris tant à coup d'autres proportions, l'esprit de pati littéraire s'est empêtré; il a éveillé des rancunes personnelles et ravivé d'anciennes blessures, les amours propres n'oublient rien. La presse en est à parti, à parti à l'escarouche, et les Davidis du feuilleton ont à l'envi fait pour leur fronde contre les Goliaths de la Comédie. Cette déconfiture de M. Adolphe Dumas est célébrée comme un triomphe,

Mais il n'a merit.

Si cet excess d'honneur n'est pas indigne.

Bref, on dit que, poussée à bout par toutes ces attaques, la Comédie mérite une vengeance éclatante: elle jouera la pièce de M. Adolphe Dumas.

Après le dénié M. Dumas, voici la question Rachel, bien autrement grave pour son avenir. La Comédie n'en a pas de perdre Hermione pour six mois; Hermione a abusé de l'alexandrin et de la tirade pendant son congé; pour reconvoquer ses forces et sa voix, il faut à Hermione le ciel de l'Italie et un doux repos. Les médecins l'ordonnent, M. Du-châtel y souscrit. Mademoiselle Rachel ira à l'opéra à Napoléon à Naples tout le long de l'hiver prochain. Dans cette extrémité, la Comédie ne pouvait mieux faire que de retourner son masque et de tomber de Melchis ménin en Thalie. C'est un Gymnase qu'elle avait trouvé Camille et Montin, pourquoi ce théâtre n'y fournirait-il pas encore Angelique et Lucile? Pour parler sans plus de métaphore, il paraît qu'une clause du privilège accordé au directeur du Gymnase autrefois M. le commissaire royal à son commando du tel sujet qui lui convient, moyennant indemnité. C'est sur cet article que MM. Buloz et Montigny croisent le fer et se disputent la possession et la mise en œuvre de cette perle précieuse qu'on appelle Rose Chéri.

Arrivons au Vauville avec les *Chansons populaires de la France*. Il y aurait une charmante histoire à faire, celle de la gaîté, et par conséquent de la chanson, dans son expression la plus vive, la plus franche et la plus chantante. Où n'a-t-on pas chanté? et qu'en fait ce qu'en France n'a pas chanté? autrefois du moins — Depuis Olivier Basselin jusqu'à Désangiers, depuis le roi René jusqu'au roi Louis XVIII, combien de poètes-nouveaux et de couples! Napoléon lui-même, l'hymne le moins chantant du monde, ne manquait jamais, lors de son entrée en campagne, de immuniser son cœur : *Marlborough s'en va-t-en guerre*. Henri IV a chanté ses amours, et le régent, les siens; Idaëla, Racine, Boileau, Voltaire, le marché de Savoie, le cardinal de Bernis, toutes les gloires et toutes les conditions ont chanté et gâté leur voix dans ce concert universel. Il en est plus populaire en France que la chanson; l'autre soir Vauville l'affirmait, et nous l'en croyons. Sous tous les régimes, le peuple s'est distraint de sa misère avec des complaintes; du temps d'Agénor et du roi de Bourges, au milieu des Anglais, maîtres de la France, le Parisien saisissait déjà la circonstance et chantait:

Mes amis, que reste-t-il
A ce danphon si gentil?
Orléans, Beaujony,
Et Bourges... coussi, coussi.

La Ligue, la Fronde, la Régence, la Révolution, la Restauration, tout a été parlé des chansons. Aussi vous comprenez que cette pièce nouvelle du théâtre de la Bourse n'est qu'un long pot-pourri, une évocation de tous les personnages qui figurent dans les chansons populaires du genre grivois et rieur: *Le roi Dagobert, M. de Marlborough, M. et Madame Denis, les Cadet Roussel, Cadet Buteux et Cadet l'âne*. Pour se conformer à l'usage et par acquit de conscience, il y a un mariage au bout de l'affaire. Fanchon a puise son fameux soldat aux armes. *Dans les garde-françaises j'aurai un amant,* et ne vent pas du Cadet Roussel, qui n'a que trois chevaux, deux pour sa face, un pour sa queue. Sur cette belle aventure, à qui! ne Vauville a vu si son sac de vies refléter, et l'orchestre a repris tous ses anciens airs. A toutes ces réminiscences très-ordinairement chantées le public a fait chorus avec des clats de tire.

Les *Tartlettes de la reine* du Palais-Royal ne sont pas aussi croustillantes. C'est un conte sentimental à la Sterne, où l'on voit un brave qui cache sa croix de Saint-Louis sous le tablier de ses tapis. Quelle indulture! Mais Béatrice a bien mené. Elle capte à une nièce, la nièce a un amant, l'amant est gâté-parlor à Trianon. Si l'odeur des tartlettes pouvait arriver jusqu'aux angusties marines de la reine, la reine serait affranchie, empêtrée, enchainée, et un placard égaré au fond de la corbeille amènerait un déplorable heureux pour tout le monde. Cette patisserie en un acte avec des complaintes dessous a pris un peu fole, pour ne pas dire indigeste; mais le tout, servi chaud par Le menu et avec assaissonnement de Grasset, a été gobé comme une meringue.

Le Ranelagh.

SON HISTOIRE. — SES PROCÈS AVEC LA COURONNE. — FÊTES CHAMPÉTRES; BALS DU JEUDI, SUIVIS PAR LA COUR. — LE RANELAGH EST ASSIÉGÉ PAR LES TROUPES DU DIRECTOIRE. — LES ALLIÉS Y LOGENT LEURS CHEVAUX. — RESTAURATION DU RANELAGH; SES HARITUÉS ACTUELS. — TABLEAU DE MOEURS.

Ce Rane'agh, dont le nom fut anglais,
A vu jadis et la cour et la ville.
Dans son enclos arrivèrent le peuple français.
La mode en tout fit le peuple français.
Le goût du jour dirige cette foule.
Qui, par torrents, se grossit et s'écoule,
Sur les arrivés de quelques étoffards,
Qui sont partout comme oracles suivis.

Point d'agrément qu'aux lieux où l'on s'envase,
Vite on s'engoue et plus vite on se lasse;
Et les plaisirs de la cour d'autrefois
Sont devenus les plaisirs des bourgeois...

Le chantre du Ranelagh est M. Du Mersan, que les succès dramatiques n'ont pas dérobé tout entier à la chanson et à la poésie légère. Et, en vérité, le Ranelagh méritait bien ces

bonheurs poétiques : il a par devers lui tout un passé de succès et d'élegance, toute une histoire, où rien ne manque, ni les plaisirs, ni les peines, ni même les combats. Nos aieux ont dansé sous ses ombrages, nos bisous aussi, — dansé et conspiré, ce qui était tout un dans ce temps où la politique moins morose, s'alliait volontiers à la galanterie et au plaisir... Au surplus, voici en quelques lignes l'histoire vénérable de



(Vue intérieure du Ranelagh.)

cet agréable lieu, telle que nous la transmettent les chroniqueurs de Passy.

Il y a cent ans et plus, à l'entrée du bois de Boulogne, devant le château de la Muette, s'étendait une vaste pelouse, sans ombrages, où se donnaient les fêtes champêtres de Passy, — comme le témoigne certaine comédie lejouée au Théâtre-Français sous le titre de : *le Bal de Passy ou les Masques*. Vers la fin du règne de Louis XV, un sieur Morisan, alors garde de la porte du bois de Boulogne, du côté de Passy, obtint du

maréchal prince de Soubise, gouverneur de la Muette et grand gruyer (*juge forestier*) du bois de Boulogne, la permission d'encloître le lieu destiné à la danse sur cette pelouse, et d'y construire un café, un restaurant et une salle de spectacle.

Muni de cette permission, Morisan mit vivement la main à l'œuvre, les bâtiments s'élèvèrent comme par enchantement, les jardins furent plantés tout aussitôt, et le 25 juillet 1771, l'établissement fut ouvert au public sous le nom de *Petit Ranelagh*.

Ce nom de Ranelagh était alors à la mode. Lord Ranelagh, pair d'Angleterre et grand amateur de musique, avait fait construire dans ses vastes jardins, sur les bords de la Tamise, à Chelsea, près Londres, — un bâtiment magnifique en forme de rotonde, où il donnait des concerts. À la mort de ce seigneur, une compagnie fit l'acquisition de cette rotonde et de ses dépendances, pour y établir un café, y donner des bals, des concerts et des feux d'artifice. Grand succès de vogue ! On ne parlait plus dans Londres que du jardin

Ranelagh; et la renommée, franchissant la Manche, vint ces brillantes fêtes champêtres de nos voisins d'outre-mer. Ainsi Morisan avait-il une idée tout à fait galante en baptisant son établissement du nom de Petit-Ranelagh. Et puis



(Mélanie de Saint-Flour, née Barbœuf.)



Arthur de Savigny, fils de M. Géréniat.

toujours pour flatter l'anglomanie régnante, il s'était très-heureusement encore avisé de planter derrière sa rotonde une

jardin français était dédaigné et méprisé! Voici les anathèmes que lançait la muse de Delille :

Loin donc ces froids jardins, coquichet champêtre,
Inspides réduits, dont l'insipide maître.
Vons vaute, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits salons verts bien tondus, bleu soignés;
Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère;
Chaque sentier, emmêlé d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son magte filé d'eau;
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ces petits bergers bien guinées sur leur base...

On trouve aussi dans la préface du poème de Saint-Lambert toute une théorie bien curieuse sur le jardin anglais... mais nous crândrions d'abuser du droit de digression, et nous revenons au Ranelagh, que la foule élégante et anglo-naine avait envahie, aussitôt ouvert.

Le directeur de l'entreprise, encouragé par ce grand succès, venait de faire ajouter à la salle qu'il avait construite, et qui maintenant servait de vestibule, une seconde salle plus vaste et plus aérée... rayant désormais le nom *Petit* sur son tableau, et laissant seulement subsister le nom de *Ranelagh*. Comme il commençait ainsi à s'enorgueillir, un orage terrible allait inopinément fondre sur sa tête.

Le grand maître des eaux et forêts, révoquant la permission accordée par le gendarme du bois de Boulogne, fit lancer par les puses de la *table-de-marbre* un arrêt de mort contre le Ranelagh : «... Ordonnez au sieur Morisan de faire abattre et démolir les cheminées, fours et fourneaux par eux construits dans le bois de Boulogne; font aussi défense audit Morisan de recréer d'allumer dans ses loges, encueillettes, Ranelagh et baraqués, sous PEINE DE GALÈRES. Au surplus, font défense de continuer aucune ouvrage, à peine d'être les contrevenants, ouvriers et voituriers, emprisonnés sur-le-champ.»

Morisan et les siens se mirent, tout éplorés, en campagne; ils se démenèrent si bien et intéressèrent tant de personnes puissantes à leur cause, que le roi, informé du tort qu'on leur causait, cassa l'ordonnance du grand maître, en confirmant le privilège déjà accordé à Morisan (1779). Alors rien n'arrêta plus le cours de la prospérité du Ranelagh; les fêtes en devinrent magnifiques:

un célèbre artificier du temps, Taré, y donna de très-beaux feux d'artifice. — On se rappelle encore à Passy celui qui représentait la prise de Grenade par le comte d'E斯塔ing, et qui fut tiré en présence même du Ranelagh.

Mais ce qui achova de mettre ces fêtes à mode de fuir fut le séjour de la reine à la Muette pendant l'été de 1780. Une société de personnes de marque, composée de cent membres, avait entrepris de donner tous les jeudis, au Ranelagh, un bal où n'était admis que le public d'élite. La reine venait se promener souvent sur la pelouse; les sociétaires l'ayant suppliée

Aussi l'affluence augmentait-elle, tous les jeudis; les associations ne pouvaient suffire aux instances qui leur étaient faites



Le même à la même.



(Une famille au Ranelagh.)

espèce de jardin anglais. Or, le jardin anglais c'était tout dire! On n'a qu'à ouvrir les livres du temps pour voir de

pour obtenir des entrées; la salle ne contenait déjà plus la foule des élus.



Un monsieur qui ne danse plus.



Elle attendait un danseur.

quelle faveur prodigieuse le jardin anglais poussait en France, d'honorer leur bal de sa présence, elle ne résista pas à leurs prières, et parut plusieurs fois dans l'intérieur du Ranelagh.

Les jours même où l'on n'y dansait pas, le Ranelagh servait encore de lieu de rendez-vous à beaucoup de promeneurs;

on y trouvait un restaurant, un café, dont les tables étaient dressées sous les arbres. La salle de danse se transformait d'ailleurs, au besoin, en salle de spectacle et même en loge maçonnique. — C'est dans cette loge du Ranelagh, disons-le en passant, que Franklin fut reçu franc-maçon en 1778.

Ces brillantes destinées du Ranelagh se poissuivirent jusqu'aux jours de la Révolution. Les meurs n'étaient plus à la danse, et la société aristocratique se trouvant toute dispersée, la fortune du Ranelagh déclina rapidement. Réduite au seul bal du dimanche, les directeurs ne pouvaient faire face aux frais de l'entreprise : ils fermèrent leur salle, puis furent obligés de la démolir en partie pour payer leurs dettes avec les matériaux.

En 1796, l'établissement du Directoire faisait espérer le retour de la paix intérieure ; on commençait à respirer, les meurs s'adoucissaient, les passions politiques se désarmant, et la jeunesse dorée montrait une extrême avidité de plaisirs. Morisan et ses associés se hâsèrent à reconstruire leur salle. Le Ranelagh renaissant retrouva tout de suite son ancienne vogue ; mais cette prospérité nouvelle devait être de bien courte durée. La mode était alors de porter des habits carrés à colletsverts ou noirs, des cravates gigantesques ; d'avoir des cheveux relevés en coiffettes par derrière et tombant en ondulations de chien sur les cotés. Cette mode déplut au Directoire ; elle servit comme de signe de ralliement aux mécontents et aux contre révolutionnaires, les *muscadias*, — c'était le nom qu'on donnait aux jeunes gens à caractère, — étaient considérés à tort ou à raison comme des conspirateurs. Il courait pourtant à cette époque une chanson fort sage dont le refrain était :

Quand il faut vaincre l'innocence,
L'habil, la natte, ne fait rien.
Le cœur seul fait la différence
Du bon, du mauvais citoyen.

Mais le Directoire ne se payait pas de chansons. Un soir qu'il y avait grand bal au Ranelagh, les portes furent tout à coup assiégées par un bataillon de la garde directoriale. Ce fut un sauvage-qui-peut. Les *muscadias*, surpris au milieu de leurs entrelacs, sautèrent par-dessus les murs du jardin, grimpèrent aux arbres, se cachèrent jusque dans les caves. Il y eut, en somme, beaucoup plus de peur que de mal ; quelques combats, voilà tout, et même sans bon nombre de prisonniers, — mais qu'on ne garda pas longtemps sous les verrous.

Ceux qui souffrirent le plus de cette invasion à main armée, ce furent les directeurs du Ranelagh ; leur établissement fut au préalable ravagé par les *catinqueurs*, puis, pour achieve leur ruine, défié leur fut fait de donner de nouvelles fêtes. — Il fallut que Bonaparte devint premier consul, pour que le Ranelagh fut relevé de l'interdit où l'avait mis ; les fêtes du dimanche et les bals d'abonnés reprirent leur cours avec le même succès que par le passé.

Écrivains, femmes élégantes, comédiens, hommes politiques, toutes les célébrités du temps se pressaient à ces bals du Ranelagh ; on y voyait assidûment entre autres, le fameux *Tchik*, brillant danseur de société, qui a inventé la figure dénommée de son nom la *Tréniat* dans les contredances, et auquel la superbe grâce de ses entrelacs avait valu l'amitié du frère de l'empereur, le roi de Westphalie. Lucien, Brûtrand, Barras, paraissaient souvent aussi dans les îles du Ranelagh, à côté de mesdames Tallien, Beauharnais et Récamier, les reines de la mode. — Les dames étaient alors très-légèrement vêtues ; celles que nous citons, représentaient assez bien les trois Grâces dénuées d'hommes. On fit à leur sujet le couplet suivant :

Air : *De la Croisée.*

D'un gris trop clair, trop léger,
Ces belles Grenouilles sont vêtues;
Un souffle peut les déranger
Et nous les montrer toutes nues.
Aux yeux souvent un voile adroit
Promet une jeune divine,
Rarement la beauté qu'on voit
Vaut celle qu'en devine.

Mais déjà l'empire touchait à sa fin ; les revers de Napoléon amenaient l'étranger sur le sol français, et deux fois les alliés campèrent au bois de Boulogne. Les salles du Ranelagh parurent aux Casiques fort convenables pour y loger leurs chevaux ; ils en firent donc d'abord des écuries ; puis, lorsqu'ils revinrent en 1815, ils les transformèrent en hôpital. — Ainsi dégradé et dévasté, l'établissement fut encore à essuyer un épouvantable ouragan, qui renversa toute la toiture et ne laissa que des ruines après lui. Morisan était mort ; sa veuve, frappée par tous les malheurs à la fois, aimait une partie des bâtiments et ne conserva que l'aile gauche où se trouvaient la salle et le café. A l'aide de ces débris, il fut possible de réparer ce qui lui restait. L'intérêt que les malheurs si peu mérités de la famille Morisan inspiraient à tout le monde, contribua beaucoup à relever le Ranelagh. Chacun s'empressa d'y courir, et l'on vit même, sous le patronage de la comtesse Corvetto, femme du ministre des finances, se reformer l'association des bals. Seulement, on arrêta que ces bals auraient lieu non plus le jeudi, mais le samedi.

Cependant, la mauvaise fortune n'avait pas porté son dernier coup. Une lettre de l'intendant des domaines de la couronne vint tout soudain ordonner aux propriétaires du Ranelagh d'évacuer les lieux, de démolir les constructions, d'enlever les matériaux, de faire place nette enfin et de restituer le terrain. L'intendant prétendait que la concession de Morisan ne pouvait être que vîngt ans ; après sa mort, la couronne reprendrait son bién. Les héritiers firent bon et réclamèrent de tout leur pouvoir. Les principaux habitants de Passy épousèrent chaudement leur querelle ; les dames associées aux bals du samedi, les communières de ces bals, la mairie elle-même, intervinrent pour que l'établissement fut maintenu. Le ministre pressé, sollicité, résista quel peu de temps, puis fit par céder. La propriété fut garantie pour jamais, par un acte officiel, à la famille Morisan.

Dès lors, rien ne troubla plus le sort du Ranelagh, dont les beaux jours recommencèrent. On revit encore les bals du samedi, que la duchesse de Berry honorait de sa présence : elle y vint une seule fois, et sa visite fut courte, à cause des sentiments de douleur que réveillait en elle l'aspect de ces lieux. — Les soirées du dimanche, et celles suivant du jeudi attirent la même foule qu'autrefois ; le directeur, de son côté, mit tout son soin à embellir la salle ; il en fit reconstruire et décorer la partie supérieure avec beaucoup de goût.

« Cette salle, établie dans un carré long, se termine à chaque extrémité par une partie circulaire ; le pourtour de ce vaste hémicycle est décoré par vingt pilastres d'allure supportant la première galerie, et surmonté par vingt colonnes en jaune de Sienne. Le plafond est disposé de manière qu'en dissimulant un défaut de forme primitive qu'il n'a pas été possible de faire disparaître, il offre la plus grande régularité, tant pour la salle de bal, qui embrasse toute la superficie, que pour la conversion en salle de spectacle. L'orchestre, placé au centre de la galerie du rez-de-chaussée, fait à la fois le service du bal intérieur et de la danse dans le jardin.

« Pour donner à cette salle un caractère de fête plus prononcé, l'architecte a supposé que toutes ces constructions légères étaient recouvertes avec des bâches. Le vestibule, entouré de portiques, est recouvert par une tente, et la salle principale par trois bâches en riches étoffes ; celles des deux parties circulaires forment *vela* et sont décorées de quatorze figures... »

De même que par le passé, cette salle de bal se change en salle de spectacle, au moyen d'un théâtre portatif, dont l'avant-scène se rapporte parfaitement avec le décor de la salle, et forme un ensemble complet. Des élèves de l'école de déclamation et du conservatoire de musique venaient jadis essayer leurs jeunes talents sur le théâtre du Ranelagh ; on y a vu aussi de simples amateurs qui réunissaient le plaisir de jouer la comédie ; — ces diverses représentations ont toujours été fort suivies.

Mais, aujourd'hui, le privilège de tous les théâtres de la banlieue ayant été accordé à la famille Séveste, les représentations dramatiques du Ranelagh ont perdu beaucoup de leur intérêt, et ressemblent trop à celles de Montmartre ou de Belleville. La renommée du lieu ne se soutient donc plus que par ses soirées dansantes, qui n'ont encore rien perdu de leur ancienne vague.

Pourtant, si les bals du Ranelagh sont restés à la mode, malgré les brillantes concurrences qui partout s'élevaient contre eux, disons-le à notre confusion, le public d'aujourd'hui n'y ressemble guère à celui d'autrefois. Les fêtes de Passy ne voient plus ni reines de France, ni princesses du sang, ni même de comtesses Corvetto ; toutes leurs illustrations leur viennent désormais de la place Bréda, voire du quartier latin. Au règne de la noblesse avait succédé celui de la rature, et comme dit M. Dumas, les plaisirs de la cour étaient devenus ceux des bourgeois ; les familles affaiblissent au Ranelagh, les jeunes pensionnaires y dansent la modeste contredanse ; mais voici que les gens de vie élégante reprennent le chemin du bois de Boulogne, et l'enceinte où parut Marie-Antoinette est envahie, hélas ! par nos gentilshommes de l'heure. Les meurs du *turf* et du *derby* y font invasion, la polka est à l'ordre du jour, avec les danses trop vives ; les demoiselles à mine retroussée viennent étailler au Ranelagh leurs falbalas ! Il faut reconnaître, à la louange de M. Herry, le directeur actuel, qu'il a fait tout ce qu'il était possible de faire pour s'opposer au torrent de cette flaque nouveauté : jaloux de perpétuer les traditions de bonne compagnie, qui ont distingué jusqu'ici les bals du Ranelagh, il a commencé par bannir de chez lui le quadrille, où la paume des danseuses se lève toujours un peu trop haut ; la polka seule et la valse sont permises, selon les règles de la décence et du bon ton. Mais s'il maintient la pétulance de cette jeunesse soi-disant dorée, il ne peut en changer la liberté d'allures, l'expression de physionomie hardie et provocante ; autrement, il ne peut transformer ses habitudes gentilshommes en cette société d'élite qui se pressait autrefois dans l'enceinte du Ranelagh. La bonne compagnie a lui le bas public, et, certes, elle n'y doit pas rentrer tant que durera le règne, haut la jambe, des demoiselles Pomaré, Mogador et Rose-Pompon. — Que si, du reste, vous êtes curieux d'un échantillon des habitudes actuelles de ces fameux bals du jeudi, où les journaux répètent que Paris tout entier se donne rendez-vous, consultez les images fidèles qui vous sont offertes ici près par le crayon pittoresque de nos dessinateurs.

C'est toute une petite comédie, dont les premières scènes se passent à Paris, sur les bateaux de Notre-Dame-de-Lorette. Vous voyez d'abord, vers l'heure de midi, dans un boudoir fraîchement fleuri, dénoyeuse Auguistine ou Molanie de Saint-Fleur, née quelque peu Barbancourt, qui tient de sa main délicate la plume de Rosine et se fait au doigt la petite tache d'encre classique, sans crainte du Bartho', non pas espagnol, mais anglais ou russe. Vous vous demandez ce que peut écrire une si aimable personne, sans pourvoir au juste le deviner. Permettez donc que je vous le dise. On ne va pas au bal comme à la promenade ; il faut d'abord une calèche déconverte, doublée de satin bleu, avec laquais et cocher pourdrés ; puis un gros bouquet, une vraie botte de fleurs et des plus rares, et puis des sorbets à rires la polka et un souper fin après le bal. Aussi a-t-on pensé à M. Arthur de Saveny, fils ainé de M. Jérôme Gérenfot, jeune-beau issu du chocolat en détail, et désormais vêtu en carreaux écossais de la tête aux pieds, bref, la fleur des poés du café de Paris. « Cherbon, je compte sur vous pour ce soir. » Voilà tout ce qu'il y a d'épître de la belle. Couchée avec négligence sur son divan, M. Arthur Gérenfot, je veux dire de Saveny, tire ce petit papier ambré, et sonne le fils de son concierge, auquel il a fait faire une livrée et, qu'en qualité de *ton*, il intitule son *tigre* : « Maroule, allez où vous savez, dire que j'y serai, ce

soir, à huit heures avec mes gens... et, en revenant, n'oubliez pas de laver un coupé. » Le tigre part, moins prompt que l'éclair : M. Arthur commence sa toilette, à laquelle je n'aurai pas la crainte de vous faire assister... Enfin huit heures sonnent ; le carrosse de l'oncle s'efforce de brûler le pavé ; le baron Arthur, en grande tenue, sonne vivement à la porte de mademoiselle, — non sans quelque appréhension vague qu'on ne répondre du dedans, comme à ce héros de Gavarni : *nobis in idem!*

Nous sommes partis, nous sommes arrivés, nous entrons avec gloire, dans l'enceinte du Ranelagh. Quel malheur ! La valse tourbillonne ; pas regard pour nous, et au lieu d'être vu, il faut d'abord se résigner au rôle maussade de spectateur. Du moins serions-nous consolés par l'aspect récréatif de cette famille bourgeoise, — le père en habit noir et en broloques, la mère en plumes blanches, l'enfant en petit Ecosse, — qui circule avec gravité autour de la valse. La bourgeoisie de Passy, cela est certain, n'a pas cessé de croire à l'ancien Ranelagh ; il s'attende toujours à voir reparaire dans l'enceinte quelque majesté ou quelque altesse royale, et le lieu lui semble encore le plus délicat et le plus élégant du monde ; puisque les équipages se pressent aux portes, comme jadis, n'est-ce pas encore à l'intérieur ? les héritiers et les petites-filles des Taliens et des Récamier ? puisqu'il ya tant de fleurs et de si belles parures, n'est-ce pas une autre société de duchesses et de merveilleuses... Et ces dignes personnes, toutes pleines de leur préjugé, s'en viennent là, sérieusement, sans se douter du contraste étrange que leur physionomie forme avec tout cet entourage de galanterie équivocue, de vilaines meurs fardees et parées !...

Cependant, voyez assise sur les banquettes du bal la belle personne que M. Arthur y a conduite, — fair dédaigneux et superbe, attendant que le plus fringant des gentlemen vienne ouïre l'honneur de polka avec elle, considérant la foule en pitié, soutenant les regards, éignant à demi les yeux. — une impératrice, ainsi, qui a, par malheur, quelque famille dans la loge du portier ! Passons, passons... Aussi bien, voici un autre personnage qui réclame notre attention. Il s'est philosophiquement retiré du bruit de la fête et assis à l'écart dans la salle du café, tandis que la polka fait fureur au jardin. Un coude sur la table, une main dans la poche, ce mélancolique entre deux âges a tout vu, a goûté de tout, il préfère aujourd'hui son verre d'eau sucrée à toutes ces vanités dansantes ; s'il vient encore au bal, c'est par habitude ou bien pour avoir le plaisir de s'ennuyer à la face de ceux qui s'amusent.

Nous laissons à l'imagination de nos lecteurs le soin de compléter cette esquisse trop rapide, et n'ajoutons plus rien qu'un mot, — sans croire que le Ranelagh n'en prenne de l'humour, — qu'un mot en faveur d'un autre établissement de plaisir, qui n'est que d'hier et dont la vogue commence déjà. Nous voulions parler des bals d'Enghien, danses, concerts, illuminations, feux d'artifices, rien n'y manque ; un parc charmant, une position venteuse, — passez-moi le mot, — et le chemin de fer à la porte.

Le chevalier d'Aglure.

Suite. — Vol. II, p. 362 et 378.

IV.

La compagnie qui se trouvait rassemblée à l'hôtel d'Eckstein n'était pas nombreux, mais elle était brillante et fort animée. On y discutait avec chaleur sur les événements du jour, sur la politique, sur les arts, sur la littérature, et les chroniques plus ou moins scandaleuses de Versailles adoucissaient de drâfer la conversation. Sur ce dernier point, le baron faisait *Esprit fort* et jouait l'intrépidité :

« C'est bon, c'est bon, répétait-il ; j'attends Kernevén ce soir, et il nous dira positivement ce qu'il en est.

— Parllez ! repartit l'interlocuteur, il vous dira ce que je vous dis, s'il est bien informé... et je doute qu'il puisse l'être mieux que moi.

— Nous verrons bien ! reprit le baron. — A propos, Ferdinand, demanda-t-il à son fils, pourquoi Clotilde ne descend pas au bas salon ?

— Je crois qu'elle est sonfrante, répondit Ferdinand sans interrompre la partie qu'il avait commencée, et sans cesser de regarder ses cartes. Tierce majeure... Elle ne s'est pas habillée, et elle restera chez elle.

— Ah ! fit le baron d'un air de mécontentement, cela se trouve mal à propos, puisque le marquis doit ce soir... »

À ce moment la porte s'ouvrit, et le domestique annonça à haute voix :

« Monsieur le chevalier Rodolphe d'Aglure ! »

Le baron tressaillit, et se retourna vivement avec un mouvement de colère vers Ferdinand, qui laissa, de son côté, tomber ses cartes de surprise en entendant ce nom :

« Comment, Ferdinand ! ne lui ai-je pas écrit ? Avez-vous négligé... »

— Nullement, nullement ! répliqua le jeune homme précisément, comme il ait fait porter ma lettre, et je suis sûr qu'il l'a reçue. Joseph a l'air à lui-même !

— En vérité ! c'est incroyable ! reprit le baron d'un ton indigné ; se représenter ici, malgré ma défense... après que tout le monde entenda l'histoire de Mauxchamps... C'est intolérable ! »

Pendant ce monologue du baron, Rodolphe était entré. Il paraissait fort ému, excessivement pâle, et s'avancait lentement, mais d'un pas ferme et le front haut vers le baron, qui, rouge et gonflé de dégoût, se leva brusquement, et fit rapidement deux pas vers lui.

« Qui êtes-vous, monsieur ? lui dit-il avec haine, et que venez-vous chercher ici ? »

Rodolphe s'arrêta comme accablé par cette brusque et inattendue réception ; tous les yeux s'étaient aussitôt tournés sur lui avec étonnement, et il entendait déjà les assistants chuchoter entre eux des exclamations de surprise. Mais il s'en

hardit, et répondit d'une voix assez ferme, bien qu'étonnée par l'émotion qu'il éprouvait :

« Je suis venu chercher, monsieur le baron, quel peu ex-
pliques que j'ai crues nécessaires... »

— Vous avez cru à tort, intromis le baron, N'aviez-vous pas reçu la lettre que je vous ai fait écrire?

— Je l'en regarde, monsieur... Mais je ne l'ai pas comprise.

— Elle était cependant assez claire... et, dans tous les cas, je vous en donne maintenant le commentaire.

— Je ne le comprends pas davantage, interrompit Rodolphe avec une certaine hésitation. Je suis venu pour entendre des raisons, et non pour recevoir une insulte... que je ne puis m'expliquer. Ma naissance ni mon éducation ne m'y ont pas habilité.

— Votre naissance! répondit le baron; n'en parlons pas, je vous prie. Quant à cette insulte dont vous vous étonnez, je vous laisserai l'épargner, en vous invitant à ne plus revenir chez moi. Vous vous plaignez de ce que vous êtes venu chercher vous-même.

— Je ne l'aurais pas cru, répliqua Rodolphe d'une voix tremblante, malgré son apparence fermée; je n'aurais pas cru, qu'après m'avoir accueilli pendant quinze années une bienveillance presque paternelle, vous m'envieriez accablé de votre colère et de votre mépris sans motif.

— Sans motif? Qui vous l'a dit?

— Je vous le demande. Je ne viens ici que pour le savoir.

— Ce n'était ni le lieu, ni le moment. Ce n'est pas en partie qu'on provoque de pareilles explications.

— Ce n'était pas mon intention, monsieur, et en entrant ici, je comptais vous trouver seul... Je n'avais point été prévenu. Mais peut importe. Je ne crains pas le grand jour, et je suis assuré de moi-même, pour faire tout honneur d'honneur juge de la loyauté de mes sentiments et de la pureté de ma conduite.

— Vous êtes fou. C'est cette publicité même que je voulais vous épargner...

— Je vous ai déjà dit, monsieur le baron, interrompit Rodolphe avec force, que je ne la redoutais pas. Ces reproches obscurs prêtent à la malveillance un aiment que je ne veux pas lui laisser...

— Vous êtes fou, vous dis-je. Ce n'est pas de vous seul qu'il s'agit; et...

— Co n'est pas de moi seul!, reprit Rodolphe en plissant. Expliquez-vous, monsieur le baron. Si mon cœur a été trop présomptueux... mon ambition trop haute... Ces reproches obscurs prêtent à la malveillance un aiment que je ne veux pas lui laisser...

— Vous êtes fou, vous dis-je. Ce n'est pas de vous seul qu'il s'agit; et...

— Co n'est pas de moi seul!, reprit Rodolphe en plissant. Expliquez-vous, monsieur le baron. Si mon cœur a été trop présomptueux... mon ambition trop haute... Ces reproches obscurs prêtent à la malveillance un aiment que je ne veux pas lui laisser...

— Que nous dites-vous là? interrompit le baron; je crois en effet, mon pauvre Rodolphe, que vous forcez bien d'être plus modeste et moins ambitieux à l'avenir. Quoique je n'aie personnellement, je vous le répète, aucun reproche grave à vous faire, quoique vous soyiez un garçon studieux, attaché à vos devoirs, d'une excellente conduite, — je le reconnaissais encore volontiers, — il ne me convient pas d'entretenir de relations avec vous. C'est clair, c'est positif, et je m'étonne que vous en demandiez davantage.

Rodolphe, stupéfait à ce singulier discours, resta un moment en silence.

— Permettez-moi, monsieur le baron, reprit-il enfin, de m'étonner moi-même, et de ces élages inutiles, et de la conclusion qui les accompagne. Si je les mérite, ces élages, si je suis ence de tel que vous m'avez toujours connu, pour-quoi, après m'avoir si longtemps honoré de votre amitié, admis dans votre famille, pourquoi m'en bannissez-vous tout à coup aujourd'hui? Au nom du ciel, je vous le demande?

— Pourquoi! pourquoi! C'est une curiosité qui vous coûtera cher... Si je le fais, c'est par égard pour vous, car déjà tout le monde le sait ici, et je n'ai plus rien à dévoiler. Mais dans votre intérêt même, j'aurais voulu vous conserver cette ignorance.

— Dites mon intérêt...

— Eh! mon Dieu, oui, et dans celui de votre mère...

— De ma mère! interrompit Rodolphe en tressaillant avec force. Grand Dieu! qu'est-ce donc que cela? Adhévez, monsieur le baron! qu'avez-vous à me dire?

— Ecoutez, mon garçon, repartit le baron avec un mouvement d'épaules significatif, n'en demandez pas davantage... et allez-vous-en!

— C'est impossible, monsieur le baron, c'est impossible! Maintenant, plus que jamais, je veux tout savoir. Qu'avez-vous à me dire?

— Eh bien, puisque vous le voulez... J'ai à vous dire que votre mère n'a jamais été mariée... et que vous êtes bâtarde.

Rodolphe recula comme s'il eût été frappé d'un coup terrible; mais presque aussitôt il bondit en avant, levant la tête, et fixant sur le baron un regard étincelant :

— Qu'avez-vous dit? Quel est le bâcher qui a proféré cette indigne calomnie? Qui est l'autre menteur qui ose attester à l'aveugle de ma mère? Où est-il? continua-t-il en parcourant de ses yeux enflammés l'assemblée, qui restait attentif et mutue. Qu'il se montre, pour que je l'écrase!

— Je vous laisse vous épargner cela, Rodolphe, dit le baron ému malgré lui. Vous avez soulu savoir...

— Oui, je l'ai su! et je m'en fâve! Je connais maintenant cette bâche calomnie, et je puis la réduire à néant, je puis confondre le calomniateur. J'ai, ici même, sur moi, la preuve évidente, authentique...

— Oui, sans doute, interrompit le baron, vous avez l'acte de mariage de votre mère avec le chevalier d'Aglure, n'est-ce pas?

— Je l'ai! je l'avais apporté pour montrer à la fatouille de mon père...

— Soyez tranquille, mon pauvre Rodolphe, vous ne la retrouverez plus cette famille : car elle n'a jamais existé.

— Comment?

— Pas plus que le chevalier d'Aglure... C'était un faux nom...

— Un faux nom!... on m'accuse de porter un faux nom! s'écria Rodolphe balbutiant de surprise et de colère; moi!...

— Vous êtes innocent de tout cela, mon garçon; mais vous en portez la peine, et votre paixure mère aussi.

— Ma mère!... ma mère! répéta Rodolphe avec une agitation, uneangoisse inexprimables. Ce n'est pas possible! C'est une calomnie! c'est une erreur! qui le dit? qui le prouve?

— Celui-là même qui y était.

— Qui?... Quel est-il? où est-il?

— Celui qui a écrit à votre mère la mort prétendue de son fils-disant muri.

— Quel est-il? où est-il? répéta Rodolphe avec égarement... Au nom du ciel, dites-le-moi. Il se troupe, peut-être..., vous savez comprendre combien il m'est utile de le connaître, de l'interroger! Une erreur serait un crime! Au nom du ciel, quel est-il?

— C'est le colonel de Mauchamps.

Rodolphe devint pâle comme un cadavre. Il resta un moment immobile. Puis, tirant comme d'un mouvement convulsif un portelettre placé sur sa poitrine, le déplaça, et poussant un cri étouffé, recula en chancelant jusqu'à la console, sur laquelle il fut obligé de s'appuyer. Il venait de lire le nom de Mauchamps au bas de la dernière lettre.

Il resta un instant consterné, et comme abattu par cette cruelle découverte. Mais bientôt, en songeant aux témoins curieux dont les regards moqueurs étaient fixés sur lui, il sentit la rougeur de l'indignation lui monter au visage. Il se redressa fièrement et releva la tête :

— Je vous remercie, monsieur le baron, dit-il d'une voix ferme, de n'avoir appris ce que j'avais tant désiré à savoir. Vous comprenez que le doigt m'est encore permis, et que mon premier devoir est de l'éclaircir. Puis que M. de Mauchamps existe encore, il me semblera refuser les explications franches et loyales, les renseignements indispensables que je vais lui demander. De semblables intérêts n'admettent ni lentes, ni hésitations, ni méprises. Et je vais interroger de ce pas le seul témoin qui puisse me mettre sur la trace de mon père, quel qu'il soit.

— C'est juste, dit le baron d'Eckstein. Je vous répète ce que je vous ai dit, Rodolphe. Je rends justice à votre morte personne; et suis prêt à vous être utile en toute circonstance. Mais vous comprenez que dans votre nouvelle position, il nous est impossible de vous revoir comme par le passé.

— Je n'accepte pas encore cela, monsieur le baron, dit Rodolphe avec hésitation. Le chevalier d'Aglure n'est peut-être pas encore perdu sans retour... Et d'ici à quelque temps peut-être, Rodolphe d'Aglure vaudra plus qu'il ne valait hier.

— Je le souhaite, dit d'Eckstein froidelement; et sur ce, je vous fais mes adieux. « Il fit signe de la main à Rodolphe, et la porte du salon se reforma sur le jeune étudiant.

Frappé du coup terrible qu'il venait d'entendre, et emporté par l'agitation désor lassée des idées confuses qu'il avait fait naître, Rodolphe traversa d'un pas rapide, et la tête baissée, les antichambres de l'hôtel. Arrivé à la porte du vestibule, il dut s'arrêter pour laisser passer un grand et gros officier qui se débarrassait de son manteau entre les mains du valet de pied.

— Qui annoncerai-je, monsieur? demanda le valet.

— Le colonel de Mauchamps, » répondit l'officier.

Rodolphe tressaillit et s'avanza rapidement vers lui.

— Par bon, colonel, lui dit-il en l'arrêtant, j'ai quelque chose de fort important à vous dire en particulier.

— A moi, monsieur? demanda Mauchamps regardant d'un air surpris la physionomie altière du jeune homme. Je ne crois pas pourtant avoir l'honneur de vous connaître.

— C'est possible, monsieur... Cependant..., c'est bien à monsieur le colonel de Mauchamps que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur.

— Vous avez été au service de Prusse pendant la guerre de la succession, et vous avez fait les deux campagnes de Silesie?

— Oui, monsieur... Mais, pourrai-je savoir quel intérêt?...

— Sans doute, colonel, et je vais vous l'apprendre sur-le-champ... Mais, permettez! voudriez-vous que nous lissions quelques-uns des détails? Ce que j'ai à vous dire n'a pas besoin de témoins.

— Comme il vous plaît, monsieur. »

Et il sortit sur les marches du porche.

— Pourrais-je savoir, monsieur, dit alors Mauchamps, à qui j'ai l'honneur de parler?

— Volontiers... mais cela importe peu. Je ne veux que vous demander quelques nouvelles d'un de vos anciens amis, un dit, colonel, que vous avez connu le chevalier Rodolphe d'Aglure?

— Sans doute, répondit Mauchamps en regardant Rodolphe d'un air surpris.

— C'est vous qui avez écrit cette lettre?

— Mais..., ma foi..., ouï! c'est moi! ballotta le gros colonel dans le plus grand étonnement, et portant alternativement ses yeux égarés de la lettre sur Rodolphe et de Rodolphe sur la lettre.

— Ainsi, vous étiez auprès du chevalier d'Aglure lorsque qu'il est mort?

— Mais..., mais..., oui!, ballotta de Mauchamps de plus en plus embarrassé. Puis, rappelant tout à coup son mésusage: Euh, que diable, jeune homme, en quoi donc cela vous intéresse-t-il? Avez-vous envie de me mettre sur la sellette? Je suis un peu trop vieux et un peu trop gros pour jouer volontiers à ce petit jeu-là.

— Tout cela m'intéresse beaucoup, monsieur, continua Rodolphe d'un ton ferme. On prétend que vous avez dit des choses fort graves... entre autres que le nom du chevalier d'Aglure était un faux nom.

— Où prétend? on prétend! encore une fois, qu'est-ce que tout cela vous fait, et où en vont-vous venir?

— Cela me fait, monsieur, répondit Rodolphe du même ton, que moi, je m'appelle aussi le chevalier Rodolphe d'Aglure... Que je suis et de ce chevalier Rodolphe d'Aglure que vous annoncez ayant été tué à vos côtés à Friedberg... Que je suis le fils de ce chevalier Rodolphe d'Aglure que vous prétendez avoir été mu laissé, revêtu d'un nom qui n'était pas le sien!... Et j'en veux venir à vous faire prouver ce que vous avez dit! sinon je sens reprendrai que vous avez menti! et je vous ferai rebâtrer en prison de ceux qui vous ont entendu!

— Un moment! s'écria le colonel furieux. Jour de Dieu!... méchant blâme!

— Un moment! répartit Rodolphe en le prenant par le bras avec une telle force, que le gros colonel fut obligé de reculer d'un pas. Nous emportons pas stolt. Je vous demande des explications, et nous sommes pas stolt. Je suis Rodolphe d'Aglure, je vous l'ai dit, et vous devrez me reconnaître le droit de vous interroger. Reprenez-moi, ou non. Mon père s'appelait-il ou ne s'appelait-il pas Rodolphe d'Aglure, comme moi?

— Eh!... répondit Mauchamps avec un embarras de colère. Voila de belles questions! et je ne sais point qui me donnerai la peine de répondre.

— Ecoutez, monsieur de Mauchamps, interrompit Rodolphe d'une voix altière par l'enthousiasme, mais pleine d'énergie. Vous avez obtenu hier au baron d'Eckstein que mon père avait pris un nom qui n'était pas le sien. Est-ce vrai ou non?

— C'est vrai, patient! rejoignit le colonel avec impatience.

— Il ne s'appelait pas d'Aglure?

— Eh non, vive Dieu! puisque vous levez tant à la savoir.

Il n'était pas plus d'Aglure que moi.

— Fort bien! reprit Rodolphe avec effort. Puisque vous savez qu'il ne s'appelait pas d'Aglure, vous devez savoir par conséquent comment il s'appelait?

— Eh certamente! répondit Mauchamps haussant les épaules.

— Alors... je vous prierai de me le dire.

— Ah! par exemple?

— Vous refusez?

— Sans doute!

— Ahors... je supposerai que vous ne le savez pas.

— Comme il vous plaira.

— Je suis toute à croire qu'il s'appelait d'Aglure.

— Si cela vous fait plaisir!

— Et alors, vous accusiez tout d'avoir...

— Ventribien! n'achevez pas! ou bien...

— Que voulez-vous que je laisse, colonel? quelles paroles doit-il croire, si vous vous confondrez sous ces? Mais, au contraire, que j'ai le droit de vous interroger, ou vous demander la vérité, pour moi, pour moi seul, s'il le faut. Imaginez donc que je suis ton gars, entendez-vous, ou bien? et que je vous demande que de ma force je l'arrête, et que je vous l'arrête, et que je l'arrête...

— Qu'en s'asseyez maintenant?

— Au nom du ciel, dites-moi si vous le savez!

— Franchement, je n'en sais rien, répondit Mauchamps ému malgré lui par l'accent et le regard de Rodolphe.

— Voulez-vous que j'escrute le jeune homme? appela-t-il avec une pointe de rire.

— Ma loi, ouï! répondit Mauchamps; depuis une dizaine d'années, je ne sais ce qu'il est devenu. Il était revenu en France, moi, je suis resté au fond de l'Aventurage; je ne sais de retour que depuis quelques jours à peine... Je ne sais au fait de rien.

— Il peut être vivant! reprit Rodolphe vivement. Gé... vous soyez rendues! Il faut que je le cherche, il faut que je le trouve!

— Franchement, répondit Mauchamps en regardant le jeune étudiant avec intérêt, il devrait être à l'école et pour un gaillard tourne comme vous... Et même, vous le ressemblez un peu... comme blond.

— Il faut que je le cherche! il faut que je le trouve, répéta Rodolphe avec une sorte d'extinction; et tant qu'il me tombe son fils comment s'appelle-t-il, dites-le-moi?

— Ah! ceci est devenu!

— Dites-le-moi! au nom du ciel! dites...!

— Eh bleu! il s'appelle... de Kermenev! »

Rodolphe chancela, et porta convulsivement les deux mains à son front; puis, il laissa échapper un gémissement étouffé, et s'affaissa sur les marches du porche.

« Ah! », s'écria-t-il, secouant le gros colonel, et regardant avec étonnement la paix de son visage. Il se trouva mal, je crois... He! la! la! mon garçon! dit-il en essayant de le relever. Saperlotte!... il n'y est plus... Aujourd'hui, malheureusement, je me sens porté comme un petit Lézard, et me sens tel le Lézard, à ne pas les sentir... et puis maintenant, il s'avance comme une petite pensionnaire... Pardon! il faut que son papa me donne pension au cœur... Allons, bon! voilà qu'il revient! Jeudi, la crise est passée... Allons, bon!

Rodolphe se relevait en effet; et il alla s'appuyer en chancelant contre une des colonnes de la façade, et resta quelque temps immobile et silencieux, la haute tache entre ses mains.

« Diabol m'importe, jeune homme, dit enfin de Mauchamps, vous m'avez fait une belle peur. Fête! vous êtes sensible, à ce que je vois.

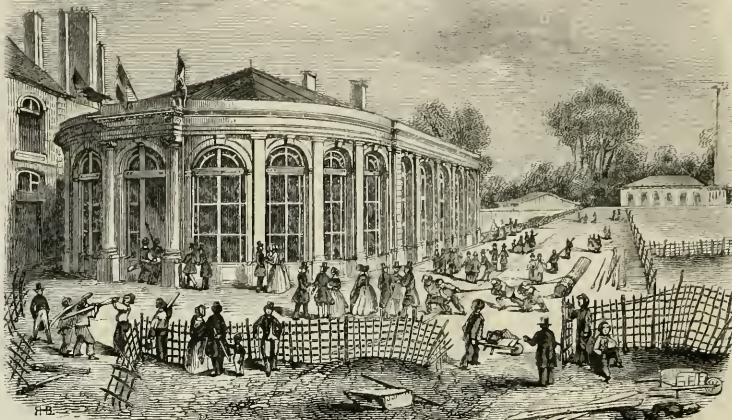
— Colonel! dit enfin Rodolphe d'une voix encore étonnée, en relevant la tête, je vous remercie. J'ai confiance en votre loyauté, et si j'avais besoin de votre témoignage, je l'invocerais sans crainte. Au revoir! »

En adossant ces paroles, il s'élança au bas du porche, et sortit rapidement de l'hôtel.

« Parbleu, voilà une singulière venture! murmura le gros colonel. » Et l'entra en riant dans le salon.

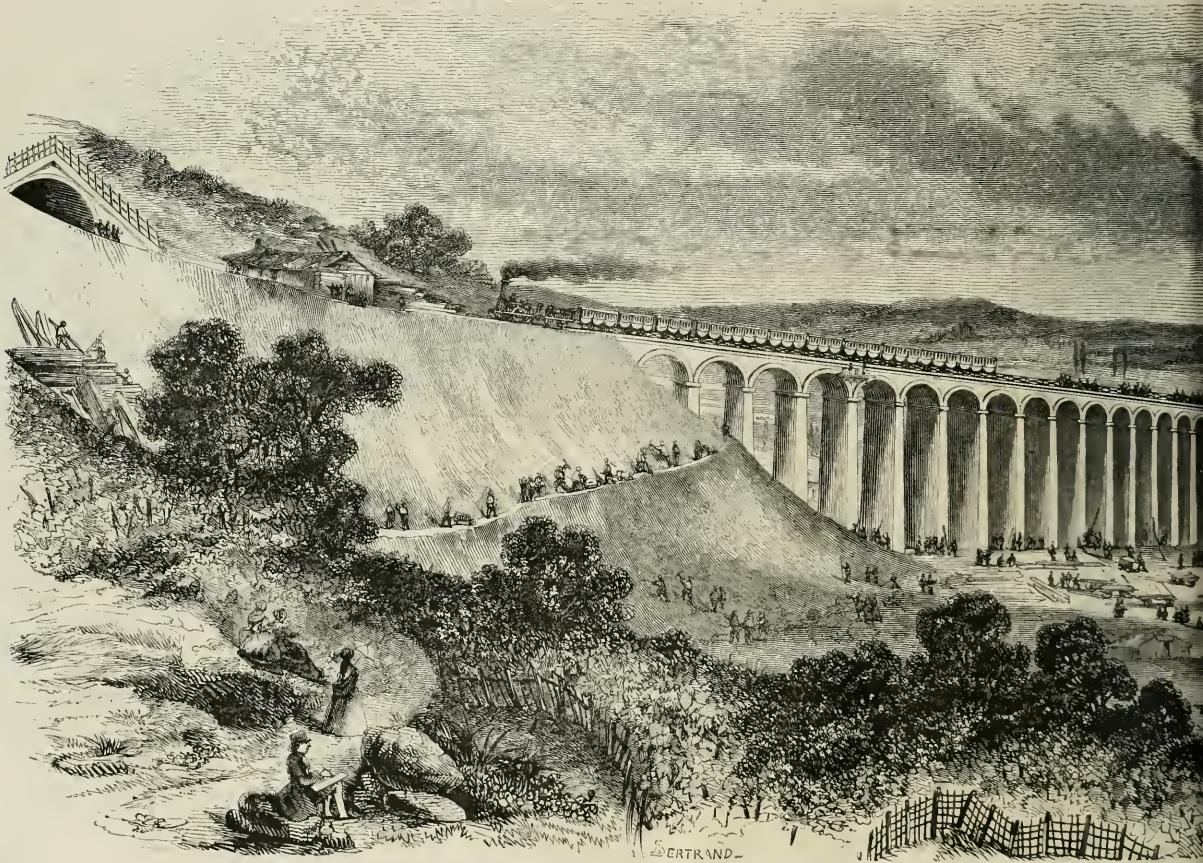
Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain.

Le 29 novembre 1843, nous entretenions nos lecteurs des premiers travaux entrepris sur la ligne de Paris à Saint-Germain, pour l'application du système atmosphérique ; et nous terminions en émettant des doutes sur la possibilité d'inaugurer cette ligne et ce système le 1^{er} mai suivant. Nos prévisions ont été malheureusement réalisées, et ce ne sera peut-être pas même en l'an de grâce 1846 que le bon Parisien, si avide d'émotions et si désireux de tout connaître, sans s'éloigner de son domicile, pourra juger par lui-même de la bonté du système, au profit duquel on a déjà englouti tant de millions sur 5 kilomètres et demi de longueur. Et cependant, les travaux marchent, ils sont même très-avancés. Voici en effet ce que nous trouvons dans un journal généralement bien informé : « Les travaux du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain sont poursuivis sans relâche. Tous les travaux de terrassement en déblais et remblais sont achevés, ainsi que le pont-viaduc jeté sur la Seine, au bas de la terrasse de Saint-Germain. L'en-



(Débarcadère du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain.)

barcadère, place du Château, et les bâtiments des puissantes pompes aspirantes fixes du parterre de Saint-Germain, de Chaton et de Nanterre, sont terminés. Il ne reste plus à faire que... » Mais nous vous faisons grâce de la liste de ce qui doit encore être fait pour l'achèvement du chemin. Il manque au système tout ce qui constitue le système : le tube et les machines ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse aller par chemin de fer sur le plateau de Saint-Germain ; ce que le système atmosphérique ne fait pas encore, l'autre système, son concurrent, son ennemi, la locomotive le fait en se jouant. Mais n'allez pas croire que c'est là une locomotive ordinaire, une de ces cinquante machines efflanquées, étirées qui, pour peu qu'elles rencontrent une pente de 4 millimètres, soufflent et refusent d'avancer. Non, certes ; notre locomotive à nom HERCULE ! et elle n'en pas que le nom ; elle en a à la force, les muscles d'acier, les jarrets de fer, le souffle profond et la puissance de demi-dieu. Il faut la voir au bas de ce plan incliné de 35 millimètres, impa-



(Vue générale des travaux d'art du chemin

tient de partir, lançant la vapeur à plein jet, faisant retentir les airs de son sifflet rauque et prolongé, demandant qu'on lui donne une suite digne d'elle, c'est-à-dire 10 ou 15 wagons. Puis, lorsqu'elle est à la tête de ce cortège, se raidissant sur ses six roues habilement accouplées, faisant sous ses efforts flétrir les rails, trembler le sol et s'avancer majestueusement, sûre d'elle-même, par-dessus la Seine, par-dessus la vallée, pour s'engloutir sous la terrasse et reparaitre quelques instants après sur la place du Château, triomphante

avec son aigrette de fumée et de vapeur. Et ce n'est pas une course sans émotion que celle qu'on entreprend à la suite de l'*Hercule*. Nos lecteurs peuvent s'en faire une idée par la gravure que nous leur donnons et qui représente quelques arches du viaduc entre la Seine et le souterrain ; voyez quelle masse imposante, quelle hauteur au-dessus de la vallée ! Comme la fourmilière humaine qui s'agite au pied de ces piles paraît petite, et jugez par là de l'élévation du monument. Puis, après avoir dompté la vallée, il faut pénétrer sous terre,

et là, quelles pensées ! quelles sentiments cet enterrément momentané n'éveille-t-il pas en vous ? Vous passez au milieu des roches, des glaïes, des terrains d'alluvions. Vous entendez sourd à vos oreilles le mince fillet d'eau qui se fraie sa route à travers la montagne et qui tout à l'heure sera un fleuve ; là et là une goutte de cette eau, détournée de la voie que lui a tracée le doigt de Dieu, pénètre à travers les joints des pierres qui forment la voûte du souterrain et coule lentement le long de ses parois ou se précipite de la

Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain.

voûte sur le convoi qui passe. Tout cela l'ément, impressionne plus qu'on ne saurait le dire, et nous ne sommes pas éloignés de penser avec plusieurs grands guerriers, que l'obscurité fait perdre à l'homme le plus brave une grande partie de son courage.

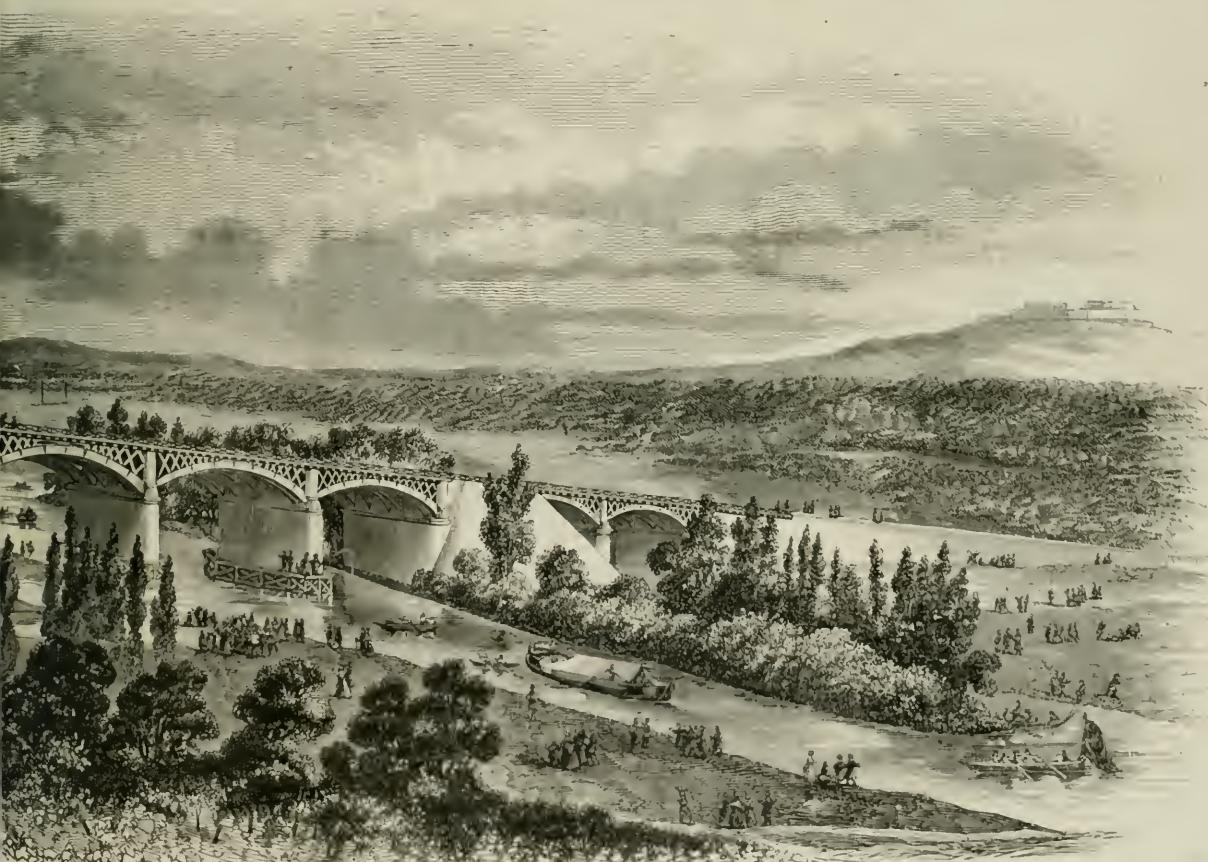
La machine l'*Hercule* a été construite dans les ateliers de Saint-Germain et destinée spécialement à faire des transports de matériaux sur la pente de 35 mille mètres du chemin atmosphérique. Elle a servi aussi à des convois de promenade. C'est ainsi que le 21 juillet, le ministre des travaux publics s'est confié à elle pour franchir la distance qui sépare le Pecq de Saint-Germain. Le train était composé de quatre wagons, dont deux à trein. L'ascension commença, et bientôt on atteignit facilement une vitesse de 50 kilomètres à l'heure. Au milieu de la rampe, on a ralenti, puis on est reparti sans effort et l'on regagna en peu de temps la vitesse primitive. Le chemin est terminé, comme nous l'avons dit dans notre précédent article, par une courbe de 400 mètres de rayon.



(Arches du viaduc du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain.)

L'Hercule franchit aisément cette courbe, malgré le couplage de ses six roues et la distance de ses deux essieux antérieurs et postérieurs.

Mais pourquoi, nous demandera-t-on, accoupler les six roues? — Une locomotive ne doit son mouvement de progression qu'à l'adhérence des roues motrices sur les rails et cette adhérence elle-même n'est due qu'au poids qui repose sur les roues. Dans les locomotives à roues non accouplées, on n'utilise qu'une partie du poids de la machine, puisque les roues antérieures et postérieures en soutiennent l'autre partie. Assez généralement le poids supporté par les roues motrices est les 0,55 du poids total. Dans les machines où toutes les roues sont accouplées, on utilise tout le poids de la machine, puisque la roue motrice, sur laquelle agit toujours l'effort de la vapeur, ne peut avancer sans forcer la roue antérieure et la roue postérieure à avancer aussi, c'est-à-dire à vaincre l'adhérence due au poids que chacune d'elles supporte. Aussi ces machines ont-elles une plus grande force et



de fer atmosphérique de Saint-Germain.

peuvent-elles remorquer des poids plus considérables. Dans le travail quotidien de l'*Hercule*, les charges remorquées, à la vitesse des convois de marchandises, varient entre 50 et 50 mille kilogrammes.

Mais nous voilà bien loin de notre sujet. Comment, à propos du système atmosphérique, nous avisons-nous de dresser sur les locomotives! Hélas! c'est qu'il n'y a encore que les locomotives sur ce chemin atmosphérique; c'est que les cages des machines fixes sont vides, c'est que les traverses

attendent encore le tube propulseur; c'est qu'on a voulu prouver qu'à défaut de propulsion atmosphérique, on pourrait user du chemin au moyen des locomotives; c'est, en un mot, que l'important pour la compagnie de Saint-Germain n'est pas d'expérimenter tel ou tel système auquel elle ne voit guère mais d'en approcher autant que possible de Poissy.

Voici en effet la conclusion d'un article du *Journal des chemins de fer*: « L'expérience qui vient d'avoir lieu avec l'*Hercule* résout bien mieux et plus économiquement le problème

de la traction des convois sur les pentes considérables que le système atmosphérique avec ses immenses machines fixes de 400 chevaux, de 5 en 5 kilomètres, la dépense énorme de son tube, les difficultés de l'ajustage, les rentrées d'air, les accidents de la souape, etc. » Et plus loin: « Quoi qu'il advienne des expériences auxquelles le système atmosphérique donnera lieu, on est maintenant assuré que les sacrifices que l'Etat s'est imposés pour les faire faire ne seront pas perdus; puisqu'au lieu d'un moyen de franchir les fortes pentes et

d'éviter les grands travaux d'art, on a la chance d'en avoir deux, et, dans tous les cas, la certitude d'en posséder un excellent et qui fait ses preuves chaque jour. » A tout événement, on ne saurait reprocher à la compagnie de Saint-Germain d'avoir pris ses mesures pour que les travaux si coûteux qu'elle a dû exécuter pour remplir ses engagements, ne fassent pas en pure perte dans le cas d'insuccès du système atmosphérique.

En attendant cette inauguration, à laquelle nous n'osons pas assigner un jour, lecteurs, nous vous donnons le gracieux d'arcade construit sur la place du château de Saint-Germain : mais mieux que cela, nous vous faisons parcourir, à volonté (c'est-à-dire de l'atmosphère) le charmant paysage que traversent les nouvelles constructions. Voici d'abord le Seine aux replis tortueux, frémissant sous les mille ponts dont on la charge, avec ses coquilles embarcations ; puis le talus qui monte rapidement de la Seine à la terrasse, avec ses boutiques d'arbres, ses vignes et ses petits cottages semés comme des perles au milieu de la verdure ; la terrasse dont le développement est vraiment royal et du haut de laquelle on jouit d'un magnifique panorama. Vous le savez, de là la vue s'étend jusqu'aux tombes de Saint-Denis, dernière demeure des rois de la branche ainée, sonnemel enseignement devant lequel paît et recule le grand roi, si peu vis-à-vis de la mort. Enfin, au-dessus de la terrasse, les arbres séculaires de la forêt de Saint-Germain ; au milieu de cette belle nature, les lignes monumentales du pont et du viaduc !

Aca^{demie} des Sciences.

COMPTÉ RENDU DES SEANCES DU 2^e TRIMESTRE 1846.

Astronomie.

Recherches sur les mouvements d'Uranus, par M. Leverrier. — Dans le compte rendu des séances du dernier trimestre de 1845, nous avons déjà entretenu nos lecteurs des anomalies que présentent les mouvements de cette planète nouvelle et des hypothèses de quelques astronomes qui n'alliaient à rien moins qu'à l'exclure des lois générales de la gravitation des corps célestes, et à lui faire une place à part dans le mécanisme système de la création. M. Leverrier s'était déjà, avant sa réception à l'Académie, posé en champion de cette planète méconnue ; il avait dit et prouvé que si les apparences étaient contre elle, au fond, elle ne se dérangeait pas plus que quelque autre planète que ce soit. Ce premier phaidoyer, écouté avec faveur, embrassait l'habile astronome à pousser ses investigations aussi loin que possible, et, bref, pour inaugurer son entrée à l'institut, il annonça avoir découvert et soumis au calcul la cause réelle, tangible des irrégularités de sa planète de prédition, et dès lors Uranus fut réhabilité. Mais comment s'y est-il pris, et quelle est cette cause qui, suivant lui, trouble si profondément, quoique d'une manière régulière, la marche de la planète ? M. Leverrier à l'abord débâilla le terrain de toutes les hypothèses qui l'entourent. Ainsi il ne fait même pas l'honneur de la discussion à l'idée que les lois de la gravitation pourraient cesser d'être rigoureuses, à la grande distance à laquelle Uranus est située du soleil, pas plus qu'à celle qui attribue les perturbations de la planète à la résistance de l'éther. Il prouve que ces irregularités ne peuvent être dues à un gros stabilite qui accroîtrait la planète, parce que les oscillations auraient une très-court période, et d'autreurs qu'un gros satellite n'aurait pas échappé aux observateurs. Il n'a donc pas davantage qu'une comète, en tombant sur Uranus, aurait pu changer brusquement la grandeur et la direction de son mouvement. Il est enfin conduit à se poser la question suivante : « Est-il possible que les irregularités d'Uranus soient dues à l'action d'une planète, située dans l'écliptique, à une distance moyenne, double de celle d'Uranus ? Et si tel est ainsi, où est actuellement située cette planète ? quelle est sa masse ? quel sont les éléments de l'orbite qu'elle parcourt ? »

Tel est le curieux problème que M. Leverrier résout rigoureusement. Il connaît le satellite d'Uranus, sans l'avoir jamais vu, et il calcule le point du ciel, non pas rigoureux, mais approximatif où il se trouvera le 1^{er} janvier 1847. C'est aux astronomes maintenant à brûler leurs lunettes sur cette région céleste et à venir confirmer la prophétie du calculateur. Ce qui est positif, quant à présent, c'est que le satellite défini par M. Leverrier satisfait parfaitement à toutes les données d'observations faites sur le mouvement d'Uranus.

Mécanique appliquée.

Expériences sur les roues à aubes courbes, par M. Morin. — L'infatigable expérimentateur dont nous venons d'écrire le nom est un de ceux dont les travaux rendent le plus de services à l'industrie. On sait que nous désirions surtout voir la théorie descendre des sommets scientifiques dans la pratique, et que nous apprécions surtout les découvertes les plus belles, en ce qui touche les arts et les sciences, au point de vue de l'application. A plus forte raison, sommes-nous heureux de signaler la reconnaissance publique ceux qui, comme M. Morin, tout en travaillant à faire avancer la science spéculative, ne délaissent pas le but d'ordre général. Ainsi dans les expériences dont l'habile académicien a rendu compte à l'Académie, il s'est proposé d'examiner quelle pouvait être, toutes choses égales d'ailleurs, l'influence du rayon de la roue, de la levée de la vane, de la largeur des couronnes, dans les roues à aubes courbes, imaginées par M. Poncelet, par rapport à la chute d'eau. Il a d'abord signifié un perfectionnement apporté par M. Poncelet à ses roues, pour éviter presque complètement le choc de l'eau sur son entrée sur les aubes. Ce perfectionnement consiste à donner au fond du coursiere la forme d'une spirale déterminée d'après certaines règles : dans ce cas, tous les filets fluides de la veine conservent sensiblement la même épaisseur depuis l'orifice jusqu'à la roue, s'inféchissant de manière à décrire tous des spirales semblables, et rencontrant aussi la circonference sous le même angle, ce qui n'a pas lieu quand le fond du coursiere est un plan incliné,

Cela fait, on détermine la direction du dernier élément de l'onde, de façon qu'un fillet quelconque, en y arrivant, n'ait qu'une vitesse relative tangente à cette onde, et sa vitesse normale à la même surface, se trouve alors nulle. C'est ce qui s'obtient par une construction géométrique très-simple.

Il résulte des expériences auxquelles M. Morin se sert livré sur un coursiere aussi tracé : 1^o qu'on y trouve l'avantage de diminuer de beaucoup, si ce n'est de détruire entièrement les effets du choc de l'eau à l'entrée sur les aubes, et de faciliter son admission et sa circulation ; 2^o qu'avec cette disposition, une exécution soignée et un moment d'inertie suffisant, la roue à aubes courbes a acquis la propriété de pouvoir monter à des vitesses notablement supérieures ou inférieures à celle qui correspond au maximum d'effet ; 3^o que l'effet augmente avec les hauteurs d'orifices, pourvu que les couronnes soient proportionnées de façon que la puissance offerte par la roue à l'admission du liquide soit au moins double du volume débité dans le même temps à la vitesse du maximum d'effet. M. Morin tire encore de ses expériences d'autres conclusions importantes relatives au rayon de la roue et à la largeur des couronnes, ainsi qu'à la hauteur de la chute d'eau.

Rapport sur une turbine construite par M. Kochinchin, par M. Morin. — On désigne sous le nom de turbines, les roues hydrauliques à axe vertical susceptibles de marcher plus ou moins avantageusement quand elles sont envoyées dans les eaux d'aval, et des routes diposées d'une manière quelconque et complètement immergées dans la masse liquide qui les fait mouvoir. Nous ne donnerons pas ici la description des divers genres de turbines en usage aujourd'hui. Nous nous bornerons à dire qu'elles se divisent en deux grandes classes, l'une comprenant les roues qui regoivent et laissent échapper l'eau à la même distance de l'axe de rotation ; l'autre contenant les roues dans lesquelles l'eau sort plus loin ou plus près de l'axe qu'elle n'est entrée. La turbine construite par M. Kochinchin appartient à la première de ces deux classes.

Cette turbine se compose d'un tuyau vertical qui se raccorde, à son extrémité inférieure, avec un autre tuyau à section rectangulaire, dont l'axe est horizontal, et qui est munie d'une vanne verticale, pour permettre ou suspendre à volonté le mouvement du liquide. Au bout du cylindre vertical se placent la roue et la couronne qui portent les courbes directrices. La surface des directrices est entendue par une droite qui se meut horizontalement en passant par l'axe vertical du cylindre et en s'appuyant sur une courbe tracée sur la surface cylindrique du noyau de la couronne. La roue est placée entre le réservoir supérieur et le canal de fuite. Outre la vanne qui régule l'introduction de l'eau, on peut garnir les intervalles des aubes de la roue avec des coins obturateurs, qui diminuent la capacité des canaux de circulation du liquide dans la roue et qui l'en empêchent en peu de temps. Des expériences auxquelles s'est livrée la commission dont M. Morin était rapporteur, il résulte que l'effet utile de cette turbine fonctionnant à sec est normal et complètement ouvert à 0,72 du travail absolu du moteur ; que quand la moitié des canaux est garnie d'obturateurs, l'effet utile est encore de 0,70 à 0,71, et qu'il ne descend pas au-dessous de 0,65 quand toutes les aubes sont garnies de leurs obturateurs ; d'où il suit que la dépense d'eau peut varier dans des limites étendues, sans que le moteur cesse de fonctionner avantageusement. En résumé, ce moteur joint aux avantages d'une installation facile celui d'utiliser avantageusement la puissance motrice des cours d'eau, et il doit être classé au rang des meilleurs moteurs hydrauliques.

Puissance comparée et armement proportionnel des bâtiments à voiles et des bâtiments à vapeur, par M. Ch. Dupin. — Les chiffres et la statistique ont fait naître souvent de dangereuses illusions et trompé bien des gens de bon sens. Mais il peut-être M. le baron Ch. Dupin tout le premier. Mais nous avons toujours constaté avec bouteille qu'il n'a jamais mis sa prodigieuse capacité de statisticien au service d'une cause anti-nationale. Quand il apporte soi à la tribune, soit à l'Institut, soit dans ses cours, ces légions de chiffres à faire reculer le tiré, et dont les développements ne furent pas sans exercer une grande influence sur les déterminations des pouvoirs législatifs. Aux yeux de l'élite académicienne, la vapeur est appelée à jouer un grand rôle dans l'avvenir, et la marine à vapeur a une importance qui n'est peut-être pas encore suffisamment appréciée de nos jours. Cependant, dit M. Dupin, aussi longtemps que l'on comptera par quelque chose l'économie dans les transports, on n'abandonnera pas la navigation par la force du vent. Il en trouve la preuve dans la proportion des navires à voiles et à vapeur destinés au commerce en Angleterre et en France : ainsi, en Angleterre on compte 95 navires à voiles contre 5 à la vapeur. En France, la proportion est encore moindre : il est de 99 contre 1. Quant à la marine militaire, il examine la question de savoir si l'avvenir de cette marine est que les armées navales cessent d'être composées de vaisseaux à voiles. Il n'hésite pas à se déclarer pour la négative ; mais il ajoute que la vapeur doit être l'auxiliaire est l'auxiliaire de l'infanterie. D'ailleurs ce qu'on doit demander à une armée navale, c'est moins l'agilité des mouvements que la masse de feu qu'elle peut présenter en bataille : or, on sait que les batteries des bâtiments à voiles peuvent régner d'une extrémité à l'autre sur deux, trois rangs superposés, tandis que l'emplacement de la machine à vapeur, et les énormes tambours qui recouvrent les roues ne permettent pas d'armer le navire à vapeur comme celui à voiles. Ainsi dans l'expédition qui préparaient les Anglais contre les États-Unis, le matériel se composait de 48 bâtiments dont 41 à voiles et 7 seulement à vapeur. Ces 7 bâtiments à vapeur ne portent que 140 canons ou 20 en moyenne, tandis que

les 41 navires à voiles en portent 1,850 ou 45 environ par bâtiment. Pour que la vapeur puisse complètement se substituer à la marine à voiles, il faudra que le moteur et les ressources soient soustraits aux feux ennemis, et que le bâtiment à vapeur puisse présenter, sur une même longueur de ligne de bataille, une masse de feu égale à celle des bâtiments actuels. M. Dupin termine son intéressant mémoire en prouvant qu'avec les ressources de l'inscription maritime, la France peut aisément, largement, armer simultanément 40 vaisseaux et 50 frégates.

Sciences physiques.

Télégraphie électrique, par M. Bréguel. — M. Bréguel est chargé de faire des expériences sur le télégraphe électrique de la ligne de Rouen, tant dans un intérêt scientifique que dans un but pratique. On suppose qu'il était impossible, avec plusieurs fils disposés entre deux stations de transmettre dans le même moment deux dépêches en sens inverse. L'expérience tentée a prouvé au contraire la possibilité de la double transmission. On pensait encore que si l'on substituait un fil de fer au fil de cuivre, la puissance de la pile devrait être huit fois plus considérable. On prépare en ce moment l'expérience. Enfin, les signaux se sont parfaitement reproduits à travers un circuit métallique de 40 kilomètres. M. Bréguel n'a de plus signalé à l'Académie qu'il était parvenu à transmettre des signaux de Paris à Rouen avec un seul couple de la pile ; ce qui prouve que l'isolement des conducteurs est bon et qu'il n'y a pas grande déperdition dans le trajet des 157 kilomètres qui séparent Rouen de Paris.

Sciences chimiques.

Eaux potables, par M. Alphonse Dupasquier. — On considère généralement comme les meilleures à boire, les eaux qui contiennent le moins de substances minérales en solution. M. Alphonse Dupasquier regarde ce principe comme un préjugé ; il pense au contraire que les sels calcaires contenus dans la plupart des eaux potables doivent être considérés comme des substances très-utilles, sinon absolument nécessaires, d'où : les eaux les moins chargées de principes calcaires en solution sont bien loin d'être hygiéniquement les meilleures. Il divise en deux catégories les substances qu'on rencontre dans les eaux potables : parmi les substances utiles, il place 1^o l'oxygène atmosphérique ; 2^o l'acide carbonique ; 3^o le chlorure de sodium, qui a une faculté d'excitation digestive ; 4^o le bi-carbonate de chaux. Les substances nuisibles, suivant lui, sont : 1^o les matières organiques, surtout à l'eau de putréfaction ; 2^o le sulfate de chaux ; 3^o les autres sels calcaires tels que le chlorure de calcium, le nitrate de chaux, etc. Il y a cette différence entre le bi-carbonate de chaux et les autres sels calcaires qu'il ne rend pas les eaux sélectives, c'est-à-dire qu'il ne leur donne pas la fausse propriété d'être toutes à l'estomac, de décomposer le savon et de durcir les légumes à la cuisson. De plus, il favorise le travail de la digestion à la manière du bi-carbonate de soude, et c'est principalement à lui qu'il est réservé de fournir à l'ossification la matière calcaire qui lui est indispensables.

Eaux salées et bitume envoyées de la Chine, par M. Bertrand. — En Chine, il y a dans une seule province et sur un espace d'environ cinquante lieues carrées, à peu près dix mille puits saillants. Ces puits ne sont que des trous de sondage de 500 à 600 mètres de profondeur sur un diamètre de 2 décimètres. Pour puiser l'eau salée, on se sert d'une fuge de bambou de 8 mètres de long et qui est munie d'une soupe à sa partie inférieure. On retire de cette eau un cinquième à un quart d'un sel très-acré. La commission de l'Institut dont nous analysons le rapport, a trouvé dans ce sel une forte dose de chlorure de calcium et de chlorure de magnésium. Il se dégage des puits de sel un gaz très-inflammable qui est utilisé comme combustible. L'eau ayant tari dans un de ces puits, on sonde jusqu'à 1,000 mètres. L'eau saale ne se repart point ; mais lorsque la sonde fut arrivée à cette énorme profondeur, il sortit subitement un jet de gaz qui est utilisé aujourd'hui, à l'aide d'un système de conduites de bambou terminées par des tubes en terre cuite qui le mènent sous des chaudières d'évaporation. Le gaz excédant est employé à l'éclairage des ateliers de la saline. Ce gaz des puits de sel possède une odeur bitumineuse très-prononcée, et c'est en effet d'un de ces puits qu'a été extrait l'échantillon de bitume envoyé à l'Académie par M. Bertrand, missionnaire en Chine.

Dissaisage du cuivre, par M. Pelouze. — Nous avons, dans notre précédent compte rendu, entretenus nos lecteurs de la méthode imaginée par M. Pelouze, pour doser le cuivre aussi facilement et aussi sûrement qu'on dose l'or et l'argent. La partie nouvelle de ce second mémoire est relative à la composition des diverses nouilles de cuivre et de bronze actuellement en circulation soit en France, soit dans la plupart des Etats de l'Europe. Il existe en France, dans la circulation, une quantité de monnaies basses dont la valeur nominale représente, approximativement, 50 millions de francs. Le poids de cette énorme masse monétaire est de 6,191,400 kilogrammes dans lesquels le tiers 3,759,130 kilogrammes de cuivre. On distingue dans les sous trois types : 1^o les sous rotvies, simples, à l'effigie de Louis XVI, de Louis XV et les sous étrangers, formés de cuivre sans alliage ; ils contiennent 99% de métal ; 2^o les sous en métal de cloches, à l'effigie de Louis XVI, roi des Français ; leur proportion moyenne de cuivre est de 360 millions. Ils renferment en outre de l'étain, du zinc, des traces de plomb et d'antimoine et quelquefois un peu de fer et d'arsenic ; 3^o les sous en métal de cloches affiné, à l'effigie de Libéral ; ils contiennent 900 millions de cuivre. M. Pelouze, d'accord avec cela avec la commission chargée de préparer la réorganisation des ateliers monétaires et la refonte des monnaies, pense qu'il y a lieu d'adopter la proportion de 96 de cuivre et 4 d'acier pour la fabrication des nouveaux sous. Cet alliage offre toutes les qualités qu'une monnaie doit réaliser ; il est d'ailleurs le même que celui des sous étoile de Libéral et des bronzes antiques.

Minéralogie.

Distribution de l'or dans le lit du Rhin et extraction de ce métal, par M. Daubrée. — Le lit du Rhin, entre Bâle et Mannheim, est aurifère, à peu d'exceptions près. D'où vient cet or qui peuvent recueillir les riveurs du Rhin allemand ? M. Daubrée suppose qu'il provient, du moins que l'or de beaucoup de cours d'eau qui descendent des Alpes, de la mosaïque tertiaire et primitive des roches schisteuses cristallines, quartzites et schistes amphiboliques de cette chaîne de montagnes. Le sable que l'on exploite a habituellement une richesse de 15 à 15 cent-millionnièmes. Le remaniement que le Rhin fait subir de temps à autre à son gravier concentre l'or, sur certains points, dans le rapport de 1 à 70. Les palettes sont toujours très-minces, car il en faut 17 à 20 pour faire un milligramme, et 1 mètre cube contient 4,300 à 50,000 de ces palettes. En calculant la quantité totale d'enfoncement dans le gravier, on arrive à un chiffre considérable, malgré la faible teneur de chaque mètre cube. En effet, 1 mètre cube de gravier ordinaire, pesant 1,800 kilogrammes, renferme 146 dix-milligrammes d'or. La bande aurifère, comprise entre Rhenan et Philipsbourg, large de 4 kilomètres, longue de 123 kilomètres et profonde de 3 mètres, contient donc 55,916 kilogrammes d'or, qui, à raison de 5,189 fr. par kilogramme, représentent une valeur de 114 millions de francs. Malgré cette mine abondante, on n'en extrait annuellement que pour 45,000 fr. Par le procédé actuel, un laveur gagne, en moyenne, 1 fr. 50 c. à 2 fr. par jour et accidentellement jusqu'à 10 et 15 fr. Le lavage se fait force de bras; mais on pourrait simplifier l'opération en employant une sorte de machine à drainer, qui enleverait la couche superficielle de gravier riche pour la porter sur la table à laver.

Sciences économiques.

Statistique, par M. Ch. Girou de Biarritz. — Le rapport moyen des sexes dans les naissances provenant de mariages a éprouvé en France de notables changements depuis 1851 jusqu'à 1845. Ainsi de 1802 à 1851, c'est-à-dire pendant 52 ans, il a été de 957 îles pour 1,000 garçons. Ce même rapport a été, dans 15 départements cités par M. Girou, de 922 à 1,000 garçons, et, dans 10 autres, de 952 à 1,000.

Pendant les 9 années suivantes, ce rapport a changé, et le nombre des garçons est resté au-dessus de la moyenne dans certains départements, tandis que dans d'autres l'inverse a eu lieu. M. Girou remarque que le nombre des garçons n'est devenu au-dessous de la moyenne que dans les départements qui produisent beaucoup de macons, à une époque où bien des constructions, telles que fortifications, hôtel de ville de Paris, palais du quai d'Orsay, etc., ont été exécutées et où, par conséquent, il y a eu probablement un grand déplacement de cette population, une des plus fortes de la société. Il remarque de plus que le nombre des garçons a augmenté dans les départements livrés à l'agriculture ou à d'autres travaux, et il persiste d'ailleurs à considérer l'application de l'industrie à de gros travaux, comme une des causes de la production du sexe masculin, et l'ostensible, comme une de celles de la production du sexe féminin. « Avis aux oisifs qui désirent laisser un héritier de leur nom ! »

Chronique musicale.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de l'association des musiciens et des beaux résultats qu'on avait le droit d'en attendre. Réunir un orchestre et des masses chorales est une entreprise difficile et périlleuse; il faut y aventurer une somme considérable qu'on n'est jamais sûr de recouvrer. Et nous parlons ici d'un orchestre ordinaire, semblable à ceux de nos théâtres lyriques. Quant à ces immenses réunions musicales dont nous entendions de temps en temps les journaux de l'Allemagne, à ces grandes manifestations de l'art qui exigent le concours d'une armée chantants et sonnante, on n'en avait point vu en France jusqu'à ces derniers temps. Aux funérailles de Haydn, la *Création* fut exécutée à Vienne par d'assez nombreux musiciens. On n'a vu plus de deux mille à Salzbourg, quand la statue du grand Mozart y fut inaugurée. Il y avait chez nous, depuis longtemps, d'admirables éléments pour des entreprises de ce genre : non manquait d'un moyen facile et certain de les rassembler. M. Berlioz l'a tenu il y a deux ans : c'est l'homme des grandes aventures musicales. Les frais se sont élevés à une somme assez considérable pour effrayer tout spéculateur qui eût voulu l'imiter. Grâce à l'association, ce qui était presque impossible est devenu la chose du monde la plus simple. Chacun des associés, travaillant pour la masse sociale, c'est-à-dire pour lui-même, les frais disparaissent; on n'a plus à s'inquiéter de balancer la recette avec la dépense, et l'on peut faire passer avant toute autre considération la gloire de l'art auquel on s'est consacré.

Nous avons rendu compte, en temps et lieu, de l'exécution de la *Création* dans la salle de l'Opéra, du magnifique concert de cette année, où la *Vestale* a produit un effet si puissant, et de cet autre concert gigantesque pour lequel quinze cents instrumentistes s'étaient réunis à l'Hippodrome. Ces jours derniers, cinq cents membres de l'association faisaient retenir les voûtes de Saint-Eustache des formidables accords du *Dieu ira* de M. Berlioz.

Le but annoncé de cette solennité musicale religieuse était de rendre hommage à Gluck. — A quelle occasion ? Pourquoi le 20 août plutôt qu'un autre jour ? — Nous ne savions en vérité vous le dire. Mais qu'importe ! Gluck a écrit *Orphée, Arimée, Iphigénie en Tauride*, etc., etc. Il a donné à la musique un mouvement, une énergie d'expression, une vigueur de teintes inconnues avant lui. Il sera donc toujours honneur de lui rendre hommage.

Il y a dans l'œuvre de M. Berlioz des effets très-vigoureux, des combinaisons de sonorités fort originales. Faut-il se reprocher de nous à tout point de n'avoir pas été de temps en temps quelques phrases mélodiques dans ce vaste océan d'harmonie : mais il est évident que M. Berlioz prend autant de

peine pour éviter la mélodie que d'autres s'en donnent pour la trouver. C'est là, dès part, le résultat d'un système, système très-original sans doute, et où ce remarquable artiste met une conviction aussi obstinée que feu Azais à celui des compositions. Ce système n'est pas le nôtre assurément, mais nous n'en suivons pas moins avec beaucoup de curiosité et un intérêt très-vif les développements que son auteur lui donne.

Nous sommes en retard avec l'Opéra-Comique, qui nous a conviés, il y a tantôt deux semaines, à la reprise de *Paul et Virginie*. Cet ouvrage est de Rudolph Kreutzer, le célèbre violoniste, et fut représenté pour la première fois en 1791. Il fut un beau succès à cette époque : il n'en a guère aujourd'hui. Nos pères étaient plus que nous faciles à satisfaire, soit qu'ils eussent des meubles plus simples, un goût plus mat, soit qu'ils fussent meilleurs philosophes, et susseignent au besoin se contentent de peu, soit enfin que nous soyons venus à ce degré de vieillesse ou Louis XIV, au rapport de madame de Maintenon, n'étaiât plus amusante. Toujours est-il que nous ne conseillerions pas à un compositeur contemporain de se présenter au public aussi légèrement équipée que l'auteur de *Paul et Virginie*. Il faut au contraire lui des motifs plus saillants, des idées plus larges et mieux développées, une harmonie plus accidentée, un orchestre moins primitif. Il y a dans *Paul et Virginie* quelques pittoresques ingrédients ; mais franchement mademoiselle Puget a fait beaucoup mieux. Il y a de mouvement, et quelques accents assez vigoureux dans le final du second acte ; mais, en somme, nous ne comprenons guère que ce faille et pâle ouvrage ait pu avoir tant de succès quelques mois après l'apparition de *Camille ou le Souterraine*, ce chef-d'œuvre de Dalayrac, qui sera dans tous les temps un chef-d'œuvre.

Nous ne dirons rien du poème : qui n'a lu et relu *Paul et Virginie* ? M. Jourdan, ce jeune acteur dont nous avons raconté les heureux débuts, joue le rôle de Paul avec beaucoup de chaleur et d'âme, et le chante aussi bien qu'il peut être chanté.

— Nous vous devons compte des débuts de M. Bettini, à l'Académie royale de musique. Son indisposition n'a eu, Dieu merci ! aucune suite fâcheuse.

... Il se porte à merveille.

Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

Il y a peu de chanteurs d'une apparence aussi vigoureuse ; rien qu'à le voir, on devine aussitôt de quoi il est capable. Il peut beaucoup en effet ; il peut contrôler la voix de tous les artistes qui l'entourent, et lutter avec avantage contre les trombones de l'Opéra ! C'est mon bien belle faculté ! Quand il y joindra de l'intelligence, de la vocalisation, du goût, du style ; quand il saura chanter enfin, ce sera certainement l'un de nos chanteurs les plus remarquables. Pourquoi n'y paraîtrait-il pas ? Qu'il travaille ! *Labor improbus omnia vincit*. Il a un instrument superbe ; il a, dans certains moments, ministre de la chaleur et de l'aide, et il a dit d'une manière fort agréable la dernière partie de son duo avec Lucie. Que de témoins, à qui les pretensions ne manquent pas, n'en pourraient faire autant !

— Le privilège du troisième théâtre lyrique est signé. Nous avons réclamé trop souvent et trop vivement cette mesure pour avoir besoin de démontrer son utilité. Les compositeurs français pourront désormais débater avant quarante ans. Ils emploieront leur jeunesse à écrire des opéras, au lieu de la passer à se chercher des protecteurs et à donner des leçons de piano aux petites filles. Nous avons quelques chefs-d'œuvre de plus peut-être, et à coup sûr quelques malheureux de moins.

Nous ne croyons pas que le nouveau théâtre puisse naître aux deux premiers. Il sera établi loin d'eux, vers le boulevard du Temple. Paris d'ailleurs est assez grand pour fournir largement à la dépense de trois établissements lyriques. Loin de préjudicier à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, le troisième théâtre leur sera utile : il les animera par la concurrence et leur dégrossira des snobs. Au sortir de l'école polytechnique, les élèves passent par des *écoles d'application* ayant d'entrée dans les services publics. Le troisième théâtre sera une excellente *école d'application* pour les élèves du Conservatoire. Cela ne vaudra-t-il pas mieux pour eux que d'aller s'égosiller sur nos théâtres des départements, d'où ils reviennent poussés pour la plupart, et infectés pour toujours du mauvais goût provincial ?

C'est donc une des meilleures résolutions que M. Cavé ait pu prendre : c'est celle qui fera le plus d'honneur à son administration. Le guitariste du nouveau privilégié est M. Adolphe Adam. Personne plus que cet habile musicien n'était capable assurément d'organiser un établissement musical. Qui l'admire la musique comme il la sait écrire, et la prospérité du troisième théâtre lyrique est assurée.

Le café à Paris.

Il est une liqueur au poète plus chère, Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire ; C'est toi, divin café...

Ainsi parle l'abbé Delille. Ce fut sans doute un grand malheur pour Virgile : toutefois, il ne paraît pas que l'inspiration lui ait manqué, fâche de café ; au moins, sa réputation n'en a pas beaucoup souffert. Cependant, si l'on en croit l'auteur déjà cité, le café donne du génie, et comme le cheval abîlé en faisait une grande consommation, je vous laisse à penser combien il n'avait de génie ! Au reste, il le fit naître lui-même, car le bonhomme ne se maltraite pas. Il lui suffisait même de sentir le café pour devenir un poète de premier ordre :

A peine ai-je senti la vapeur odorante, Mes pensers plus nombreux accoururent à grands flots ;

Et je crois, du génie qui n'est le réel,

Bière dans chaque goutte un rayon de soleil !

Peste !

Si nous en croyons un autre poète beaucoup moins enthousiaste et plus positif, le café est tout simplement un digestif irrésistible :

Le café vous présente une heureuse liqueur, Qui d'un vin trop lumineux chassera la vapeur ;

Bienfais, mieux disposé par ses puissans effets, Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquet.

Ceci est la poésie de cuisine. N'en déplaise au gastronome Berthoux qui en est l'auteur, si le café possède les qualités que lui trouvent Delille, certainement il n'a pas inspiré ces détestables lignes, ni ces puissants effets qui vous font assoir à de nouveaux banquets... Eh bien !

C'est à ses qualités poétiques, ou bien à ses qualités digestives que le café doit sa vogue ? Ce n'est ni aux unes ni aux autres, répondent les savants. C'est à ses qualités nutritives. Si nous en croyons un mémoire consciencieux lâché à l'Académie des sciences, cette infusion contient un poids délicat de matières azotées, qui sont accompagnées d'ailleurs de substances grasses et salines, capables de concourir avantageusement à la nutrition, etc.

Cette explication paraîtra peut-être peu claire, et encouragera peu les amateurs à boire toutes ces matières azotées, salines, grasses, etc., dans une tasse de café. Mais c'est la science qui le dit, l'analyse chimique qui le prouve, et j'en décline la responsabilité. Aussi le café devient-il pour ce savant chimiste une nourriture supérieure. Qu'est-ce qu'un consommé, par exemple, auprès de ce liquide alimentaire par excellence ? une véritable déception. Une tasse de café sucré représente six fois plus de substance solide, et trois fois plus de substance azotée que le bouillon. A la bonne heure ! voilà un almanach comme il faut.

Mais, hélas ! c'est compter sans M. Liebig, autre chimiste, plus Allemard et non moins distingué, qui dit que l'infusion de café est dépourvue de propriété nutritive, contenant une substance azotée en minime proportion, la caféine. C'est toujours la science qui parle, et nous ne prenons pas la responsabilité de ce style.

Hélas ! qui croire de M. Payen ou de M. Liebig ? Et que vont faire toutes ces bonnes personnes, jeunes et jolies, têtues ou vîpres, riches ou pauvres, qui déjeunent imperturbablement avec du café ? Si nous croyons M. Liebig, nous abandonnerons cette infusion peu azotée, et alors que prendrons-nous... ? Où thé !

Quelle erreur ! s'écrie l'autre chimiste. Le café à l'eau, préparé avec 100 grammes pour un litre contient 20 grammes de substances alimentaires, représente trois fois plus de substance solide qu'un litre de liquide obtenu en faisant infuser 20 grammes de thé, et contient plus du double de substance azotée... »

Halle-là ! qui vont dire les défenseurs du thé, et est autre chimiste non moins célèbre qui nous assurait l'autre jour qu'une infusion de thé vert valait un verre de Bordeaux, et une infusion de thé peko une tasse de bouillon ?

Toujours le bouillon ! Je supposerais que ces messieurs ont expérimenté sur du bouillon de gelatine.

Au reste, sortons de ces questions de laboratoire. J'aimerais presque attendre la poésie de Berthoux, même avec ses puissants effets. Constatons l'immense succès du café sans nous inquiéter de ses causes, et admirons les passions qu'il a suscitées. Quel est en effet le langage d'une véritable passion ? *Une chaumière et son cœur !* s'écrie l'amant de vanité et d'opéra-comique ; — et il s'est trouvé des gens qui se sont écriés : *Un desert et du café !*

Viens donc, divin café, viens donc, inspire-moi !

Je ne veux qu'un desert, non Antigone, et toi !

A la bonne heure, c'est parler, cela. Je serais peut-être de cet avis, si l'on supprimait le désert, et si je connaissais l'Antigone. Ressemblerait-elle, par exemple, à cette lante femme, que nous voyons ici après si bien servie par sa camériste ? Alors je comprends l'exclamation de l'abbé ! Toujours en supprimant le désert, bien entendu, et en le remplaçant par le boudoir élégant que nous voyons.

Mais, boudoir ou mansarde, échoppe au salon, hotel somptueux ou loge de portier, le café est partout. C'est encore le déjeuner national, et le thé, cette importation anglo-chinoise, se renferme dans les lumières d'une minorité imperceptible.

Cependant, l'importation du café est toute récente. Non seulement Virgile ignorait, ainsi que nous l'apprend l'abbé, mais il ignorait également la racine lorsqu'il composa *Andromaque*, bien qu'en ait fait plus tard qu'il passerait comme le café. L'usage de cette boisson ne se repandit guère, et seulement dans la haute société parisienne, qu'à partir de 1660, époque de l'ambassade de Solfan-Aga, qui en fit venir la mode. Les Arabes en avaient déjà répandu l'usage dans tout l'Orient. Une vingtaine d'années auparavant, un Levantin avait établi sous le petit Châtelet une boutique où il vendait du café sous le nom baroque de *cahouet* ou *cahoué*. Mais le pauvre diable ne put faire valoir sa marchandise, et il fut lait. Premier exemple malheureusement trop suivri depuis par les vendeurs de café, malgré la vogue de la liqueur qu'ils vendent.

Au commencement de cette vogue, le prix n'était pas fort élevé si l'on le compare au prix actuel, en ayant égard toutefois à la différence de valeur de la monnaie. L'Arménien Pascal, qui établit sa boutique à la four Saint-Germain, vendait deux sous et demi la tasse. Il fit là de brillantes affaires; puis il se transporta près de l'Ecole, mais la faveur philippine ne l'y suivit pas, et il quitta cette nouvelle boutique pour se transporter à Londres, où le café était déjà connu.

Ce fut que vingt ans après que l'usage du café se popularisa tout à fait; un autre Arménien nommé Maliban, et son successeur Gregoire, qui avait ouvert une taverne Mazarine; un Levantin d'Alep, Etienne, et un certain Joseph, qui avaient tenu des établissements semblables au bout du pont Notre-Dame et rue Saint-André-des-Arts, n'avaient pas réussi,

lorsqu'en 1689 le Sicilien Procopio fonda, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, le café célèbre qui porta son nom et qui devint aussitôt le rendez-vous des sommités artistiques et littéraires de l'époque. On comptait six cents autres cafés à la fin du règne de Louis XV. Aujourd'hui, tout Paris en est rempli.

On eut d'abord beaucoup de peine à se procurer le café. Il fallait le faire venir directement d'Arabie, seul pays qui en produisait alors, et ce commerce se trouvait restreint aux Échelles du Levant. On chercha à se procurer la plante même pour la propager ailleurs; mais cette tentative était d'autant plus difficile que les graines telles qu'elles sont livrées au commerce, sont privées du germe de reproduction, et que les Arabes avaient interdit sous peine de mort l'exportation des plants de café. Les Hollandais parvinrent cependant à s'en procurer, et les multiplièrent à Java, qui fut longtemps le principal centre de cette culture. Les Hollandais en donnèrent un plant au jardin des Plantes de Paris, etc. fut un des produits de ce plant unique, qui, transporté en Amérique par les soins et le dévouement de M. Decheux, en 1716, fut l'origine des cafétaires des colonies françaises. Elles prirent presque aussitôt un grand développement. A l'époque de la révolution, la partie française de Saint-Domingue produisait de 45 à 50,000,000 livres de café; la Martinique, 10,000,000; la Guadeloupe, 6 à 7,000,000 livres, qui représentaient au total pour la production coloniale une valeur de 30,000,000

tournois environ. Le café valait alors 10 à 12 sous la livre.

La production des colonies françaises a considérablement diminué depuis cette époque; mais elle a pris sur d'autres points un essor immense, qui tend encore à s'accroître. Au Brésil par exemple, la production est aujourd'hui de 90,000,000 kil. Les exportations de Java, qui n'étaient, en 1855, que de 16,000,000 kil., ont atteint, en 1845, 65,000,000 kil. La consommation a suivi partout la même progression. L'Angleterre, qui consommait 5,850,000 kilog. en 1828, en consomme actuellement 13,000,000 kil., sans que la consommation du thé ait diminué; elle se maintient à 15,000,000 kilog. également. En France, à la même époque, 1828, la consommation était de 9,527,000 kilog.; en 1844, elle s'est élevée à 14,550,000 kilog. Elle varie aujourd'hui de 15 à 18,000,000 kilog. Cet accroissement est dû en partie à deux causes, l'abaissement du prix du sucre, l'abaissement du prix du café. En 1816, il valait de 24 fr. le demi-kilog.; aujourd'hui il coûte de 50 à 55 c. Voici la provenance des divers cafés importés en France :

Amérique (continent)	10,167,000 k.
Inde et Arabie	3,128,000
Bourbon	886,000
Guadeloupe	577,000
Martinique	227,000
Cayenne	44,000
Sénégal	57,000
Importation par les Pays-Bas	760,000

15,376,000



(Le café du matin, à Paris. — Chez la petite maîtresse.)



(Le café du matin, à Paris. — À la halle.)

Les droits perçus par la douane sur cet article se sont élevés, en 1844, à 14,000,000 fr.

Mais la consommation française, déjà bien inférieure comparativement à celle de l'Angleterre, n'est rien en comparaison de celle des Etats-Unis, qui atteint 40,000,000 kilog. Ainsi un Américain boit en moyenne 4 livres de café, un

Anglais plus d'une livre, et un Français moins d'une livre. Et cependant qui est-ce à Paris qui ne prend pas son café ? Nous ne parlerons pas de celui qui est servi le matin dans des porcelaines de Saxe ou du Japon, et qui sort bouillant d'une cafetiére en argent ciselé; ne parlons même pas de ces torrents qui coulent chaque jour dans les innombrables

établissements plus ou moins ornés, où un garçon en veste et la serviette sous le bras le verse d'une cafetiére en fer blanc, avec les cinq ou six morceaux de sucre de rigueur, au célibataire de tout âge qui met trois morceaux dans sa tasse et le reste dans sa poche; nous ne dirons rien non plus de celui qui se boit à domicile, dans la loge de la portière ou sous les

combes en compagnie d'Azor, de Minet ou du serin favori. Mais comment passer sous silence celui qui s'absorbe sous les piliers des halles, celui qui se colporte sur le quai du Mail, sur le pont Saint-Michel, le long des éventaires de pommes à un sou le tas, et qui est offert par une Hélène sexagénaire ou un Ganimède contrefait, portant au choix sur deux réchauds en tête, d'une main du bouillon... et quel bouillon ! de l'autre du café... et quel café ! — O Delille à Berchoux ! statistique du café colonial ou indien ! celui-là n'est pas compris dans vos vers plus ou moins inspirés, ni dans vos chiffres plus ou moins exacts ; celui-là n'est ni poétique, ni digestif, ni même nutritif ! Celui-là ne vient ni de Bourbon, ni de Martinique, ni même d'Arabie, bien qu'il soit ordinairement enveloppé d'un rouleau soigneux de papier jaune sur lequel est écrit : *Poudre de moka superfine, et même moka superfine perfectionnée !* O siècle de progrès ! nous avons tout perfectionné, même le fruit qui mûrit dans l'Arabie heureuse. Ce perfectionnement poussera généralement dans le département du Nord, en Belgique, en Allemagne, sur les bords du Rhin, pays peu favorisé cependant par le soleil ; il y pousse, il est vrai, sous la forme désavantageuse de pissenlit et autres chicorées sauvages. Alors on en fait du moka superfine perfectionné, et on nous l'expédie sous la forme des affreux rouleaux jaunes que vous savez, ornés d'une épouvantable vignette représentant



Le café du matin, à P. r. — Chez la portière.

tant des nègres hideux qui ouvrent une grande bouche faisant si laide grimace, qu'on dirait qu'ils ont pris eux-mêmes de leur moka perfectionné. Et on expédie de cette abominable trituration jusqu'à concurrence de 8,000,000 kilog. par an. Etendez-vous donc si la portière, cet oracle du quartier, dit sentencieusement que *le café au lait creuse l'estomac* !

Quittons vite cet affreux mélange, et revenons au café, au vrai café. C'est un art important que de savoir le faire. Delille nous apprend qu'il ne laisse ce soin à personne, et nous donne, dans ses vers gonflés de périphrases et d'épithètes, la meilleure méthode de broyer le fruit amer, contre la noix qu'arment des dents de fer et d'y mettre le miel américain

Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

Ce qui veut dire du sucre de canne : à rhétorique !

Mais le procédé du bon Delille, qui consiste tout uniment à faire bouillir le café devant le feu, est aussi arrêté que ses vers. Brillat-Savarin, qui s'y connaît, l'a proscript en ces termes :

« Je me suis arrêté en connaissance de cause à la méthode qu'on nomme à la Dubellay, et qui consiste à verser de l'eau bouillante sur le café mis dans un vase de porcelaine ou d'argent percé de très petits trous. »

C'est ce procédé que préconise également l'analyse chimique de M. Pavén ; et puisque nous en revenons à la chimie,



Le café du matin, à Paris. — Au café

disons, pour dernier renseignement utile aux amateurs, que la science a prouvé trois faits incontestables :

1° Le café, torréfié de façon à prendre une teinte rosse légère, conserve le maximum d'arôme et de poids, mais développe moins de matière colorante, 100 parties en poids se réduisent à 85, et 100 parties en volume s'élèvent à 150.

2° La torréfaction poussée à un degré plus élevé développe une couleur marron et correspond à une perte en poids de

20/0. L'accroissement de volume est alors dans le rapport de 100 à 135.

3° Enfin, si l'on chauffe encore plus, de façon à produire une couleur brune et une sorte de vernis à la surface des grains, la perte en poids s'élève à 25/0.

En outre, on voit par un tableau de M. Pavén que 100 parties de café normal contenant 2,45 d'azote avant donne 75 de café torréfié brun qui ne contiennent que 1,77, la perte en

azote, ou en substances organiques équivalentes égale 0,68. C'est donc plus du quart de la quantité totale.

Et là-dessus, sans nous rendre garant de ces détails scientifiques, nous souhaitons à nos lecteurs d'excellenter café, s'ils l'aiment, rouge, brun marron, azoté ou non, enfin à leur goût, car chacun a le sien ; et, suivant le proverbe, nous ne disputerons pas à ce sujet, même avec les amateurs de moka *superfine perfectionnée*, s'il en existe.

Bulletin bibliographique.

Colonisation et agriculture de l'Algérie, par M. L. MOLL, professeur d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, ancien professeur d'agriculture à Roville, etc. 2 vol. in-8. — Paris, Maison rustique, 12 fr.

Quatre années se sont écoulées depuis que M. Moll a visité l'Algérie. Il y passa les mois de juillet, août et septembre 1882, et grâce à l'appui de M. le ministre de la guerre, grâce à la bienveillance qu'il rencontre chez les diverses autorités militaires et civiles, grâce aussi à la paix qui régnait à cette époque presque partout, il put explorer avec soin, non-seulement une partie des côtes, mais beaucoup plus de points dans l'intérieur. Il recueillit des renseignements précis sur des colons, soit des militaires occupés d'agriculture, soit militaires et agriculteurs. L'ouvrage qu'il a publié sous ce titre, *Colonisation et agriculture de l'Algérie*, est le résultat de ses observations personnelles pendant ses trois mois de voyage, mais comme il l'avoue lui-même, il a mis à profit l'expérience communale. Néanmois l'auteur effectua également une expérience communale. Néanmois l'auteur effectua également une expérience communale.

A son départ de France, M. Moll avait tâché d'oublier tout ce qu'il avait lu et entendu concernant l'Afrique, et il a réussi à débarquer à Alger complètement exempt d'opinion, laissant aux choses et aux faits le soin de lui en créer une. Toujours préoccupé de la crainte des systèmes arrêtés et de leurs funestes influences, ce n'est qu'après son retour en France qu'il a cherché à rassembler ses souvenirs, à coordonner ses impressions et à classer les éléments qu'il avait recueillis, de manière à en tirer, comme conséquences, des principes et un système complet. Les arguments plus ou moins spéciaux qu'on accumule pour et contre l'Algérie ont cessé d'être présents à son esprit ; il n'y est plus resté que ces grands faits, les points capitaux : d'un côté, les avantages très-grands qu'offrent le sol, le climat et la position de l'Algérie à qui saura coloniser ce pays ; d'un autre, les difficultés non moins grandes que doit y rencontrer l'établissement des Européens.

« Comme tous les ouvrages qui ont paru sur l'Algérie, celui-ci, dit M. Moll, a précisément pour objet de faire connaître, non-seulement les ressources du pays, mais encore la manière d'en tirer le meilleur parti possible, et les moyens de surmonter les obstacles que s'y opposent. »

Le livre de *la Colonisation et l'agriculture de l'Algérie* se divise en quatre parties initiales : 1^e De l'occupation et du gouvernement; 2^e Circonstances physiques et cultures arabes; 3^e Colonisation; 4^e Agriculture.

Dans la première partie, M. Moll, après avoir examiné les divers systèmes d'occupation, se prononce pour l'usage pour l'occupation générale. Comme lui, nous sommes convaincu qu'à moins d'arriver avec une partie aux paix réelle en Algérie, tant qu'il restera un seul peuple inaccessible à notre domination, un seul point où nos soldats ne puissent penetrer et ne se maintenir à la moindre apparence de revolte, à M. Moll émousti envoi au gouvernement de l'Algérie des opinions que nous ne pouvons partager qu'en partie. Il signale les fautes de l'antécédent militaire, il essaie de démontrer la nécessité d'un pouvoir à peu près absolu dans l'Algérie ; mais il prétend prouver que la colonisation peut marcher, même avec un gouvernement militaire. Il ne comprend pas la possibilité d'un gouvernement civil, et il termine ce chapitre en réclamant l'établissement d'une vice-royauté, dans le cas où il serait nécessaire de remplacer le gouvernement militaire par un gouvernement civil, avant l'époque où la réduction de l'armée et l'augmentation de la population permettraient de faire cette substitution sans inconvenients. Le chapitre 5 de cette première partie, — du Gouvernement et de l'Organisation des indigènes, — mérite notre approbation pleine et entière. Nous louons hautement, pour notre part, M. Moll d'avoir eu le courage de protester contre les absurdités de la philanthropie. L'esquisse si vraie qu'il traçée du caractère et des mœurs des Arabes et des autres indigènes fera adopter sa conclusion à tous les hommes sensés et humains qui n'étaient pas encore convaincus de la nécessité absolue où se trouve la France en Algérie d'employer toujours la force, pourvu qu'elle soit *juste*. M. Moll combat l'*extermination* des indigènes, qu'il considère comme un moyen impolitique et impossible. Il indique diverses réformes, qui lui semblaient nécessaires dans l'organisation actuelle des indigènes ; il propose quelques moyens complémentaires de pacification, et enfin il recueille un changement de système à l'égard des Arabes. « D'où vient-il », s'interroge, ayant dans l'intérêt général de l'humanité, que l'ordre de mon pays, d'exiger des otages importants des tribus et des chefs d'une fidélité due, et de faire fusiller ces otages, lorsque chefs ou tribus nous auraient trahis. Je dis que cette mesure est entièrement dans l'intérêt de l'humanité que dans l'intérêt de la France. C'est facile à prouver. Qu'en la mette une fois, un seul feu à exposer devant les tribus averties cesseront de se faire un jeu de nous détruire. Or, la vie de quelques indigènes, furent-ils innocents, est-elle donc plus précieuse que la vie de nos soldats, de ces pauvres et braves enfants de la France, souvent le seul espoir d'une famille nombreuse ? Cela dût-il scandaliser ceux qui s'arrogent exclusivement le titre de philanthropes, je déclare ici hautement qu'à mes yeux la vie d'un Français vaut cent fois d'Arabes. »

Dans la deuxième partie : Circonstances et cultures arabes, M. Moll constate fidèlement les circonstances physiques de l'Algérie qui influent le plus puissamment sur l'agriculture et lui impriment un cachet spécial. Il donne des détails pleins d'intérêt sur le relief du terrain, le climat, le sol, les caractères généraux de l'agriculture arabe, les instruments artificiels des indigènes, leurs bêtes de trait, leurs cultures, leurs irrigations, leurs bestiaux, et les diverses sortes de fouds, vegetation spontanée, forêts, broussailles, herbes, champs.

La troisième partie est consacrée, avons-nous dit, à la colonisation. M. Moll réfute d'abord les principales objections qu'on a opposées à la colonisation de l'Algérie ; puis il se demande si la colonisation doit être faite par l'industrie privée ou par le gouvernement. Cette question, il la résout en ces termes : « Je me horroierai à poser en priorité que la colonisation dans le début, et jusqu'à une époque indéterminée, devra se faire par le gouvernement, par ses subordonnées et des cours, sous sa direction immédiate. » Le problème ainsi résolu, M. Moll examine avec quelque développement trois points essentiels : le territoire colonialisé ; — la population coloniale ; — la culture coloniale.

La quatrième partie, c'est-à-dire l'agriculture, recouvre le second volume tout entier. Il couvre complètement d'agriculture, à l'usage des colons de l'Algérie, est encore aujourd'hui, dit M. Moll, une œuvre impossible. Les faits recueillis, les essais tentés, sont en trop petit nombre pour qu'il en puisse être assurément ; l'agriculture algérienne (je parle, bien entendu, de celle des colons) en est encore à cette époque de première existence où elle a d'abord à crever péniblement les éléments de sa théorie locale. Mais si un pareil travail est hérisse de diffi-

cultés, s'il est aujourd'hui plutôt dangereux qu'avantageux pour la réputation de celui qui l'entreprend, il n'en est pas moins d'une haute utilité, dû à l'enrichissement des erreurs et le beaufage de fausses. N'eût-il pas, en effet, l'enfant qui a le plus besoin de guide ? Ce livre, quoi qu'en puisse dire, n'est donc pas inutile, car, en faisant connaître le résultat des travaux jusqu'à ce stade et sans liens entre eux, les causes de succès et de revers jusqu'à présent festins étrangers à ce qu'il n'étaient pas directement liés, il transforme l'expérience individuelle en une expérience commune. Néanmois l'autre effet digne d'attirer l'attention des colons, sur les difficultés qu'ils se proposent, est l'ensemble des difficultés, difficiles plus nombreuses encore en Algérie qu'en France, et de détruire aussi l'angle de confiance qu'ont la plupart des agriculteurs improvisés dans l'impossibilité de leurs idées ; n'est-il d'autres résultats que de convaincre les propriétaires algériens de la nécessité d'étudier la matière, d'observer avec l'aide de la science, d'abandonner sans retour cet ensemble d'idées vieilles, de friperies agronomiques, qui ont encore cours en France, malgré les nombreuses victimes qu'elles ont faites ; n'est-il enfin d'autre avantage que d'indiquer les principaux points d'étude, je croisais avoir déjà rendu service à l'Algérie en le publiant. »

Avant d'aborder le sujet de son second volume, M. Moll examine une question préjudiciable, celle de la *grande* et de la *petite culture* en Afrique. Cette question, en effet, offre en Algérie un tout autre intérêt qu'en France ; car là il n'existe pas déjà, comme ici, un certain état de choses créé par la force des événements, et que, hon ou mauvais, l'on est obligé de subir. En Algérie, tout est encore à faire, et il dépend du gouvernement d'y donner la prépondérance à la grande ou à la petite culture. M. Moll se résume ainsi : « La petite culture est nécessaire en Algérie, parce que seule elle peut convenablement le pays, toute elle fournit les bras pour exploiter le sol et le défendre. La grande culture n'est pas moins nécessaire à notre colonie, parce qu'elle sera indispensable au succès de la petite, parce qu'elle peut servir les deux meilleures conditions de succès pour la culture : capital et intelligence. »

Système des cultures, engrangement et aménagements, travaux et instruments de défrichement, cultures nouvelles et instruments pour les exercer, irrigation, plantes cultivées, cultures aristocratiques et bestiales, tels sont les titres des chapitres de ce second volume. De nombreuses figures intercalées dans le texte servent à donner un aperçu une idée plus exacte et plus complète des divers instruments ou procédés dont l'auteur recommande l'emploi.

« Nous sommes, dit M. Moll en terminant sa conclusion, une nation éminemment littéraire et artistique, donc d'infiniment d'esprit et d'imagination, mais complètement dénuée de ce froid jugement, de ce bon sens pratique, de cette persévérance, et surtout de ce sentiment de nationalité qui distinguent à un si haut degré les peuples du Nord. Notre système d'éducation, qui n'est que l'expression de ce même caractère, contribue encore à un entraînement et accroître les tendances, tristes tendances sans doute, aujourd'hui que les intérêts matériels acquièrent tant d'importance, car ce n'est pas avec les produits de l'esprit et de l'imagination que l'on peut y ouvrir un budget de quinze cents millions et que l'on maintient, malgré les efforts des nations rivales, un pays comme la France au rang qu'il doit occuper dans le monde. »

« Chez nous, la forme emporte le fond, la phrase domine les faits, le sentiment tient lieu de jugement, l'esprit de salon passe pour la preuve de toutes les capacités, et refléchit est une insupportable corve. » Faute il s'agit après cela, si les questions d'intérêt matériel sont aussi part traitées d'une manière si étroite, que l'on laisse à l'industrie, à l'agriculture, à la ville, à la civilisation sans le rapport littéral et strictement nécessaire, nous sommes en présence que nos rivaux pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, c'est-à-dire pour ce qui constitue la base de la prospérité, ou plutôt de l'existence d'une nation ?

« L'ignorance que l'avenir nous réserve. Peut-être conserverons-nous et coloniserons-nous définitivement Alger. Peut-être coloniserons-nous aussi la Guyane, cette colonie qui aurait pu nous dédommager de la perte de toutes les autres, si nous avions su en tirer parti. Il est possible que nous fassions d'autres établissements encore, et que le mouvement seul auquel donnera lieu ces créations devienne une cause de richesse pour le pays, mais, il faut bien qu'en le saché, nous commençons plus de fautes, nous déperissons davantage, nous obtenons moins de résultats que la plupart des autres nations à notre place. »

« Il faut espérer néanmoins qu'à force d'écoles nous finirons par faire aussi notre éducation sous ce rapport, et par nous apprêter enfin que la persévérance, l'ordre, l'esprit de nationalité et le froid jugement sont des éléments bien autrement essentiels à la prospérité et à la puissance d'un peuple, que les beaux-arts, la littérature, l'esprit et même la bravoure. »

Oeuvres de Stendhal (Henri Beyle). — *La Chartreuse de Parme* : précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de BEYLE, par M. COLOMBO (son exécuteur testamentaire), 1 vol. in-18. — Paris, 1846. Hetzel. 5 fr. 50 c.

Le Rouge et le Noir. 1 vol. in-18.

La vie de Beyle n'est pas moins étrange qu'en son caractère et son talent. Sans doute, elle en fut jusqu'à un certain point la conséquence ; mais elle influa beaucoup sur eux. Pour les bien comprendre, il faut la connaitre, de même qu'ils servent à expliquer une foule d'événements ou d'incidents qui ne doivent pas être attribués uniquement à la fatalité. La vie a été et si bizarre de ce côté semi-mystérieux, comme l'appelle son biographe, vient d'être écrite pour la première fois par son auteur et son exécuteur testamentaire, M. Colomb. « J'ai hésité longtemps, dit-il, avant de commencer ce travail. Mais un sentiment et supérieur à toute considération personnelle m'a déterminé, le désir la certitude d'honorer la mémoire de Beyle, en le faisant mieux connaitre. D'ailleurs, quelqu'un pouvait-il savoir et raconter aussi fidèlement que moi cette vie éparses, pour ainsi dire, sans unité, sans suite ? Moi, son allié, qui ai passé mes années de jeunesse, les plus rudes de la vie, en partageant communément des dangers, j'en ai parlé plus tard dans l'œuvre, qui m'a pas quitté un seul jour, si ce n'est de fait, de moins pour la pensée et pour le cœur ; qui ai été le dépôsitaire de ses papiers, comme de ses pensées les plus intimes. »

« A vrai dire, arrivait Beyle dans les fragments de mémoires qu'il a laissés à son exécuteur testamentaire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire ; je trouve quelques beaux-arts à plaisir à écrire, voilà tout. — Si j'y ai un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu. Si je dis : « Mon pauvre ami, vous n'avez pas eu de talent du tout ! » J'en serai bien, mais malheureusement surpris. — Je sens cela souvent ; quel os peut se voir soi-même ? H' y n'a pas trois ans que j'ai trouvé ce *pourquoi*. Je vois clairement que

beaucoup d'écrivains qui jouissent d'une grande renommée sont détestables ; ce qui serait un blasphème à dire aujourd'hui, sera une vérité incontestable en 1880. Mais sentir le défaut d'un autre est-ce avoir du talent ? Je vois les plus mauvais peintres voter très-bien sur leur tableau, mais pas du tout en 1880, certes à M. de Balzac, le 50 octobre trois ; j'avais renvoyé à cette époque les jugeoises qu'il me proposait. »

Beyle se préoccupait souvent de l'avvenir pour les autres comme pour lui. Je pensais, il n'en pas du tout en 1880, devrait à M. de Balzac, le 50 octobre trois ; j'avais renvoyé à cette époque les jugeoises qu'il me proposait. Il ne présente pas de prévoir si les expéries qu'il laisse ainsi pourront se réaliser complètement ; mais ce qui nous paraît certain, c'est que, malgré ses défauts, malgré les bizarries de son imagination, le désordre et l'obscurité de ses idées, les negligences inapponnables de son style, il sera peut-être plus, plus étudié et mieux compris après sa mort, qu'il ne l'est pendant sa vie. Il appartient en effet à la véritable littérature ; en d'autres termes, il n'écrit pas dans le seul but de vendre ses phrases à tout le mot, mais parce qu'il éprouve le besoin d'exprimer ses pensées ou ses sentiments. Pour notre part, nous attendions avec une vive impatience la réimpression de ses œuvres choisies, depuis longtemps épouses. Aussi remercions-nous en notre nom comme au nom du public, qui nous en sommes sûr, de nous démentir pas, M. Hetzel a deviné l'heureuse idée de publier, dans un format portatif et à un prix modique, la *Chartreuse de Parme*, ce chef-d'œuvre de la littérature à idées, selon les expressions de M. de Balzac, et le *Rouge et le Noir*, ce remarquable roman, dont la révolution de juillet a compris le succès, et qui serait placé au premier rang parmi les romans français, si la ligue égalait le commencement, s'il était plus couci, moins ordonné, et surtout moins écrit.

Chez *Stendhal*, Beyle, qui était artiste, et qui appartenait, comme nous venons de le dire, à la véritable littérature, n'avait aucun sentiment de la forme. Cette nouvelle édition de la *Chartreuse de Parme* connaît une lettre *Andréas*, adressée à M. de Balzac, en 1830, et son article de la *Chartreuse de Parme* qui date de 1832, qui démontre la destruction de la cour, en 1832, de la part de la forme devant plus mince chaque jour. Si M. Villemin, que je cite comme le plus distingué des académiciens, reconnaît la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des frases étant emphatiques et élégantes, on prendra bientôt en haine le ton declamatoire. A dix-sept ans, j'ai fallu me battre pour la *Chartreuse* en français, qui connaît beaucoup d'admirateurs au 6^e dragons... Mon maître pris pour Lahaire va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'ecris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique. »

« Mon Homme, ce sont les meurtrures du maréchal Gouyon Saint-Vincent. »

« En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du code civil, afin d'être toujours naturel. Je ne veux pas, par des moyens factices, gâcher l'âme du lecteur. »

Et comme pour mettre en pratique sa théorie, Beyle répète immédiatement ce qu'il vient de dire. Puis il ajoute :

« Dans cinquante ans, M. Bigaud, ou les lignans de la prose auront tant enraciné avec des productions élégantes et dépourvues de tout caractère incertain (mais, l'élegance de la forme exclut-elle donc les autres merites, comme Beyle semble le croire ?), que les deux derniers seront en peine ; leur vanité voudra toujours qu'ils parlent de l'ordre et qu'ils fassent semblant de penser, que deviendront-ils quand ils ne pourront plus s'accrocher à la forme ?... »

« On lira peut-être la *Chartreuse* en 1880. »

« Quant au succès contemporain, aucun je n'aurais pas songé à la *Chartreuse* en 1846, et il y a bien quinze ans que je me suis dit : « Je détiendrais un complot pour l'Académie, si j'obtenais la médaille de pseudosse Berlin, auteur de la musique d'un opéra, *Esmeralda*, paroles de M. Victor Hugo, qui me ferait l'honneur tous les jours de la semaine. » Quant la société ne sera plus *tache* pour l'arracher à l'empêcher, grossiers, prétant tout à la noblesse, justement parce qu'ils sont si ignorants, elle cesserá de flechir le genou devant le journal de l'aristocratie. »

Les œuvres de Beyle formeront plusieurs volumes. Deux ont paru : la *Chartreuse de Parme*, qui contient la vie de l'auteur, une notice sur ses ouvrages par M. Colomb et une étude littéraire par M. de Balzac, et le *Rouge et le Noir*. Les deux volumes suivants seront des *reyses* et des *mélanges*. L'intelligent et sage éditeur de cette publication fera certainement un choix. Si grand que soit son merite, Beyle n'est pas un de ces écrivains de premier ordre, dont il est indispensable et dont il puisse être avantagé de réimprimer les œuvres complètes.

Revue algérienne. — Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, 51. 15 fr. par an pour Paris ; 18 fr. pour l'Algérie.

Au moment où la *France algérienne*, la confidente intime de M. le maréchal Bigaud, se voit forcée elle-même de suspendre sa publication, pour venir demander à Paris la *liberté de la presse*, nous avons la satisfaction d'annoncer la fondation d'une nouvelle revue consacrée uniquement à l'Algérie. Cette revue mensuelle, dont le premier numéro a paru le 25 mai dernier, fait connaître au public le programme qui servira de guide à ses rédacteurs, la pensée qui a présidé à sa formation.

Elle veut que la conquête faite par la France sur la barbarie et la piraterie ne denie point sterne entre ses mains, et que le nom de colonie ne soit point seulement un vain leurre, au moyen duquel on arrache tant et si grâds sacrifices à la même patrie, sans compensation dans l'autre.

Comme organe du parti réellement colonisateur, la *Revue algérienne* demande :

1^e La formation d'un ministère de l'Algérie, lequel ministère résiderait en France ;

2^e La suppression du gouvernement général ;

3^e La division de l'Algérie en trois grandes provinces, indépendantes l'une de l'autre, administrées chacune par une autorité civile et une autorité militaire, communiquant directement, soit avec le ministère de l'Algérie, soit avec un conseil général, intermédiaire, dans certaines occasions, du gouvernement central.

4^e L'administration civile ne pouvant être dès à présent établie sur tous les points de l'ancienne régence, la *Revue algérienne* demande que la ou elle sera formée, l'autorité militaire n'ayant aucune action sur cette administration, conformément à ce qu'il se passe en France.

5^e Toute localité reconnue assez pacifiée pour être soumise à l'administration civile, passera d'immédiatement dans ses attributions, sans être soumise à aucune règle exceptionnelle ;

6^e Enfin, la *Revue algérienne* demande l'abolition, pour l'Algérie, de l'impôt direct.

Trois numéros de la *Revue algérienne* ont déjà paru.

En vente chez L. CHLENDOWSKI, 8, rue du Jardinet, et en lecture dans tous les Cabinets.

2 vol.
in-8°,
PAR

CHATEAU VERT MÉRY

LA QUITTANCE DE MINUTE, par PAUL FÉVAL, 7^e et dernier volume.
LA GORGONE, par G. DE LA LANDELLE, 6^e et dernier volume.
LA BELLE DRAPIÈRE, par ELIE BERTHET, 2 volumes.
LE FILS DU DIABLE, par PAUL FÉVAL, 7^e volume.

ITINÉRAIRE DE LA SUISSE,

DU JURA FRANÇAIS, DE BADEN-BADEN ET DE LA FORÊT-NOIRE; DE LA CHARTREUSE DE GRENOBLE ET DES EAUX D'AIN; DU MONT BLANC, DE LA VALLÉE DE CHAMONIX, DU GRAND-SAINT-BERNARD ET DU MONT ROSE;

PAR ADOLPHE JOANNE.

SOMMAIRE : De l'époque de l'année la plus favorable pour parcourir les diverses contrées décrites dans l'*Itinéraire*, et des pays les plus curieux à visiter. — Itinéraires. — Des dépenses d'un voyage. — Passe-ports. — Des moyens de transport. — Du voyage à pied, costume et bagage. — Guides et porteurs. —

Auberges. — Monnaies étrangères. — Mesures et poids. — Des distances. — Quelques mots de la langue allemande. — Livres, cartes, plans, panoramas. — Conseils utiles. — SECTION I^e. Le Jura français. — SECTION II. Baden-Baden et la Forêt-Noire. — SECTION III. La Suisse. *Das Land, la Terre; das*

Volk, le Peuple. — PREMIÈRE PARTIE. De Genève à Milan, par le Simplon. — DEUXIÈME PARTIE. De Neufchâtel à Milan, par le Saint-Gothard. — TROISIÈME PARTIE. De Paris à Milan, par le Spagnoletto. — SECTION IV. La Chartreuse de Grenoble; les eaux d'Aix, Chamounix, le mont Blanc, le Grand-St-Bernard et le mont Rose.

Un très-fort volume in-18^e, contenant la matière de cinq volumes in-8^e ordinaires, orné d'une carte routière imprimée sur toile, des armes de la Confédération suisse et des vingt-deux cantons, et de deux grandes vues de la chaîne du mont Blanc et des Alpes bernoises.

Prix, broché, 10 fr. 50 c.; relié en toile, 12 fr.

PAULIN, éditeur, 60, rue RICHELIEU.

OSANAKRYSES,

Si on ajoute à l'ingénieux **SYSTÈME** Retenu pour la pose des dents artificielles, qu'il vient de trouver le moyen de faire subir une préparation aux défenses d'hippopotame (*buse des dents osanakryses*), à l'aide de laquelle il obvient aux inconvénients de ces dernières, tels que leur prompte altération de couleur, leur peu de dureté, leur mauvaise odeur, etc. Les **OSANAKRYSES** sont mieux établies, plus belles, plus durables, et ne sont pas si chères que les **OSANAKRYSES**, pompeusement annoncées par des prétendus inventeurs et seuls possesseurs de ces dents, se disant étonnément ARTIERS ET DOCTEURS, pour mieux égayer et tromper le public trop credul. Cabinet de M. RUBECH, dentiste, ex-préparateur d'automates au Jardin du Roi, inventeur des *osanakryses* et des dents *osanakryses*, rue du Coq, 10, au coin de celle Saint-Honoré, tous les jours de 10 à 4 heures.

LE CHOCOLAT MÉNIER, comme tout produit avancé la cupidité des contrefauteurs, largement connue, a exercé la partie particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit vousront bien vérifier que le nom **MÉNIER** soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépot, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiceries de Paris et de toute la France.

DENTS SOLIDEMENT ADAPTÉES DANS LA BOUCHE, SANS CROCHETS, SANS LIGATURES.

Facile, régulier, inodore, avec *Parfum et Compresse*.

CHEMISES.

PANSEMENT DES VÉSICATOIRES

Facile, régulier, inodore, avec *Parfum et Compresse*.

D'ALBESPEYRES,

Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger

CHATEAU-ROUGE

(CHAMPS-ÉLYSÉES).

Soirées musicales et dansantes, les dimanches, lundis, jeudis

Entrée : 2 francs.

Les samedis, grande fête. Entrée : 5 francs.

JARDIN MABILLE

(CHAMPS-ÉLYSÉES).

Soirées musicales et dansantes. — Les dimanches et jeudis : prix d'entrée, 1 fr. 50 c. — Les mardis et samedis : prix d'entrée, 5 fr. — Restaurant et café.

GASTRITE

Les personnes atteintes de gastrite ou de maladie d'estomac trouveront dans l'usage du RACAHOUT DES ARABES, le déjeuner le plus agréable et le plus salutaire. Cet aliment tonifie l'estomac et rend les digestions faciles. DELANGRENIER, rue Richelieu, 26, Paris. Déposé dans chaque ville.

JEU D'ÉCHECS. Collection des plus beaux problèmes d'échecs, d'environ un nombre de plus de deux mille trente-cinq en diagrammes, recueillis dans tous les auteurs anciens et modernes, par A. Alexandre, 1 vol. grand in-8 jésus-selin, 20 fr.; sur papier fort collé, 59 fr. Chez S. Dufour et compagnie, 1 bis, rue de Verneuil.

A HENRY I^e.

H. LEVILLAYER, CHEMISTE, 22, rue des Filles-Saint-Thérèse, au coin de la rue Richelieu. Nos abonnés nous soutiennent de leur faire connaître le changement de domique des magasins de la Chemistre Levillayer, dans lesquels se trouvent réunis le bon, le beau, le bien fait et le bon marché. Les étrangers sont engagés à visiter ce vaste établissement, où leur distribuera un prix-couvert.

MALADIES DE POITRINE

Traité sur la théorie de ces maladies, surtout de la Phthisie, Asthme, Catarrhe et des autres malades chroniques. Dartres, etc.

Par le Docteur THÉRÈSE DE Malmaur, 1 v. in-8 ; 6 fr. 50 par la poste, en l'Auteur, à Rouen ou, 35. 47.

AVIS À LA LIBRAIRIE ET AU COMMERCE.

4, RUE VIVIENNE. COMPAGNIE DE PUBLICITÉ. 4, RUE VIVIENNE.

A partir du 1^{er} juillet, prix des Annonces-Affiches des journaux suivants : 1 fr. 25 c. la ligne.

COMMERCE
UNIVERS
DÉMOCRATIE
FRANCE
PATRIE
VILLES ET CAMPAGNES

Toutes les Annonces-Affiches	1 fr. 25 c. la ligne.
Annonces-Anglaises	2 75 id.
Publicités	5 50 id.
Faits Paris	6 » id.

Toutes les Annonces 75 c.

Tous ces journaux réunis forment plus de TRENTE MILLE ABONNÉS, de toutes les classes, de toutes les opinions, et sont lus par une quantité considérable de lecteurs. Quel est le journal, à nombre égal de tirage, qui puisse offrir au Commerce et à l'Industrie une publicité aussi variée et par conséquent aussi productive ? La Compagnie a aussi traité des Annonces de L'ILLUSTRATION. Cette publicité est d'autant meilleure, que ce journal reste huit jours sous les yeux du lecteur.

S'adresser, pour de plus amples renseignements et pour avoir le Tarif du prix des Annonces prises isolément dans chacun de ces journaux, ainsi que celui des Annonces de Sociétés, Chemins de fer, etc., au siège de la Compagnie, rue Vivienne, 4, et chez MM. les Courtiers de publicité.

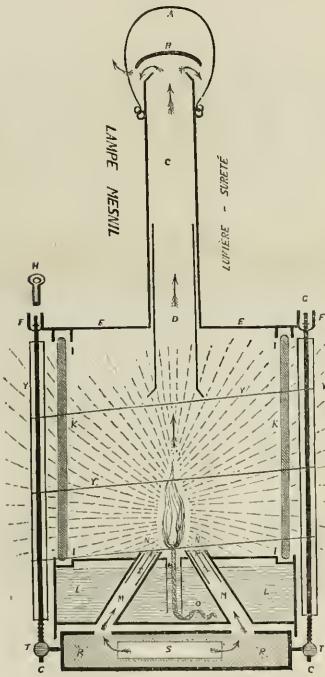
Lampe Mesnil.

NOUVEAU MOYEN DE SURETÉ POUR LES OUVRIERS MINEURS.

L'ouvrier mineur, qui passe ses journées, privé de soleil, n'a pas même au fond des souterrains qu'il exploite la satisfaction de s'éclairer selon ses désirs. Lorsque, par la nature de la mine ou par suite des bons procédés de ventilation qui y sont pratiqués, l'air dans lequel il vit ne contient aucun gaz inflammable, le mineur se sent quelquefois de chandelle, mais le plus souvent d'une lampe à huile composée d'un réservoir de la forme la plus simple, d'un porte-mèche et d'un crochet pour la suspendre, pendant le travail, aux parois de la galerie.

Malheureusement, dans la plupart des mines de houille, il se forme un gaz appelé par les mineurs français *grisou*; ce gaz s'enflamme au contact de l'air et détonne en renversant et brûlant tout ce qui se trouve sur son passage.

Autrefois on abandonnait les travaux dans lesquels ce gaz se formait sans qu'on pût l'en chasser; ou bien chaque matin un ouvrier mineur, appelé avec raison le *pénitent*, allait enflammer le gaz, au danger, sinon de perdre la vie, au moins d'éprouver de profondes brûlures; on se servait ensuite, pour s'éclairer, de *phosphore de Canton* (1) ou d'une espèce de petite meule de grès dont le frottement dégagéait de nombreuses étincelles.



Ce fut seulement en 1816 que sir *Humphrey Davy*, profitant d'une découverte faite par *Tennant* au commencement du siècle, inventa le premier système de lampes d's sûreté.

Tennant avait reconnu que la flamme traverse difficilement des orifices étroits; il avait opéré avec des vases pleins de mélange explosif et communiquant entre eux par des tubes d'autant plus étroits qu'ils devenaient plus courts. *Davy* ayant répété avec succès ces expériences en employant des toiles métalliques fut naturellement conduit à l'idée de se servir de ces toiles pour envelopper la flamme d'une lampe de mine et l'isoler ainsi du contact de l'air explosif.

La lampe *Davy*, encore en usage dans un grand nombre de mines, se compose d'un réservoir cylindrique se remplissant par une tubulure latérale, d'un porte-mèche au centre

du réservoir et d'un tube en toile métallique maintenu par de petites tiges verticales liées, ainsi que le tube, d'un côté sur la lampe, de l'autre sur une petite rondelette de toile à laquelle est rivé un anneau qui sera à transporter et à suspendre tout ce petit appareil. Un fil de fer qui traverse le réservoir sert à aviver la mèche sans avoir besoin d'ouvrir la lampe.

Lorsque la lampe *Davy* est placée au milieu du *grisou*, l'air qui a pénétré dans l'intérieur du tube métallique prend feu; mais cette flamme ne peut se communiquer à l'extérieur qu'après avoir rongé, en les oxydant, les mailles de la toile, ou qu'autant qu'elle se trouverait dans un courant d'air assez rapide pour l'agiter vivement. Ainsi averti par cette inflammation, l'ouvrier peut se retirer en marchant avec précaution. Malgré l'application d'une double toile métallique essayée, mais sans succès, comme obscurcissant par trop la lumière, la lampe *Davy* présentait donc, dans certaines conditions, des chances d'accident qu'un ouvrier anglais, *J. Roberts*, entreprit à son tour de combattre en construisant une lampe qui diffère de celle de *Davy* en ce que le tube de toile métallique était recouvert jusqu'aux deux tiers de sa hauteur par un cylindre en verre maintenu lui-même par un manchon en cuivre dans sa partie supérieure, et que l'air arrivait à la mèche par une rangée de trous percés autour de la partie supérieure du réservoir, après avoir traversé deux toiles métalliques placées sous le plateau du porte-mèche.

Cette nouvelle combinaison offrait une entière sécurité, mais comme elle donnait un éclairage encore moindre que celui de la lampe *Davy*, cette dernière continua à être à peu près seule en usage, jusqu'en 1858, époque à laquelle M. le baron du *Mesnil* obtint du gouvernement que des expériences seraient faites à *Saint-Etienne* avec une nouvelle lampe de son invention; l'avise de la commission nommée pour suivre ces expériences fut favorable à la lampe *Mesnil* dont quelques changements motivés par les essais et la pratique assurèrent le succès.

Dans la lampe *Mesnil* le treillis métallique qui entoure la lampe *Davy*, a été remplacé par un cylindre de cristal bien recuit KK, qui est garanti des chocs extérieurs par plusieurs petites tiges verticales et par un fil de fer Y couronné en hélice; le réservoir est traversé par deux conduits plats MM, qui amènent l'air à la mèche; cet air est pris dans une caisse R inférieure au réservoir et dans laquelle il pénètre par des ouvertures latérales S; cet air, avant d'arriver à la flamme, traverse une toile métallique N placée à l'extrémité du conduit contre la mèche qui se monte et se descend au moyen d'un pignon.

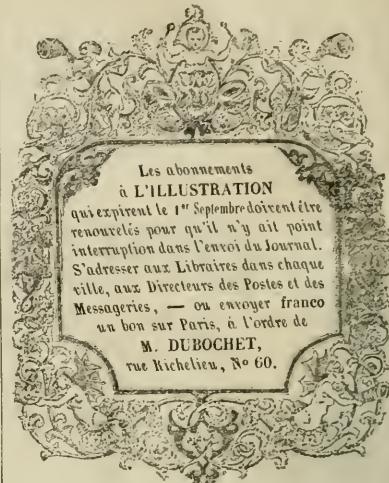
La lampe est surmontée d'une cheminée fixe C dans laquelle glisse un tube D qui, en augmentant ainsi à volonté, la longueur de la cheminée, active le tirage et sert à donner aux gaz un refroidissement tel qu'ils ne puissent plus à leur sortie mettre le feu à l'air extérieur. La cheminée fixe C est terminée par un calotte adhérente B, qui prévient l'introduction des corps étrangers, et une petite anse A sert à transporter la lampe.

Les seules critiques qu'ait soulevées la lampe *Mesnil* étaient tirées de la fragilité du cylindre de cristal et de la difficulté de son transport, mais l'usage a fait reconnaître que les chances de rupture étaient peu admissibles et que ce système, entre les conditions de parfaite sécurité contre l'inflammation des gaz, qu'il présentait aux ouvriers sur tous les autres appareils préexistants, leur offrait l'avantage d'un éclairage assez intense pour signaler et prévenir une foule d'autres accidents inhérents à la nature de leurs travaux.

Après de nouvelles expériences répétées cette année à *Saint-Etienne* et à *Rive-de-Gier*, MM. les ingénieurs, chargés par le ministre de vérifier si la lampe *Mesnil* offrait les garanties de sécurité, de facilité et d'éclairage annoncées par son inventeur, se sont prononcés d'une manière affirmative.

M. du *Mesnil* n'a pas pris de brevet d'invention, son seul désir étant de diminuer les dangers que court journalement une classe de courageux travailleurs; cependant malgré tout son désintéressement, c'est avec beaucoup de peine qu'il est parvenu à obtenir l'appui de l'administration des mines; maintenant que la science et l'expérience ont prononcé, c'est aux propriétaires et aux directeurs de mines qu'il appartient de mettre à profit cette utile découverte, et aux mineurs, d'en remercier M. du *Mesnil*.

(1) Mélange de chaux provenant de la calcination d'écailles d'huîtres et de farine; ce mélange, exposé à la lumière et transporté ensuite dans l'obscurité, devient phosphorescent, mais seulement pendant un temps très-limited.

**Rêbus.****EXPLICATION DU DERNIER REBUSE.**

L'écolier couronné par la main de ses professeurs.
L'heureux père!

On s'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez Joseph THOMAS, 1, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostino-Dvor, 22.— F. BELLIZARO et C°, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLEANS (Etats-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des Etats-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontan de Oro.

Les frères DUMOLARD, à MILAN.

JACQUES DUBOCHEZ.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMBE et C° rue Damiette, 2.

TABLE DES GRAVURES DU TOME SEPTIÈME.

ARCHÉOLOGIE.

- Chambre des Rois, tableau généalogique des prédeceurs de Thoutmès III, conservé à la Bibliothèque Royale, — Ruines de la Chambre des Rois, à Karnak 211
— Projet de restauration proposé par M. Prisse pour l'entrée de la Chambre de Thoutmès III, à la Bibliothèque Royale 10.
— Restauration intérieure de la Chambre des ancières de Thoutmès III 215
— Portrait de Thoutmès III 14.
— Découverte des antiquités de Nineve, à Mossoul. — Montgaurds chaldeens emploies aux fouilles de Nineve. — Deux gravures 208
— Fouilles entreprises à Khuzabab pour la découverte des antiquités Id.

BEAUX-ARTS. — INDUSTRIE.

- Exposition annuelle des produits de la Manufacture royale de Sévres, — Pendule, style turc, destinée au vice-roi d'Egypte 331
— Vase pifforine reticulé Id.
— Cadre exécuté en biscuit, émaux et bronze Id.
— Buir cylindroïde, style italien du seizième siècle Id.
Exposition des échantillons rapportés de la Chine et de l'Inde, par la délégation du commerce, — Vue générale 392
— Costumes d'un mandarin chinois et de sa femme. — Collection de la délégation Id.
— Mettre à rubans sans marche. — Collection de la délégation Id.
— Costume d'ouvrier chinois porté par M. Hédde, délégué des soies, dans sa visite aux ateliers de Sou-Tchou. — Collection de la délégation Id.
— Coiffures des Chinois. — Collection de la délégation 493
— Mains, pieds et chaussures de femmes chinoises. — Collection de la délégation Id.
— Coiffures des femmes chinoises. — Collection de la délégation Id.
— Instruments de musique chinoise. — Collection de la délégation Id.
— Armes chinoises. — Collection de la délégation Id.
— Pipes, brûne et porcelaines de Chine. — Collection de la délégation Id.
— Fauteuil en canne et lanternes chinoises. — Collection de la délégation Id.
— Portrait de peintre chinois Lam-Qua, miniature, peint par lui-même. — Collection particulière de M. Héder Id.
— Caricature chinoise. — Collection de la délégation Id.
— Portrait de femme chinoise, peint en miniature par Lam-Qua. — Collection de la délégation Id.
— Airs chinois communiqués par M. Héder 391

- Salon de 1816. — Maraudeurs africains graciez par le duc d'Orléans, par M. Philippeau 36
— Boute d'Algér à la Kashah, par M. P. Thullier Id.
— Repos de la sainte famille en Egypte, par M. Achille Devéria Id.
— Femmes mauresques allant en pèlerinage aux roches de Bal-el-Oued, par M. Féron 37
— Chasse au faucon, par M. Alfred de Dreux Id.
— La bataille d'Isly, par M. H. Vernet 72-73
— Forêt de chênesverts près des marais Pontins, par M. E. Hostein 88
— Le chat et le vieux rat, par M. Rousseau Id.
— Cordonchandlers espagnols (Aragon), par M. Adolphe Lejeux Id.
— Le pont Saint-Bénézet, à Avignon, par M. Joyant 83
— L'amour la chaniere par M. Compte-Cafix Id.
— L'amour au château, par M. Compte-Cafix Id.
— Paysans bernois surpris par un ours, par M. Edouard Girardon Id.
— L'enfant charitable, par M. Ary Scheffer 129
— Souvenirs de Rhodes, par M. Jules Noël Id.
— Le concert dans l'atelier, par M. H. Dubois 121
— Pièce d'étagères l'ancien par de Sceaux, par M. Champin Id.
— Les Nymphes, par M. François Id.
— Saint Firmin, premier évêque d'Amiens, donnant le baptême à la princesse Attilia, par M. Lecuireux 136
— Orientales, par M. Diaz Id.
— Dans les vignes, par C. Nanteuil Id.
— Sucrerie et village nègre à la Bas-e-Ferme Guadeloupe, par M. A. de Fontenay 137
— L'Ode, par M. Guillard Id.
— Vocation de Sainte-Badegonde, par M. Billote Id.
— Un ruisseau à la Judie, par M. Cabat Id.
— L'ode mairre à Alger, par M. W. Timm 132
— Course de taureaux à Seville, par M. Piron Id.
— Le chien et le perroquet, par M. Bard Id.
— Le peintre classique, par M. Bard Id.
— Les petits déjeuners de Marly, par M. Jules Duval-Lecomte Id.
— Le village de Castel-Saint-Etienne, aux environs de Rome, par M. L. Flenu 168
— L'espérance, par M. Salignac Id.
— Déception, par M. Seigneuroux Id.
— Le pont du Gard, par M. C. Saglio Id.
— Un déjeuner chez les Kabyles, par M. Rombaud 169
— Le lendemain d'une tempête (base d'Audierne), par M. Louis Duveau Id.
— Un bivouac, souvenir d'Afrique, par M. Ronbaut Id.
— Hamlet, par M. Lehmann 184

- Salon de 1816. — Ophelia, par M. Lehmann 181
— Danse de Nègres sur la place du Gouvernement, à l'île de Gorée (Sénégal), par M. Nouzeaux Id.
— La vallée de Chevreuse, par M. Troyon 185
— Intérieur d'une ville (Fontarabie), par M. Haffner Id.
— Assassinat de Thomas Becket, archevêque de Canterbury, par M. Bouchet Id.
— Souvenirs de la Turquie d'Asie, par M. Decamps 200
— Retour du berger, effet de pluie, par M. Decamps Id.
— L'enlèvement de Rebecca, par M. Eugène Delacroix 201
— Un lion, aquarelle par M. Eugène Delacroix Id.
— Tabernacle, groupe en marbre, par M. Molinchini Id.
— Mater amabilis, groupe en marbre, par M. Ottin Id.
— Les fils de Niobe, groupe en plâtre, par M. P. Grassi Id.
— Anacreon et l'Amour, groupe, par M. Pradier Id.
— Jeune fille offrant une rose, statue en marbre, par M. Klugmann Id.
— La Sagesse repoussant les traits de l'Amour, groupe, par M. Pradier Id.
— Jesus venant de recevoir la flagellation, statue, par M. J.-B. Barre, de Rennes 205
— Les cinq filles de M. le comte de M., groupe en marbre, par M. Gayraud fils Id.
— Seneffeler, statue, par M. Maindron Id.
— Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, statue, par M. Dantan aîné Id.
— L'Amour captif, groupe en plâtre, par M. Franklin Id.
— Rainbeau III, comte d'Orange, statue, par M. Daniel Id.
— Mosquée du sultan Hassan, au Caire, par M. Karl Girardon 220
— Un Cabinet d'antiquité, par M. Jollivet Id.
— Danse dans les environs de la Forêt-Sainte-Marie, par M. Alphonse Leduc Id.
— Sainte-Marie et sainte Elisabeth, — Fragment de vitraux pour l'église de Nassy (Calvados), par M. Charles Forget Id.
— Confortable après un pillage, par M. Guignet Id.

CARTES ET PLANS.

- Carte du chemin de fer d'Orléans à Tours 62
Chemin de fer de Paris à Sceaux, carte du parcours du 209
Chemin de fer du Nord (parcours du) 228
Courreuses (plan du souterrain de) 299
Coup de hache sous-marin de M. le docteur Payerne 321
Projet de canalisation du cours de la Marne entre Épernay et Paris 358
Schokland (carte de l'île de) 393

- Sentiers en bois 309
Suez (carte de l'esthme de) 70

CARICATURES.

- A propos du mois d'avril. — Etudes de canardologie comparée, par Bertall 76-77
Chemises (les) de couleur. — Cinq gravures 288
Cirque (le) dans cinquante ans. — Trois gravures 116
Electoral (les), par Cham. — Dix-sept gravures 364-365
Episodes de la vie d'un gentilhomme de 1816. — Quinze gravures 92-93
Episodes de l'histoire d'une nation sauvage, ou les bienfaits de la civilisation, par Cham. — Première partie. — Trente et une gravures 300-301
— Deuxième partie. — Vingt-neuf gravures 332-333
Grand Format, (le), par Cham. — Dix gravures 316-317
Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur. — Elogie, par un empêcheur, — Dix-gravures, par M. Seigneuroux 252-253
Leçons, conseils et réflexions, sur l'amélioration de la race humaine ethérale, à propos du turbin général, et des courses du Champ-de-Mars en particulier, par Cham. — Vingt-quatre gravures 172-173
Physionomies disparues. — Courts des Messagers, par Dumourette. — Arrivants. — Partants. — Quarante gravures 318-319
Romans-Pépites (les). — Le Juif errant 380
— Le comte de Monte-Cristo Id.
— La reine Margot Id.
— La Crois-de-Borny Id.
Souvenirs du Steeple-Chase de la Crois-de-Borny, par Cham. — Seize gravures 116-117
Théâtre Dumas, par Cham. — Dix-neuf gravures 28-29
Une promenade au Salon, par Bertall. — Vingt-neuf gravures 108-109

MÉCANIQUES. — MACHINES. — PROCÉDÉS.

- Appareil nouveau pour apprendre à nager 352
Chemin de fer de Paris à Sceaux. — Système de trains articulés de M. Arnonix. — Quatre figures 200-201
Chemin de fer atmosphérique. — Système de M. Hébert. — Six figures 389
Lampe Mesnil. — Nouveau moyen de sécurité pour les ouvriers miniers 416
Mécanisme propre à prévenir les explosions accidentelles dans les armes à feu. — Système Rouillet. — Cinq figures 312
Nouveau système pour atteler et seller les chevaux. — Trois figures 336

- Nouveau système de frein pour les chemins de fer, par M. Alexandre. — *Cinq figures.* 381
- Procédé mécanique pour faciliter et abréger l'étude du piano. — *Anatomie de la main.* 304
- Position de la main dans l'appareil destiné à faciliter l'étude du piano. 1d.
- Position de l'analyseur dans l'appareil destiné à faciliter l'étude du piano. 1d.
- MODES**
- Costumes d'homme de l'Humanité 112
- Costumes pour monter à cheval, par Hu-mann. 176
- Panoplie d'armes de chasse. 300
- Toilettes de bal. 16
- Toilettes de printemps. 112
- Toilettes de première communion. 272
- Toilette d'éte. 383
- Travestissements. — *Femme de mandarin.* — *Séigneur de la cour de François I^{e}}*. — *Paysanne des environs de Paris.* 48
- Costume de 1790. 1d.
- PORTRAITS.**
- Afis-Khodja, d'après un dessin de M. C. Gillette. 83
- Arago (M.). 161
- Bonaparte (Louis), comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, né en 1778, décédé le 25 juillet 1816, à Livourne. 353
- Carrel (Armand), d'après un portrait par M. Léon Viatord. 357
- Constantin (le grand-duc), second fils du Empereur de Russie. 97
- Dupin (M. Philippe). 1
- Fourier. 5
- Gregoire XVI (Fausto Capellari), né à Belluno, le 15 septembre 1765, mort à Rome, le 1^{er} juin 1846. 225
- Haydn (Théodore). 316
- Hugh (Gronvold), général sir, baronnet, commandant en chef de l'armée anglaise dans l'Inde. 81
- Ibrahim-Pacha. 129
- Jenny (M.). 128
- Lafon, de la Comédie-Française. 177
- Monze. 161
- Officier sikh. 33
- Pie IX (Giovanni-Maria Ferretti Mastai). 293
- Saint-Saëns (Camille). 181
- Soliman-Pacha (le colonel Selvès), d'après un croquis fait par M. Horace Ver-net. 129
- Strauss. 261
- Suehett-Singh, oncle du rajah Dhuleb-Singh. 23
- Valée (le maréchal), décédé à Paris, le 16 août 1816, né à Brienne-le-Château (Aube) le 17 décembre 1773. 385
- Vitet (M.), membre de l'Académie française. 68
- PROBLÈMES D'ÉCHECS.**
- Problèmes d'échecs. 80 208-400
- REBUX.**
- Rébus. 16-32-48-64-80-92-112-125-144-160-176-192-208-224-230-256-272-288-320-336-352 362-381-400-416
- SCÈNES DE L'ALGERIE.**
- Fête (la) du roi à Alger. 111
- Types militaires de l'Algérie, par Wasili Timin. — *Types français.* 328
- Types indigènes. 329
- Une journée en Afrique. — *Vue de Bab-el-Oued.* d'après un dessin de M. C. Gillette. 83
- Déjeuner chez Abû-Khodja, d'après un dessin de M. C. Gillette. 1d.
- SCÈNES DRAMATIQUES.**
- Cirque-Olympique des Champs-Elysées. — *Carillon chinois.* 277
- Furubulus. — Costumes de Debucourt dans le *Billet de Mille francs*. — *Quatre gravures.* 260
- Gymnase. — Une scène de *Juanita*. 217
- *Clarissa Harlowe*, dernière scène du troisième acte. 372
- Hippodrome. — Courses de chars conduits par des amazones : mademoiselle Célestine et mademoiselle Louis. 178
- Opéra. — *Paquita*, deuxième acte. 181
- Opéra-Comique. — Une scène du *Trompe-tice de M. le Prince*. 181
- Une scène de la *Venue du Malabar*. 217
- Porte-Saint-Martin. — Frédéric-Lemaître, rôle de Michel Brémont. 21
- *Les Petites Damides*, dernière tableau, l'ender. 132
- M. Gabriel, rôle de M. Pinçon. 1d.
- M. Nestor, rôle du père Sourious. 1d.
- Théâtre Italien. — *Soubrette*, 2^e acte, Théâtre-Français. — Mademoiselle Rachel, rôle de Jeanne d'Arc. 20
- *La Fille du Régiment*, scène du premier acte, décoration par M. Philastre. 68
- Le Régiment, M. Goffray. 69
- Hélène de Chavigny, madame Mésingue. 1d.
- Gaston de Chaulay, M. Brincke. 11
- L'Inconnu, M. Michelet, le capitaine La Jonquières, le cardinal Dubois. — M. Renier. 69
- Variétés. — Costumes de mademoiselle Du-paz, dans *Gentil-Bernard ou l'Art d'amour*. 61
- Vanteille. — *Les Dieux de l'Olympe à Paris*. 4
- TYPES ET SCÈNES POPULAIRES**
- Bal (le) de la Mi-Carême, en 1846, à l'Opéra. 40
- Physionomies du bal de l'Opéra. 41
- Sortie du bal de l'Opéra. 10
- Café (le) du matin, à Paris. — Chez la petite maîtresse. 412
- À la belle. 10
- Chez la portière. 413
- Au café. 10
- Canotiers (les) et le canotage à Paris. — Type de canotier. 262
- Chef d'équipe. 262
- Type de canotier. 262
- Le port d'Asnières. 10
- Canot marchant à la voile. 10
- Canot marchant à la goélette. 10
- Une regate. 203
- La taverne des canotiers, à Berçay. 14
- Embarcation chavirée. 1d.
- Champs-Elysées. — Chanteurs devant le café Morel. 344
- Mabille (le) aux Champs-Elysées. 277
- Petits Théâtres (les) de Paris. — Entrée du théâtre du Luxembourg (dit Bobino). 161
- Une loge d'avant-scène au théâtre du Luxembourg. 1d.
- Vue intérieure de la salle du théâtre des Funambules. 269
- Avant la pièce. 261
- Pendant la pièce. 10
- Après la pièce. 10
- Intérieur de famille au théâtre Comte. 10
- Un entraînement Petit-Lazary. 10
- Ranelagh. — Vue intérieure. 307
- Mohini de Saint-Florent, née Barbanchon, Arthur de Saveny, fils de M. Gerenolt. 1d.
- Le même à la même. 1d.
- Une lumine au Ranelagh. 1d.
- Un monsieur qui ne danse plus. 1d.
- En attendant un danseur. 1d.
- VARIÉTÉS.**
- Aménagement. — Bibliothèque de campagne. 221
- Arboriculture. — Sept figures. 165
- Arrivée de l'ambassadeur de Maroc à Toulon. — Débarquement à Toulon, d'après un dessin de M. Gilbert. 104
- Missions de Toussau, d'après un dessin de M. Gilbert. 1d.
- Musiques et bannières allant à la rencontre de l'ambassadeur de Maroc, d'après un dessin de M. Gilbert. 105
- Les enfants de Sidi-Ben-Aïcha, d'après un dessin de M. Gilbert. 1d.
- Marche et cortège de l'ambassadeur de Maroc. 1d.
- Attentat commis sur la personne du Roi, par Leconte, à Fontainebleau, le 16 août 1846. 413
- Bâise-main à Madrid (salle du trône etc.). 357
- Banque (la) de France. — Vue extérieure des bâtiments de la Banque de France. 205
- Safe d'attente pour le remboursement des effets un jour d'échéance. 1d.
- Galerie des grooms de recette un jour d'échéance. 1d.
- Galerie du duc de la Briffière, servant à l'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France. 267
- Une caisse de paitements. 1d.
- Pavillon des hussards. 1d.
- Camp d'Ibrahim-Pacha en Egypte. 127
- Carabine d'honneur offerte au capitaine La-vallière. 163
- Cardinaux (les) réunis en conclave pour la nomination du pape. 257
- Catastrophe sur le chemin de fer de Saint-Etienne. 32
- Cercle des Cabiniers de Paris. — Frontispice. 13
- Salle du Tir. 1d.
- Les gibes et le marquer. 1d.
- Louis XIII tirant Parquehusse, vitrail de l'hôtel de l'Arquebus, à Troyes. 1d.
- Chanteurs tyroliens. 16
- Chevaux (les rares de) en France. — Cheval caniche. 12
- Chevaux pottevins. 1d.
- Cheval normal. 1d.
- Cheval limousin. 13
- Chevaux percherons. 1d.
- Cheval de trait breton. 1d.
- Cheval du Mellerault. 156
- Cheval du Morbihan. 1d.
- Cheval alsacien. 1d.
- Cheval ardennais. 157
- Cheval d'Auvergne. 1d.
- Cheval tarbe. 1d.
- Chevaux de la Camargue. 188
- Chevaux bretons. 1d.
- Cheval contors. 1d.
- Chevaux corsaires. 189
- Chevaux flamands. 1d.
- Chevaux de berdeleur. 1d.
- Chemini de fer de Paris à Bordeaux. — Première section de Paris à Tours. — Embâcle de Paris. 52
- Gare de Paris. 1d.
- Ateliers et rennes d'Ivry. 1d.
- Château de Bercy. 1d.
- Jonquières, le cardinal Dubois. — M. Renier. 69
- Château d'Urbis. 1d.
- Juvix. 53
- Château de Savigny, à madame la princesse d'Eckauhul. 1d.
- Château de Grandval, à M. le comte Vigier. 52
- Château de Villenoysson. 1d.
- Château de Vaucluse, à M. Dabrin. 1d.
- Tour de Moultrey. 1d.
- Château de Lorigny, à M. Patrule. 1d.
- Château de Chamarande, à M. de Talarn. 1d.
- Tranche d'Etampes. 1d.
- Etampes. 56
- Eglise Saint-Martin, à Etampes. 57
- Gare d'Orléans. 56
- Embarradère d'Orléans. 57
- Château de Meung. 56
- Beaugency. 56-57
- Viaduc de Beaugency. 57
- Eglise de Mer. 56
- Château de Forges, à Sury. 1d.
- Château de Dizier. 56-57
- Château de Cour-sur-Loire. 57
- Château de Châmont, à M. le prince Joseph de Chimay. 60
- Porte de Blois. 1d.
- Embarcadère de Blois. 1d.
- Entrée de l'Orge. 1d.
- Pont des Granges, près Blois. 1d.
- Vue générale de Blois, prise au Cuguet, et grand remblai du chemin de fer. 1d.
- Château de la Vicomte. 1d.
- Château de Châmont, à M. le comte d'Armanon. 1d.
- Château d'Amboise. 1d.
- Tour de l'Horege, à Amboise. 1d.
- Usine de Poce. 1d.
- Pont de Montlouis. 1d.
- Embarcadère de Tours. 1d.
- Chemin de fer de Paris à Sceaux. — Vue extérieure de l'embarradère à Paris. 212
- Vue intérieure de l'embarradère à Paris. 1d.
- Viaduc au-dessus de la Tombé-Issoire. 1d.
- Viaduc traversant la rue des Catacombes. 1d.
- Courbes du chemin de fer en regardant Paris. 213
- Passage au-dessus des fosses du mur d'enceinte. 1d.
- Le Chemin en vue de l'acqueduc d'Armenel. 1d.
- Pont Bertholdet à Arcueil. 1d.
- Passage sous la route royale de Paris à Orly. 1d.
- Passage au-dessus du ruisseau de Fontenay-aux-Roses, et cours prises du Bourg-la-Reine. 1d.
- Pont sur le chemin du Bourg-la-Reine, aux plâtreries de Bagnolet. 216
- Eglise et Mairie du Bourg-la-Reine, vue prise de l'embarradère. 1d.
- Passerelle des Bas-Coudrais près la route de Fontenay-aux-Roses. 1d.
- Vue intérieure du débarcadère à Sceaux. 1d.
- Mairie et vue latérale extérieure du débarcadère à Sceaux. 1d.
- Chemin de fer du Nord. — Vue intérieure de l'embarradère du chemin du Nord, à Paris. 228
- Pont sur le canal de Saint-Denis. 1d.
- Station d'Enguilen. 1d.
- Vue de la ville de Pontoise. 1d.
- Station de Pontoise. 1d.
- Pont sur l'Oise, à Avers. 229
- L'Île-Adam. 1d.
- Beaumont. — Passage à niveau pour les voitures. — Pont pour les piétons. 1d.
- Station de Clermont. 1d.
- Ciel. 1d.
- Château de Boves. 222
- Ailly-sous-Noye. 1d.
- Eglise de l'Assomption-de-Notre-Dame à Ailly-sous-Noye. 1d.
- Château de Robespierre à Arras. 223
- Château Saint-Michel, près d'Arras. 1d.
- Belfroi d'Arras. 1d.
- Belfroi de Douai. 1d.
- Clocher de l'église Saint-Pierre et Palais de justice à Douai. 1d.
- Palais de la Bourse et Grande Place à Lille. 232
- Eglise de Notre-Dame à Douai. 1d.
- Eglise de Valenciennes. 1d.
- Blanc-Misseron, dernière station française. 1d.
- Oncyrain, première station d'élevage. 237
- Hôtel de ville de Mons. 1d.
- Le château de Mons. 1d.
- Tunnel de Braine-le-Comte. 1d.
- Embarcadère du chemin de fer du Midi, à Bruxelles. 1d.
- Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Débarcadère. 408
- Archives du viaduc. 409
- Eglise de Notre-Dame à Douai. 1d.
- Blanc-Misseron, dernière station française. 1d.
- Oncyrain, première station d'élevage. 237
- Hôtel de ville de Mons. 1d.
- Le château de Mons. 1d.
- Tunnel de Braine-le-Comte. 1d.
- Embarcadère du chemin de fer du Midi, à Bruxelles. 1d.
- Chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Ancien château du cardinal de Richelieu, à Rueil. 221
- Bassin dans le château du cardinal de Richelieu, à Rueil. 1d.
- Façade du château de la Malmaison. 1d.
- Portail latéral de l'église de Rueil. 1d.
- Autres deux fondations de l'église de Rueil, découvertes en 1830. 1d.
- Tombau de M. Tascher de la Pagerie, oncle de l'impératrice Joséphine. 125
- Monument de la reine Hortense, inauguré le 20 juillet 1846. 1d.
- Monument de l'impératrice Joséphine. 1d.
- Seizième anniversaire des fêtes de Juillet. — Feu d'artifice. 335
- Tarasque (les jeux de). — Les tarascasques en chevaux de la tarasque. 280
- Tambours et fûtres. — Les vignerons. 1d.

INDEX.

Tarasque (jeux de la). — La boute embrigou.	
— Le porte-drapeau. — Les jardiniers. 280	
— Les jardiniers. — Les bergers.	Id.
— Les ménagers ou agriculteurs. — Corps	
de musique.	Id.
Tarasque (la).	281
— San Christo.	Id.
— Nostro-Dame des Pastres.	Id.
— La boute embrigou.	Id.
— Les Vignerons.	Id.
— Le Char des Jardiniers.	Id.
— Les Ménagers.	Id.
Tasse (érection d'un monument à la mémoire	
du), à Saint-Omer, à Rome.	107
VOYAGES.	
Cérémonie funèbre des Marquises 1813. —	
Atoma, prêtre des îles Marquises	261
TABLE DES ARTICLES.	
Académie des Sciences. — Compte rendu des séances du quatrième trimestre de l'année 1815; des premier et deuxièmes trimestres de l'année 1816	22-33-91-158-182 236 3-6 170
Académie française. — Reception de M. Vi-	67
Académie des Sciences morales et politiques. — Compte rendu du premier trimestre de 1846	262
Almanachs des. — Fragment d'un calen-	
drier de cabinet imprime à Paris en 1801. L'année commençant à l'équinoxe, le 11 avril.	101
Aménagement. — Bibliothèque de cam-	
pagne.	221
A nos lecteurs à l'étranger.	238
Appareil universel pour apprendre à nager. 362	
Arboricole. — Chambre des Bois. — Ta-	
blion généalogique des prédeceurs de	
Thomases III, conservé à la Bi-	
bliothèque royale.	21
— Découverte des antiquités de Nîmes à	
Mossac.	267
Arrivée de l'ambassadeur de Marie à l'é-	
eturan.	103
Bains de mer et bains de Seine. — Arcachon,	
Marseille. — Le Saint-Louis, Hôtel	
Lambert.	372
Bal (le dernier) de l'Opéra.	40
Banque (la) de France.	295
Baronne (la) de Blignac. — La Carotte d'or. 226	
Bateau sous-marin du docteur Payenne. 321	
Beaux-Arts. — Salon de 1846. 35-52-87-119-	
136 151-167-183-200 203 219	
— Architecture (l') au Salon de 1846.	216
— Liste des noms admis à l'exposition.	38
Café (le) à Paris.	111
Canotiers (les) et le canotage à Paris.	272
Canalisation de la Marne.	308
Carabine d'honneur offerte au capitaine La-	
vassière.	165
Catastrophe sur le chemin de fer de Saint-	
Etienne.	32
Cercle des Cabirians de Paris, anciennes	
compagnies de l'armement.	149
Chasse (la) aux Fripes. — Théâtre-Fran-	
çais.	3
Chanteurs, typologies.	46
Château (le) des Sept Tours. — Guédel.	277
Chemin de fer de Paris à Bordeaux — Pre-	
mière section, de Paris à Tours.	51
Chêts d'œuvre (les) d'un fon — Nouvelle. 151-70	
Chemin de fer de Paris à Sceaux — Sys-	
teme de trains articulés de M. Cl.	
Arnoux.	29
Chemin de fer du Nord, de Paris à Bruxelles. 227	
Chemin de fer atmosphérique. — Système	
M. Bedard.	39
Chemin de fer atmosphérique de Saint-	
Germain.	108
Chezines les de couleur.	288
Chevalier (le) d'Agüre. — Nouvelle. 362-378-406	
Chronique musicale. 3-50-71-30-103-115-	
138-181-217-230-278-294-314-339-385-411	
Cirque (le) des Champs-Elysées.	244
Comte du bon vieux temps. — L'abbé de	
Saint Gall.	126
Concours des Ecoles spéciales. — Séances	
d'ouverture.	326
Concours général des Collèges.	390
Correspondance.	30-96-114-176-221-288-313
Courrier de Paris. 2-19-35-71-82-98-115-111-	
177-192-178-195-233-259-271-291-306-	
323-331-363-371-387-493	
Cours de Versailles, le 14 juillet 1846.	256
Dôme (le) de l'Opéra à Paris. — Vandeu-	
ville.	3
Docteur (le) Nar. — Porte-Saint-Martin	
Éblouissement du tunnel de Gourcelles.	355
Echecs. — Lettre à M. le Rédacteur de l' <i>Il-</i>	
<i>Illustration</i>	144
Ecole et Mat. — Odeon.	217
Economie domestique. — Glacières par-	
sitives, appareils destinés à faire de la	
glace.	288
Braise chimique. — Baudreries portatives	
et économiques pour le blanchis-	
sage du lin.	224
Œuvre municipale de François I ^e . — Distri-	
bution des priv.	387
Œtoulement d'une maison rue Saint-Nic-	
las-d'Antin, à Paris.	160
Eksteroll.	179
Entrelissements du Tambour-Saint-Martin	
Episodes de voyages. — Ceremonie funèbre	
des Marquises. 1843.	264
Expdition annuelle des produits de la Ma-	
nufacture royale de soieries.	311
Exposition d'anthémitons et de grottes rap-	
portées de la Chine et de l'Inde.	391
Farmes (les) moyennes de Rambouillet.	166
Fête (la) du roi à Alger.	111
Festivals (les) de sainte Jeanne à Largent.	283
Feu (l') d'artifice. — Théâtre-Saint-Martin	
Fête (lady H. gent) — Théâtre-Français. 68-83	
Fille (la) Capitaine. — Nouvelle. 186-196	
Fête (le) une grande Dame. — Gaetano.	355
Fêtes (les) d'un fon — Nouvelle. 151-70	
Fondation de la Société des amis de l'enseigne	
de la paix.	385-402
Hiver (l') d'1845 à 1846, et son influence	
sur la végétation.	118
Inauguration du chemin de fer de Paris à	
Roubaix. — Première section, de	
Paris à Tours.	65
— à Paris d'un cercle oriental.	272
du chemin de fer du Nord.	272
d'un monument à la mémoire de Fran-	
çois I ^e , empereur d'Autriche, le	
16 juillet 1846.	273
— de la statue de Simon Stevin, à Bruges.	355
— du monument élevé à Edimbourg en	
l'honneur de Walter Scott.	101
Jeanno (l') reprise de) — Théâtre-Fran-	
cais.	19
Juanito. — Gymnase.	19
Lampe Mesnil. — Nouveau moyen de sû-	
reté pour les ouvriers mineurs.	116
Mabilie (une fête du jardin).	274
Mécanisme propre à prévenir les explosions	
accidentelles des armes à feu.	312
Mettray. — Faune de la colonie de.	288
Michel Bremont. — Théâtre-Saint-Martin	
Modus.	49
Musee de peinture en relief du docteur Fe-	
lix Thibert.	371
Nadieff. — La Redowa — Musique de	
M. Jules Philpot, explication du pas.	11
Naïades (les) de l'Inde.	306
Néfertiti (la) à Aigues.	111
Nérophlogie. — Titemy (M. Auguste).	16
Lafon (Nouvelles sur).	177
Haydon (Robert).	315
Nouveau système pour atteler et seller les	
chevaux.	339
Nouveau système de frein pour chemins de	
fer, par M. Alexandre.	384
Oncle (l') de Normandie. — La Reine	
(Odeon). — La Reine	
— (Odeon). — Vauderville.	19
Le Domestique pour t'en faire. — Variétés	
Le Régiment à la comédie de Madrid.	357
Une journée en Afrique.	83
Une unité de l'opéra au Kremlin de Moscou. 86-126	
One Gagone. — Théâtre-Français.	278
L'estate (la) — Théâtre-Français.	217
Vieby (les eaux de).	350
Visite à la Grèce modèle.	355
Zoologie appliquée. — Le ver des oliviers	
300	

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.	
Dictionnaire géographique, économique et	
politique de l'Algérie ancienne et mo-	
derne; par M. O. MacCarthy.	171
Geographie physique historique et militaire; par Th. Lavallée, professeur de	
l'Institut des Francs, depuis le temps	
des Gaulois, jusqu'en 18, 61.	13
Steppes (les) de la mer Caspienne, le Ca-	
casse, la Crimée et la Russie meridio-	
nale; voyage pittoresque, historique et	
scientifique; par M. Xavier Bou-	
noire de Hell.	13
Un Tour en Irlande; par M. Joseph Pre-	
aus.	296
HISTOIRE. — MEMOIRES.	
Antonio Perez et Philippe II; par M. Mi-	
guel.	153
Bibliothèque des nécopies relatives à l'his-	
toire de France pendant le dix-hui-	
tième siècle, avec Avant-propos et	
Cérémonie funèbre des Marquises (1813).	
— Entrée de la vallée d'Akoui (Nou-	
kabiva).	261
— Morai, monument funèbre.	265
— Femme de Noukabiya veillant un mort.	261
Souvenirs de la Hollande. — Aspects de l'île	
Schokland.	268
— Intérieur d'une maison à Euts, le Schok-	
land.	11
— Servante de l'île de Schokland.	311
Pâtures. — Ille Schokland.	319
— Vu du petit port d'Emmelund (de	
Schokland). — Matelots et lavavens.	312
Bains de mer de la Méditerranée. — La	
villa Etienne, à Marseille.	373
Bains de Paris. — Hôtel Lambert, le Saint-	
Louis, école de natation pour les da-	
mes.	11
Courreuses (entre) du souterrain de, au	
moment des travaux de sauvetage.	100
Vue intérieure du tunnel après l'explosion.	
Cracovie (vue de la ville de).	17
Ekaterina (échec de Pierre le Grand, à	
Groznaya, au bord de l'Amura) des Champs	
Elysées.	360
Vue intérieure d'. — Arc de triom-	
phore.	133
Hippodrome (entrée de l'). — Arc de triom-	
phore de l'Etoile.	138
Lazaret de Marseille (vue extérieure de la	
porte d'entrée du).	221
Lazaret de Marseille. — Vue extérieure,	
prise de la porte d'entrée.	325
Entrejet des marchandise soumises à	
la quarantaine.	11
Cellules où se rendent les passagers en	
quarantaine pour voir leurs amis.	11
Vichy. — Vue générale de l'établissement	
thermal.	360
Le grand salon.	141
Les Célestins.	361
Pont de Ris sur l'Alier, route de Vichy à	
Riom, construit par M. Bouland, ingénieur.	
La fontaine Rosalie.	141
Un cabinet de bains.	141
Thorwaldsen (vue extérieure du Musée de)	
à Copenhague.	21
Vue intérieure.	141
Observations météorologiques. 18 118-175-256	
Oncle (l') de Normandie. — La Reine	
(Odeon). — Vauderville.	19
— Ouverture de la session de la Diète fédé-	
rale suisse.	320
Panharmonicon (Notice sur l'instrument	
nommé).	192
Phalansterie (le).	5
Port (les de) d'France. — Tonkin.	7-130
Première audition de l'orgue de la Mal-	
leine.	339
Problèmes d'Échecs	80 208 19
Procédé mécanique pour faciliter et adre-	
ger l'étude du piano.	303
Projet de pont à Brest.	368
Promenades de Paris. — Les quais.	373
Quêtes (les) parisiennes.	103
Quelques mots sur la situation présente du	
théâtre.	202
Quelques réflexions sur la peste et les qua-	
riaines.	293
Races (les) de chevaux en France. 11-155-188	
Rondache (la) de la guerre de 1815.	103
Représentation de retraite de M. Joanny	
Rouan (le) comte. — Vauderville.	83
Romans-Feuilletons (les).	379
Rosas et ses partisans.	312
Rueff et la Malmaison. — Inauguration du	
monument élevé à la mémoire de la	
reine Hortense.	123
Saint-Sulpice. — Camille.	183
Seance annuelle des cinq Académies.	150
Souvenirs de la Hollande.	207
Spéciaires (les). — Théâtre-Français.	277
Stabat Mater. — Pergole et Rossi.	118
Suez (l'Isthme de). — Communication de la	
Méditerranée et de la mer Rouge.	70
Tarasse (les jeux de).	279
Tasse (l') érection d'un monument à la mé-	
moire du . . . à Rome.	197
Thermes (les) de Caracalla, à Rome.	30
Théâtres des petits.	163-259
Thorwaldsen — Son atelier. — Musée qui	
lui a été élevé à Copenhague.	21
Trameyayes (les).	293-310
La Mari perdu. — Vauderville.	19
Le Domestique pour t'en faire. — Variétés	
Le Régiment à la comédie de Madrid.	357
Une journée en Afrique.	83
Une unité de l'opéra au Kremlin de Moscou. 86-126	
One Gagone. — Théâtre-Français.	278
L'estate (la) — Théâtre-Français.	217
Vieby (les eaux de).	350
Visite à la Grèce modèle.	355
Zoologie appliquée. — Le ver des oliviers	
300	
de la maison de Stuart, par M. Amé-	
lie-Pichot.	112
Histoire parlante de la Révolution fran-	
çaise; par M. J.-B. Bichot. Deuxième édition, revue, corrigée et entièrement remaniée par l'auteur, en	
collaboration avec MM. J. Rastelli, E. S. de Bois-le-Comte et A. Ott.	
Histoire d'Espagne; par M. Gh. Roméy	
Tomes I à VI.	266
Histoire des Villes de France, avec une in-	
roduction générale pour chaque pro-	
vince. Chroniques, traditions, légendes,	
institutions, coutumes, mœurs, sta-	
tistiques locales; par M. Aristide	
Guilbert, et une société de membres	
de l'Institut, de savants, de magis-	
trats, d'administrateurs et d'élèves	
généraux des armées de terre et de	
mer.	202
Histoire de la Compétition du Mexique, avec	
un tableau préliminaire de l'ancienne	
civilisation mexicaine, et continuée	
jusqu'à la mort de Hernán Cortés;	
par M. William H. Prescott, et pu-	

bliee en français par M. Amédée Pi- chot	333	A. Sobry; précédée d'une Notice, par Philaret Chasles	46	d'éloquence latine au Collège de France, Tome XXIV : Celse, Vitruve, ensorin, Frontin	318
Histoire de la révolution de l'administration de Collont, contrôleur général des finances, ministre secrétaire d'Etat de la marine, des manufactures et du commerce, surintendant des bâtiments; pré- cédée d'une Etude historique sur Nicolas Fouquet, surintendant des finan- ces; suivie de pièces justificatives, lettres, etc., documents inédits; par M. Pierre Clement	334	Mauvais jours (les); par madame Hermance Lespinasse	254	De l'instruction secondaire en France, de ses défauts, de leurs causes, et des moyens d'y remédier; par M. Frédé- ric Pas-y	286
Histoire de la République helvétique, depuis sa fondation, en 1798, jusqu'à sa dissolution, en 1803; par M. Ad. Fil- tier, conseiller d'Etat de Berne; tra- duite librement de l'allemand; par M. A. Cranner	335	Montbarts (les); poème; par M. Et. Mal- ertin	Id.	Esquisse d'une Philosophie; par M. F. La- menais, Tome IV	222
Histoire des Etats européens depuis le Congrès de Vienne; par M. le vicomte de Beaumont Vassy	366	Nelida; par Daniel Stern	Id.	Evangiles (les), traduction nouvelle, avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre; par M. F. Lamen- nais	78
Lettres et pièces rares ou inédites, publiées et accompagnées d'introductions et de notes; par M. Matter	206	Notice sur la vie et les ouvrages de Casimir Delavigne; par M. Alphonse Fran- çois	32	Manuel de Philosophie, à l'usage des col- lèges. — Introduction et Psychologie, par M. Jacques Logique et Histoire de la Philosophie, par M. Simon; Morale et Théologie, par M. Saisset	285
Oénoys couronnés du roi René, avec une biographie et des notices; par M. le comte de Quatremères	174	Nouveau (le) Tartufe, ou l'Homme du jour; — Le Misanthrope politique; par M. le comte Alexandre des Quelles	36	Sur l'Instruction publique dans les Etats sardes; par M. J. Depoissier	334
Parallèle des traditions mythologiques avec les recits mosaïques; par M. Fabre Jules Corbet	142	Oeuvres de Stendhal (Henri Beyle). — La Chartreuse de Paine; précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Beyle; par M. Colomb (son exécuteur testamentaire)	414	Un Livre pour les Femmes mariées; par l'auteur du Mariage au point de vue chrétien	286
Provence (la) ancienne et moderne; par M. Eugène Guinet	206	Poesies; par madame de Yannoz, née de Sivry	190	SCIENCES ET ARTS.	
Renaissance (la) — Roland, ou la Cheva- rière; par M. E.-J. Defeschaze	46	Poesies; par M. Henri Delmotte	254	Arts (les) en Portugal. Lettres adressées à la société artistique et scientifique de Berlin; par M. le comte A. Barczyński	398
LEGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.		Poësies et poésies; par M. Prosper Blan- chemain	Id.	Conseils aux Agriculteurs; par M. Deze- meus, député de la Dordogne	318
Bague (le) et les Maisons centrales de force et de correction, ou compte rendu des essais de moralisation pendant trois années de prédictions; par M. l'abbé Laroque, missionnaire apostolique	426	Portraits contemporains; par M. J.-A. Sainte-Beuve, membre de l'Acade- mie française	270	Cours élémentaire de Botanique; par M. Adrien de Jussien	269
Colonisation et agriculture de l'Algérie; par M. L. Moll	411	Prêtre (le) au dix-neuvième siècle; par madame Hermance Lesguillon	366	Cours élémentaire théorique et pratique d'arboriculture; par M. A. Dubreuil, professeur d'agriculture à l'école nor- male de Rouen	318
De la Question du Tabac; par M. Eugène Larriau	350	Violettes (les), poésies; par madame Victo- rine Rostand	Id.	De l'Agriculture en France, d'après les doc- uments officiels; par M. L. Mounier; avec des remarques, par M. Rubi- chon	302
Économie politique, ou principes de la science des richesses; par M. Joseph Droz	382	MISCELLANÉES.		Encyclopédie moderne. Dictionnaire des sciences, des lettres, des arts, de l'indus- trie, de l'agriculture et du com- merce	78
Essai sur les relations du travail avec le capital; par M. Ch. Dupont-White	410	Gazette (la) des Biscuits, journal illustré des institutions et des collèges	16	Flore descriptive et analytique des environs de Paris; par MM. E. Cossion et E. Germani	350
Etudes sur l'Administration de la ville de Paris et du département de la Seine; par M. Horace Say	270	Gravure (l') éau-forte de M. Calame	128	Lièvre (le) des Chemins de fer, ou Statistique générale de ces voies de communica- tion en France et à l'étranger; par M. Legot	286
Journal des Économistes	142	Instruction publique. Dessin lucide; par M. Henri Gobert	174	Manuel des aspirants aux emplois de l'ad- ministration civile en Algérie. Ouvrage publié sur les documents légis- latifs, et avec l'autorisation du mini- stère de la guerre, avec une carte co- loriée	398
Liberté du Commerce, collection de docu- ments, pièces et matériaux, sans com- mentaires	78	Méthode Wilhem. — Manuel musical; — Orphéon	190	Janiel pratique des Chemins de fer, à l'u- tilité des voyageurs, des industriels, des administrations spéciales, des praticiens, des employés et des per- sonnes qui se destinent à des emplois dans les compagnies nouvelles; par M. Saint-Léon, chef de la gare du chemin de fer de Paris à Rouen	318
Mémoire adressé à M. le Ministre de l'Agricul- ture et du Commerce, par les Dé- légués de la Caisse de retraites pour les classes laborieuses des deux sexes	174	Opposition (l') dynastique et l'attentat de Fontainebleau	222	Système (le) octaval, ou la numération et les poids et mesures reformés; par M. Colenne	174
Observations sur l'état des classes ouvriè- res; par M. Théodore Fix	94	Revue algérienne	414	Tenue (la) des Livres en partie simple et en partie double; par M. Louis De- planque, professeur à l'école de Com- merce de Paris	11

